



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

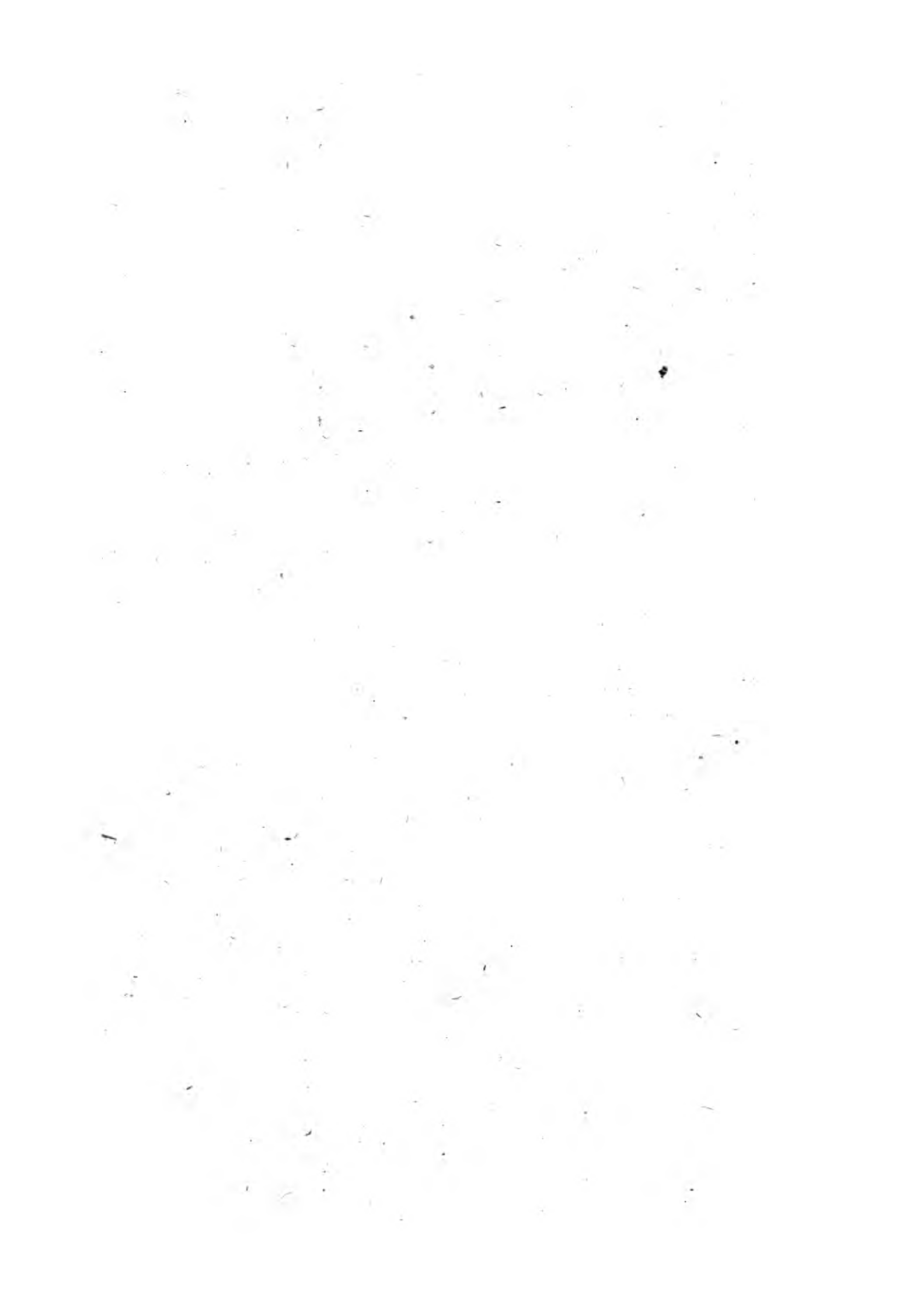


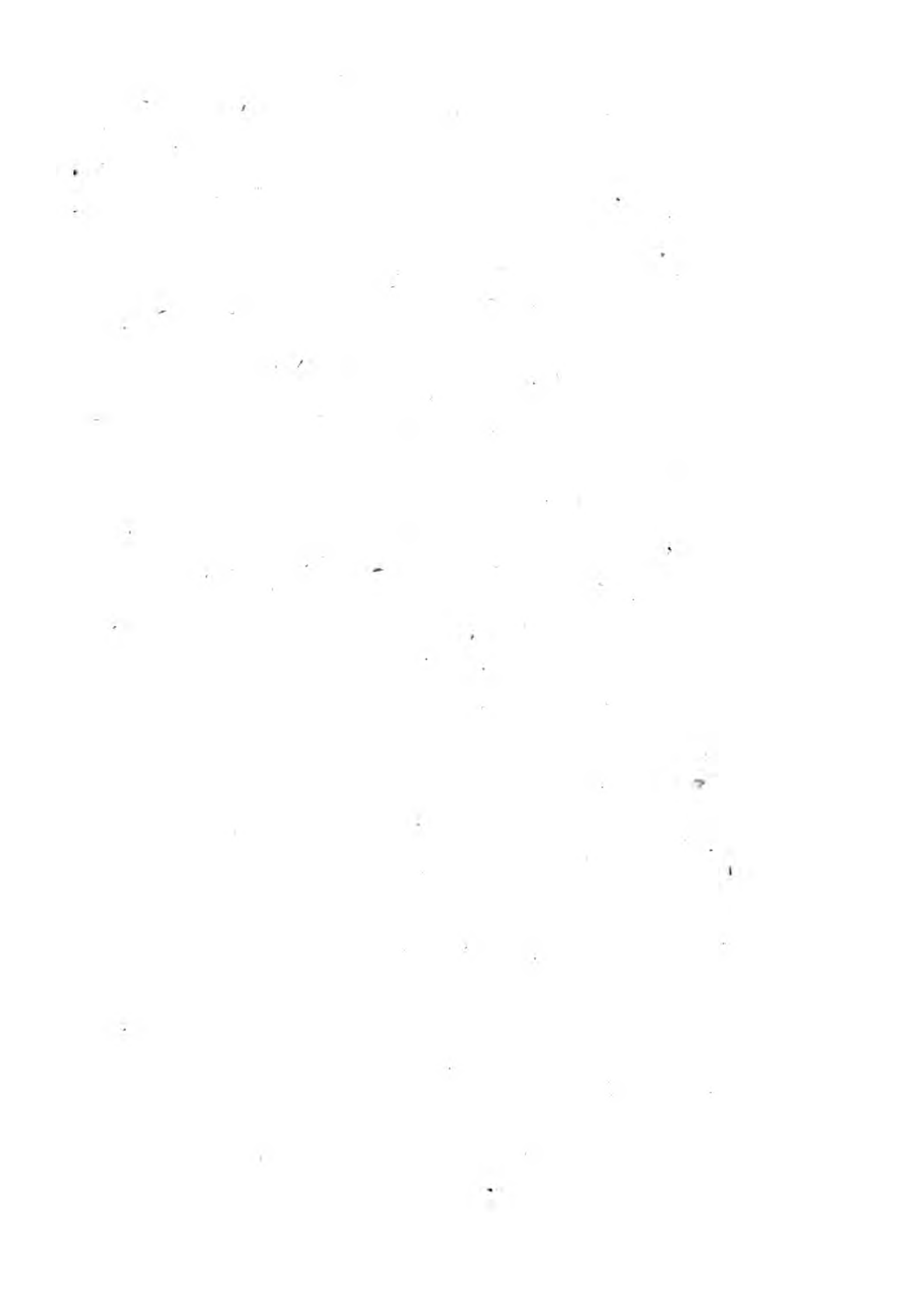
GUSTAVE RUDLER
COLLECTION



Rudler F. 141







TRAITÉ
DE
L'AMITIÉ.

NOUVELLE ÉDITION.

Chaque me 1762



A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. XXII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.





A M A D A M E
L A M A R Q U I S E
D E L A M B E R T .



A D A M E ,

*Fai beaucoup hésité à vous
offrir cet Ouvrage. Le soin
que vous avez toujours pris
à ij*

de cacher au Public des qualitez qu'il ne peut trop connoître, m'a long-tems retenu. Je me suis dit plus d'une fois, qu'un homme qui écrit de l'Amitié, devoit plus qu'un autre respecter le goût de ses amis. D'ailleurs, je me souviens de vous avoir souvent ouï dire, que la Renommée n'est point faite pour les femmes, & que les plus estimables sont celles, dont le merite est le moins connu. Enfin je n'ignore pas qu'on expose une Dame à l'envie & à la malignité, pour peu qu'on fasse entrevoir qu'elle aime les Livres, & qu'elle cultive son

E P I T R E. v

esprit. Mais des raisons plus fortes m'ont déterminé. La modestie n'engage au silence que ceux qui la pratiquent, & non ceux qui l'admirent. Plus vous vous obstinez à éviter les yeux du monde, plus nous devons songer à les attirer sur vous. Que les femmes qui affectent un air sçavant; qui à tous propos font un vain étalage d'érudition; & qui négligeant les vertus de leur état, courent sans cesse après les vertus qui n'en sont pas, soient en butte aux traits de la satire, elles le méritent bien. Mais pouvons-nous trop honorer les femmes, qui fidel-

à iij

vj E P I T R E.

*les à leurs obligations , pré-
ferent dans le choix des amu-
sements , ceux qui fortifient
& qui perfectionnent la rai-
son , aux frivoles plaisirs qui
l'affoiblissent & qui la cor-
rompent ? Je ne crains donc pas ,
MADAME , de reconnoître
publiquement le droit que vous
avez sur cet Ouvrage. C'est à
vous que j'en dois les principa-
les idées. J'ai bien trouvé au-
tant de Philosophie dans vos
conversations , que dans les
meilleurs Livres. Vous vous
êtes approprié ce qu'ils ont de
plus solide & de plus déli-
cat ; & ce que vous y mê-
lez du votre , n'en dimi-*

E P I T R E. vij

nuë ni la beauté, ni la force. A vous entendre parler au milieu d'un petit nombre d'amis choisis, avec qui vous donnez un peu plus de liberté à votre esprit, on ne peut douter que vous n'ayez sçu vous enrichir des plus estimables trésors de l'antiquité. J'écris donc ce que souvent je vous ai ouï dire; ce que plus souvent je vous ai vû pratiquer. Je laisse aux autres à vanter en vous les presens de la fortune; pour moi qu'elle n'ébloüit point, je n'attache les yeux que sur les qualitez de l'ame. Je réserve mon admiration pour une femme, dont l'esprit sçait goû-

viii E P I T R E.

*ter les plus grandes choses ,
sans dédaigner les plus peti-
tes , dont la saine raison ne
trouve dans la possession des
faux biens , que des motifs
d'estimer davantage les verita-
bles. Je respecte en vous une
personne , qui n'emploie point
son discernement à trouver le
ridicule des autres , & à le
montrer ; mais à découvrir ce
qu'ils ont de bon , & à le
faire valoir ; qui compte en-
tre ses plus doux plaisirs ,
& ses plus grandes richesses ,
les offices qu'elle peut rendre ;
& qui enfin ne voudroit de
la fortune , que le pouvoir &
les occasions de placer des bien-*

EPI TRE. ix

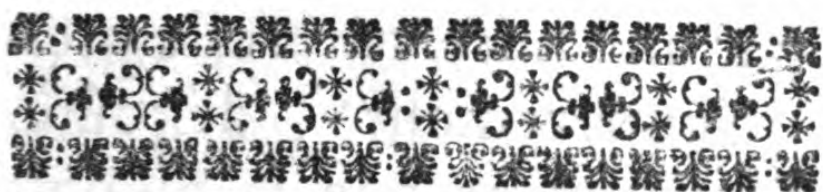
faits. Voilà, MADAME, ce qui est vraiment à vous ; & ce qui vous attire l'estime de tous ceux qui ont l'honneur de vous connoître. Que ne m'est-il permis, sans trahir la confiance dont vous honorez quelques amis particuliers, de parler à tout le monde de ce que vous n'écrivez que pour vous ? Quelle idée ne donnerois-je point tout à la fois de la beauté de votre esprit, & de la noblesse de votre ame ? Que ne penseroit-on point d'une Dame, qui sans aucun retour de gloire, sçait faire un tel usage de sa vie ? Mais je ne dois songer moi-

x E P I T R E.

*même qu'à vous donner ici des
témoignages publics du sincere
dévouement, & du res-
pect inviolable avec lequel je
suis,*

M A D A M E,

Votre très-humble & très-
obéissant Serviteur, DE SACY.



P R E F A C E.

IL n'y a rien de plus utile aux hommes que la morale. Elle seule leur enseigne ce qu'ils doivent uniquement apprendre ; c'est-à-dire à devenir meilleurs, & plus heureux. L'utilité des Livres qui en traitent, les a d'abord fait rechercher avec beaucoup d'empressement ; cet empressement les a bien-tôt multipliez à l'excès ; & leur multitude en a

xij P R E F A C E.

par une suite naturelle presqu'entièrement dégoûté. De là vient que la plûpart des gens ennuyez de trouver plus de Livres de cette espece , que d'exemples , appellent Pédants ceux qui moralisent dans les conversations ; & Esprits communs & superficiels , ceux qui le font dans leurs ouvrages. A quoi, disent-ils, s'amuse cet Auteur, de nous donner des leçons de sagesse, qui n'ont rien de nouveau que le tour & le langage ? Croit-il avoir plus d'esprit, ou être plus sage que les anciens Philosophes ? Que

P R E F A C E. xiiij

peut-il dire , qu'avant lui Ciceron , Seneque , Plutarque & tant d'autres , ne nous ayent dit d'une maniere plus forte & plus délicate ? Ce seroit en effet une entreprise temeraire , que d'oser joster contre de si grands hommes ; mais c'est peut-être un dessein raisonnable , que de rassembler quelques-unes de leurs idées repandues dans de gros volumes , & de les remettre sous les yeux de ceux qui ne connoissent point ces illustres morts , ou qui n'entretiennent que peu de commerce avec eux.

C'est ce qu'il semble plus important de faire sur l'Amitié, que sur tout autre sujet. Elle ne peut être trop connue. Plus j'en examine la nature, plus je suis convaincu, que ses avantages ne contribuent pas moins à la sûreté & à la tranquillité publique, qu'au bonheur particulier des amis. Loin de craindre que leurs affections, détournées du bien commun, ne troublent la société générale, il est certain au contraire, que rien n'en peut tant affermir le repos.

La vertu seule a droit de former les nœuds de l'Ami-

P R E F A C E. x v

tié, comme j'espère le prouver. Entre les premiers devoirs d'un homme vertueux, est l'amour de la Patrie. Il est donc évident, que plus il y aura d'amis, plus il y aura d'hommes vertueux dans un Etat; & par conséquent, plus il y aura de Citoyens, prêts à tout sacrifier pour ses intérêts & pour sa gloire.

Voilà précisément ce qui m'a engagé à écrire sur cette matière. Plusieurs Philosophes en ont déjà parlé.* Mais Cicéron semble être le seul qui l'ait fait par un Traité exprès. Véritablement il est plein de maximes, di-

* Aristote, Liv. 7. de ses Morales. Plutarque, Opuscule. Lucien, Dialogues.

xvj P R E F A C E.

gnes de n'être jamais oubliées. Ce puissant génie n'approche de rien qu'il ne l'éclaire ; il ne touche rien qu'il n'embellisse ; & tout ce qui est sorti de sa plume , porte un caractère de grandeur & de sublimité , qui n'est propre qu'à lui. Cependant il faut convenir , qu'il n'a pas épuisé son sujet. Je n'examine point si ce qu'il en a écrit , a l'ordre , la force & la beauté , qui enchantent dans ses autres ouvrages. Content de l'admirer , je laisse cet examen à ceux qui croient avoir assez de lumière , de goût

P R E F A C E. xvij

goût & de science pour de telles décisions. Je n'entreprends pas de juger les maîtres , trop heureux si je pouvois les entendre assez bien pour les imiter. Soit donc que de dessein, ou sans le sçavoir , j'aye mis en œuvre les pensées des Anciens, soit que des leurs & des miennes, j'aye fait mon système de l'Amitié ; je croi pouvoir hazarder de le donner au Public. Je craindrois que ce ne fût à ma honte, si mon sujet & mon intention ne me rassûroient. Je n'espere point que ce soit à ma gloire. Quelle gloire y

xviii PREFACE.

auroit-il à s'exprimer comme tout le monde , & à penser ce que tous les honnêtes gens sentent ? Mais je souhaite que ce soit à l'avantage de quelques personnes , qui pour cultiver la véritable amitié , n'ont besoin que de la connoître.

Après avoir rendu compte des raisons qui m'ont déterminé à choisir le sujet que je traite , il seroit naturel d'expliquer l'ordre que j'ai tenu dans l'exécution de mon dessein. Mais comme je le fais dans le corps même de l'Ouvrage , je dirai seulement ici , que je le

P R E F A C E. xix

divise en trois Livres. Dans le premier, je parle de la nature de l'Amitié; des qualitez nécessaires aux Amis; des précautions à prendre dans le choix que l'on en fait. Le second comprend les devoirs de l'Amitié; leurs justes bornes, leur subordination aux devoirs naturels. Le dernier regarde les ruptures; les moyens de les prévenir, la conduite qu'on doit tenir, quand on ne peut les éviter; les obligations dont les Amis vivans sont chargez envers les Amis qui sont morts.

xx P R E F A C E.

Entre ceux qui liront cet Ouvrage , je ne doute pas qu'il ne s'en trouve plusieurs , qui s'imagineront , qu'à force de perfectionner l'Amitié , j'en ai fait une belle chimere. Ils changeront le titre de mon Livre , & l'appelleront , *l'Idée de l'Ami qui ne se trouve point.* Ils diront qu'il ne manque à mes conseils , que des hommes qui les puissent pratiquer. D'autres au contraire , qui ont meilleure opinion de l'humanité , & qui sur la foi de leurs propres sentimens , croient qu'il y a encore de la vertu , & de la

P R E F A C E. xxj

fidélité sur la terre , pour-
ront bien me reprocher
d'être quelquefois trop in-
dulent.

Je répondrai aux pre-
miers , que je ne propose
rien , dont chacun ne dé-
couvre sans peine le prin-
cipe dans son propre cœur ;
rien que chacun n'aimât à
trouver dans un autre ;
rien même dont les siècles
passez , & peut-être le nô-
tre , ne fournissent des exem-
ples.

Si cela est , je ne deman-
de pas l'impossible , quand
j'exhorte les hommes à re-
gler leur conduite sur des

xxij P R E F A C E.

principes qui sont gravez dans leur ame ; à faire aimer dans eux , ce qu'ils aimeroient dans les autres ; enfin à ressembler à ceux qu'ils admirent.

D'ailleurs , quand il seroit vrai que l'on ne pourroit parvenir à établir entre les amis une amitié aussi parfaite , que celle dont je fais le tableau ; ne seroit-ce pas toujours leur rendre un grand service , que de les engager à faire des efforts pour en approcher ? Quand les Philosophes ont déclaré la guerre aux passions , quand l'un a voulu les dé-

P R E F A C E. xxiiij

truire entierement , l'autre les soumettre ; s'ils n'ont pas obtenu tout ce qu'ils sembloient s'être promis , ils ont pourtant gagné beaucoup d'avoir encouragé à combattre , & enseigné à vaincre de si dangereux ennemis. S'ils n'ont pas fait regner paisiblement la vertu , ils l'ont au moins fortifiée , lorsqu'ils ont affoibli le vice. Si je ne parviens pas à faire de parfaits Amis , ne me sçaura-t-on point quelque gré d'avoir attaqué les faux , & peut-être d'avoir inspiré quelque nouvelle ardeur aux veritables ?

xxiv P R E F A C E.

A l'égard des personnes qui penseront que je descends quelquefois de ce haut degré de perfection , où il semble que j'aye voulu porter l'idée de l'Amitié ; je les supplierai de confiderer , qu'en cela j'ai suivi l'opinion d'un des plus sages Legiflateurs de l'Antiquité.* Il aima mieux par des Loix temperées , n'avoir qu'un petit nombre d'hommes à châtier avec fruit , que par des Loix trop severes , en avoir un grand nombre à punir fans aucune utilité. Les maximes outrées autorifent souvent le relâchement,

* Solon.

P R E F A C E. xxv

ment , par la multitude de ceux qui les méprisent. Les maximes moderées le bannissent , par la multitude de ceux qui les approuvent.

On néglige sans remords les unes ; on n'ose pas sans honte s'écarter des autres.

Au reste , je ne me flatte point qu'il ne me soit rien échappé de ce qui pouvoit dépendre de mon sujet. Il est si étendu , qu'il n'est presque pas possible de l'embrasser tout entier. Ce seroit beaucoup , si j'avois touché les principales reflexions qui doivent y entrer.

TRAITE'



TRAITE
DE
L'AMITIE.

LIVRE PREMIER.



O U T le monde vante
l'amitié, peu de gens la
connoissent, presque per-
sonne n'en remplit les de-
voirs. D'où peut venir cette con-
tradiction de sentiments, & de
conduite? Ne seroit-ce point qu'à
la vanter, on se fait honneur;
qu'à la connoître, on trouve de
quoi se condamner; qu'à remplir
les devoirs qu'elle exige, on s'im-

A

2 DE L'AMITIÉ,
pose un joug souvent incom-
mode ?

Les éloges qu'on ne cesse de lui donner , & le respect que tous les peuples , même les plus barbares , ont pour elle , sont des temoignages irreprochables de son excellence. Mais plus l'amitié est excellente , plus il paroît important qu'elle soit bien connue. C'est par-là seulement que d'une admiration sterile , on peut conduire les hommes à la possession & à l'usage d'un bien si précieux. Je sçai que ce n'est pas toujours leur rendre un service agréable , que de dissiper leurs illusions. D'un côté ceux qui au milieu d'une foule d'amis , dont ils sont assiégés à toute heure , ouvriront les yeux , & en chercheront un sans le pouvoir trouver , s'en prendront à moi , comme à un ennemi qui

les leur a tous enlevez. De l'autre, ces habiles imposteurs dont j'aurai découvert l'artifice ; ces gens qui verront que ce phantôme d'amitié autrefois si utile pour eux, ne leur attirera plus que du mépris ou de l'horreur ; ne me le pardonneront jamais. Loin de m'allarmer de ce danger, je serois trop content de moi, si je pouvois me promettre de mériter leur ressentiment, & de détromper les uns en décrivant les autres.

Mais je ne me flatte point. Les crédules, à qui, pour avoir de faux amis, il n'en coûte que d'être riches & heureux, ne voudront point, pour en acquérir de véritables, se donner la peine de les chercher ou de les faire. Que sçait-on même s'ils voudroient les avoir faits, ou les avoir trouvez, quand ils en con-

4 DE L'AMITIÉ,
noîtront bien le caractère ? Et
ceux qui sous le masque d'amis,
en profanent le nom, mépri-
seront toutes mes reflexions, &
laisseront le soin de leur apolo-
gie à l'amour propre, qui ne
sçaura que trop les défendre.

En effet, entre ceux qui pour-
ront lire ce Traité, le moyen de
trouver un homme, qui après
avoir serieusement examiné tous
ceux qu'il croit aimer, ou
dont il se croit aimé lui-même,
ait assez de courage pour s'a-
vouer, qu'ils ne tiennent qu'à
sa place & à sa fortune ; qu'il
ne tient de son côté qu'à son in-
terêt, ou à son plaisir, & que
le mérite & la vertu n'ont point
seuls formé les nœuds qui les
unissent.

Il est pourtant vrai, que l'a-
mitié n'est autre chose qu'une
parfaite union des cœurs, for-

LIVRE II.

mée par le mérite & par la vertu, & confirmée par la ressemblance des mœurs. Toute autre liaison n'est qu'une société mercenaire, & indigne d'un nom si saint.

C'est donc une erreur fort grossière, quoique fort commune, que de confondre l'amitié avec cette espèce de commerce ordinaire, que les alliances, les emplois, les affaires & les bien-seances établissent entre les hommes. Cet échange qui s'y fait de visites, de compliments, de soins, d'offices, ne ressemble non plus à une sincère amitié, que le dérèglement à l'ordre, que le vice & la vertu.

Ce n'est pas que je prétende condamner cette sorte de correspondance, que le bien de la société a introduite, & que

6 DE L'AMITIE',
l'honnêteté a polie. Je n'en blâme que l'excès. Je voudrois que l'abus n'en eût pas été porté si loin ; & qu'au langage & aux autres démonstrations extérieures , on pût encore distinguer , la simple politesse d'avec la tendre amitié. Pourquoi , à la moindre occasion , courir avec tant d'ardeur chez des gens que souvent l'on n'estime guères , que peut-être on méprise , que certainement on n'aime point ? Pourquoi , s'il est mort un de leurs parens que nous ne connoissons pas , dont la vie leur étoit à charge , ou qui en mourant leve un obstacle aux souhaits que nous formions pour d'autres personnes , protester que l'on est très-sensible à une douleur que rarement ils ont , & que nous ne ressentons jamais nous-mêmes ? Pourquoi ,

s'il leur arrive une fortune , un honneur que quelquefois nous leur envions , leur jurer que nous en avons l'ame pénétrée de joye ? Enfin , pourquoi accabler d'embrassades , & de caresses , des gens qu'on vient de déchirer par ses discours , ou contre qui le moment d'après l'on va se déchaîner ?

Si nous prétendons que ces démonstrations & ces paroles signifient tout ce qu'elles semblent dire , nôtre conduite n'est que fausseté : & si nous ne voulons ni les donner ni les recevoir pour ce qu'elles font entendre , elle n'est que puerilité.

Se chercher avec empressement , pour se dire à l'envie des paroles vuides de sens , ou pour faire l'un devant l'autre , des

8 DE L'AMITIE',
contorsions vuides de senti-
mens, c'est peut-être de toutes
les mommeries la plus ridicu-
le; c'est s'occuper d'un commer-
ce de sons, & de postures. Aussi
voulant en être crû, & en
croire les autres dans ces oc-
casions, c'est une infamie, ou
une extravagance; c'est ne tra-
vailler qu'à faire des dupes, ou
à l'être.

Il y auroit de l'imprudence,
je l'avoie, & peut-être de la
ferocité à ne communiquer avec
les hommes, que pour leur
dire tout ce qu'on pense. Com-
me le fond de leur nature offre
cent vices pour une vertu; la
sincerité trop scrupuleuse, &
que rien ne pourroit contenir,
dégèneroit nécessairement en
satyre continuelle, & bien-
tôt en injures & en invectives.
La malignité même, qui ne

manqueroit jamais de s'y mêler, acheveroit de gâter tout. Ces vérités presque toujours désagréables, que l'on s'empreseroit de se dire les uns aux autres, allumeroit à la fin la bile des plus moderez. Ce ne seroit plus que dissensions ; & toute la société tomberoit dans un désordre, dont rien ne la pourroit tirer

C'est donc avec beaucoup de raison, que les loix de l'honnêteté ont introduit cette sage dissimulation, qui nous oblige à nous taire sur ce que nous n'avons pas droit de reprendre ; & à supporter dans les autres, ce qu'il faut que les autres supportent dans nous-mêmes à leur tour.

Laissons, à ceux qui en sont chargez, le soin de nous marquer nos défauts ; la vérité

10 DE L'AMITIE',
n'est déjà sujette qu'à trop de ménagemens , si on veut la faire comprendre avec l'amitié : Que seroit-ce , s'il falloit la faire subsister au milieu des personnes indifferentes ? Mais n'y auroit-il point sur cela de temperament à prendre ? Ne pourroit-on point s'en tenir à ne pas dire tout ce que l'on pense , sans se permettre jamais de dire ce qu'on ne pense pas ; C'est assez donner à la politesse , que de n'être pas toujours exactement sincere. Ne souffrons point qu'elle abuse de ses droits , jusqu'à nous rendre faux. Cachons , puisqu'elle le veut , nôtre dégoût ; mais en sa place ne faisons point paroître d'admiration. Ne montrons point nôtre froideur , mais ne nous parons point de vivacité. Dissimulons nôtre ennui ; mais ne

prenons point le masque du transport & du ravissement. Enfin, ne blâmons point ce qui nous blesse ; mais ne loüons point ce qui nous déplaît

Voilà quelles sont les bornes de l'honnêteté , & de la politesse : l'amitié en a de bien plus étroites. On peut être accessible à tout le monde ; on ne doit être empressé que pour très-peu de personnes, c'est-à-dire, pour ses amis.

Quoique je renferme l'amitié dans un petit nombre d'amis, je prévois que j'aurai de grandes contradictions à es- sayer. On ne manque pas de Philosophes, qui après avoir fait une étude particulière de l'amitié, ont prétendu qu'elle ne pouvoit subsister qu'entre deux personnes, & que la pluralité la détruisoit. Ils disent

que l'essence de l'amitié consiste dans une union si parfaite des deux amis, qu'elle n'en fait plus qu'un. Selon eux, ce sont deux corps, qu'un seul esprit anime.

De ce principe ils concluent, que si la nature a déjà mis à cette union de deux personnes, des obstacles presque insurmontables, on se jette dans le fabuleux & dans l'impossible; dès qu'on s'imagine la pouvoir établir entre un plus grand nombre. Un homme n'a déjà que trop de peine à s'accorder avec lui-même, il passe subitement de l'excès de la joye à l'excès de la tristesse; il méprise le soir, ce qu'il a poursuivi le matin avec ardeur. Combien la sagesse n'a-t-elle point à travailler sur lui, avant qu'elle puisse le fixer, ou le rendre

un peu moins variable ? Quels efforts n'a-t-elle donc pas à faire , pour le concilier parfaitement avec un autre ? C'est là le terme , où elle doit s'arrêter. Si elle entreprend d'aller plus loin , il est nécessaire qu'elle s'égaré. L'union de deux personnes est le chef-d'œuvre de la nature , de la raison , & de la fortune , qui concourent à la former. L'union d'un plus grand nombre , est une chimere. La vraie amitié ne souffre qu'une volonté entre les amis. Il n'est pas possible de tenir dans cet état quatre ou cinq personnes. Les intérêts , les passions , les caprices ont des mouvements trop différents , pour aller d'un pas si égal à la même fin. Ainsi lorsque des devoirs contraires entraînent les amis vers

14 DE L'AMITIE',
des choses opposées, il faut
bien que le nœud qui les atta-
choit, se rompe. Les mêmes in-
conveniens, il faut l'avouer, se
rencontrent dans l'union de
deux amis. Aussi la difficulté qu'il
y a d'éviter ces écueils, est ce
qui rend l'amitié si rare. Après
tout, il peut arriver que la for-
tune & la prudence sauvent deux
personnes, comme par miracle,
à travers ces dangers; mais le sen-
tier est trop étroit, pour croire
que ni la prudence, ni la fortu-
ne y puissent faire marcher
quatre ou cinq personnes de
front.

Quelque plausibles que soient
ces raisons, elles me paroissent
peu solides. Je conviens que
l'amitié est plus stable, qu'elle
est moins sujette aux accidens
attachez à la condition hu-
maine, entre deux amis, qu'en-

tre un plus grand nombre ; mais je ne puis la croire impossible entre plusieurs personnes. Véritablement il est à craindre que le cœur partagé entre tant de devoirs différents, ne s'acquitte bien d'aucun. Les hommes foibles, & bornés tels qu'ils sont, n'ont qu'une certaine mesure de sentiments. Ceux qui rassemblent un trop grand nombre d'objets, peuvent aisément la passer. Mais aussi ceux qui ne s'attachent qu'à un seul, peuvent bien ne la pas remplir. Que l'on consulte l'expérience, dont le témoignage dans ces matières, vaut bien les plus subtils raisonnements. Elle nous dit qu'une mère aime cinq ou six enfans à la fois ; que la même tendresse qui l'occupe du soin de les élever, ne l'em-

16 DE L'AMITIÉ ,
pêche point de se livrer à tous
les devoirs , que son pere avan-
cé en âge , peut demander
pour sa conservation. La joye
qu'elle a de voir les uns se
fortifier & croître , ne la rend
point insensible au chagrin de
voir l'autre s'affoiblir de jour en
jour , & tomber.

Quoique l'essence de l'amitié
consiste dans l'union des vo-
lontez , il n'est point impossi-
ble d'en réunir plus de deux
ensemble. Il suffit de leur trou-
ver un centre commun , où
tous les mouvements tendent
également , & où elles puissent
se rencontrer , & se confondre.
Ce centre commun , c'est la
vertu , où les amis vont par dif-
ferentes routes. Comme ils ne
consultent qu'elle dans tout ce
qu'ils ont à faire ; comme ils ne
veulent tous que ce qu'elle leur
prescrit ,

prescrit, on peut dire d'eux très-véritablement, que n'étant animez, remuez, conduits que par elle, ils n'ont qu'une ame, qui est le principe unique de leurs affections & de leurs desirs.

C'est à la voix de cette souveraine, que disparoissent ces caprices & ces déreglemens de l'humeur, qui rendent si souvent un seul homme contraire à lui-même. La vertu se fait entendre aux amis; tous obéissent, tous courent où son ordre les appelle.

Si les Etats, si les Familles peuvent réunir tant de personnes, pour en former des corps, qu'un même esprit remuë, & conduit à un même terme; pourquoi, ce que la raison seule peut faire sur des gens que le hazard assemble, & qui sou-

18 DE L'AMITIE',
vent ne s'aiment guères ; la rai-
son soutenüe d'une vertueuse
tendresse , ne le pourra-t-elle
point sur des gens , qui pour
aimer , se choisissent eux-
mêmes ?

On prétendra peut-être ;
qu'il s'ensuit de mes principes ,
que tous les gens de bien sont
amis , parce que la vertu leur
sert à tous de mobile. La conse-
quence pourroit être juste pour
l'estime. Si tous les gens de bien
se connoissoient , ils s'estime-
roient : & sans doute tous ceux
qui se connoissent , s'estiment.
Mais quoique l'estime soit si
bien le fondement de l'amitié ,
que l'amitié ne puisse subsister
sans elle , il est pourtant vray ,
que l'estime seule ne forme point
l'amitié.

L'estime est un jugement ,
que l'esprit fait du mérite qu'il

a connu. L'amitié est une inclination du cœur, vers un objet que l'esprit lui présente comme digne d'estime, & que le cœur lui-même trouve aimable.

Ce n'est donc pas assez pour devenir ami de quelqu'un, que d'être rempli d'estime pour lui. Quand cette estime iroit jusqu'à l'admiration, si vous n'êtes encore prévenu en sa faveur, par ce charme secret qui naît de l'air, des manières, & de tout le caractère, par ce je ne sçai quoi plus facile à sentir, qu'à exprimer; vous l'admirez toute votre vie, sans en faire jamais votre ami. Les mœurs & l'esprit donnent bonne opinion d'un homme: les manières & l'humeur donnent envie de s'attacher à lui. En un mot, l'amitié ne peut

20 DE L'AMITIE',
être sans l'estime ; l'estime peut
être sans l'amitié.

Quand je soutiens qu'on peut
avoir plusieurs amis en même
tems , c'est sans dessein de blâ-
mer ceux qui le nient. C'est
bien assez que d'obtenir d'eux ,
qu'ils tolèrent un état moins
parfait. Il faut leur faire justice.
Ils ont de l'Amitié une plus
haute idée que nous ne l'a-
vons. Celle qu'ils nous propo-
sent, est certainement plus soli-
de , plus active , & plus forte.
Mais ne pourroit-on point sou-
haiter , qu'ils nous fissent grace
en faveur de l'infirmité hu-
maine ; que regardant l'ami-
tié , comme le bien le plus doux
dont nous jouissions , ils n'en
bornassent pas si fort l'usage ,
qu'ils nous le rendissent pres-
qu'inutile. Il y a tant d'acci-
dents qui nous séparent de nos

amis, ou qui nous les enlevent; il faut tant de tems pour les faire, que nous reduire à un seul, c'est nous exposer le plus souvent à n'en avoir point. L'unité d'ami est un degré de perfection plus merveilleux, plus pur, plus beau à proposer dans les livres; la pluralité d'amis est plus pratiquable, plus utile, plus commode dans le commerce. Si nos amis doivent rectifier nos vûës, redresser nos démarches, favoriser nos entreprises, adoucir nos maux, multiplier nos plaisirs, nous moderer dans la bonne fortune, nous soutenir dans la mauvaise; n'est-il pas évident que nous recevrons ces differents offices avec plus de plénitude, & d'efficace de plusieurs, que d'un seul qui aura peut-être plus d'ardeur, mais qui certai-

22 DE L'AMITIÉ ,
nement aura moins de lumie-
re , & moins de force.

Qu'on ne prétende pas con-
clure de là , que je règle l'ami-
tié par l'utilité. A regarder l'a-
mitié dans une certaine préci-
sion , l'amour propre insépara-
ble de tout ce que nous faisons ,
nous y fait chercher nôtre
avantage. C'est ce qu'elle a de
commun avec toutes nos ac-
tions , & avec la vertu même.
Mais ce n'est point la nature par-
ticuliere de l'amitié.

L'utilité n'en doit point être
le principe : mais elle peut en
être le fruit. L'amitié a été
donnée pour servir d'appui à
la vertu , & c'est présumer trop
de la foiblesse humaine , & la
servir mal , que la reduire à
n'en avoir qu'un seul. Parcou-
rons les siècles les plus illustres
de l'antiquité ; nous trouvés

rons que les grands hommes qui en ont été l'ornement, ne se sont point bornez à un seul ami. Socrate, Platon, en ont eu plusieurs. L'amitié de Scipion l'Africain, & de Lelius est celebre encore aujourd'hui. Mais on n'ignore pas qu'elle embrassoit plusieurs autres amis, qui leur étoient communs; leurs noms même ont passé jusqu'à nous. On sçait que de ce nombre étoient Quintus - Scipion, Philus, Rupilius, Mummius, Terence, Lucile.

On ne peut douter que Cicéron, & Pline le Jeune n'en ayent eu plusieurs; ils en ont immortalisé la memoire par leurs ouvrages. Caton tout austere qu'il étoit eut plus d'un ami. S'il aima tendrement Cépion son frere & Brutus son neveu, il ne cherât pas moins

24 DE L'AMITIE',
Lucule, Ciceron, Hortensius ;
& Munatius. Enfin dans cet ingénieux Dialogue, où Lucien, pour nous conserver des modèles parfaits de l'Amitié, introduit un Grec & un Scythe, dont l'un prétend convaincre l'autre, qu'elle n'est en nul lieu si connue & si honorée, que dans son pays, il nous fait clairement entendre, que ces deux Nations ne la renfermoient point nécessairement entre deux personnes. Car le Scythe & le Grec rapportent chacun un exemple de trois hommes qui avoient sçû être parfaitement amis, sans que leur amitié, ainsi partagée, en fût moins tendre, moins vive & moins forte.

Il ne faut pas croire aussi, que l'on puisse s'en permettre un grand nombre. Il seroit difficile
le

le de le fixer. Les Scythes le bornoient à trois. Mais la seule regle qui paroisse sur cela infailible , c'est que le plus petit nombre est le plus seur. Si celui qui n'a qu'un ami court risque d'en manquer souvent , celui qui en a un trop grand nombre peut compter qu'il n'en a point.

Personne ne veut être trompé , moins en amitié , qu'en tout le reste. Comme elle est le plus précieux de tous les biens , on ne la peut échanger contre ceux de la plus grande valeur. Il n'y a point d'équivalent pour elle.

Ainsi , celui qui se répand dans un grand nombre d'amis , ne pouvant donner à chacun d'eux qu'une petite partie de sa tendresse , de son attention , & de ses soins , ne doit pas s'attendre à retirer d'eux plus

26 DE L'AMITIE ;
qu'il ne leur donne. La me-
sure est égale. Ceux qui n'ai-
ment que médiocrement , ne
sont que médiocrement aimez.
On ne peut douter , que des
affections si partagées , ne soient
très-foibles. Celles qu'ils reçoivent
en échange , sont de la même
espece. On ne veut point se
livrer à des gens dissipés , ou
ceux qui semblent s'y livrer ,
sont des gens aussi dissipés
qu'eux. Cette sorte d'affection
legere & languissante , peut
bien former une liaison de poli-
tique & de bienfaisance : la ge-
nerosité même , & quelquefois
la vanité , peuvent lui donner
un air d'amitié , mais jamais on
ne peut en faire une amitié vé-
ritable.

Un sage , * dont la maison pa-
roissoit trop petite pour lui , se
contenta de répondre à ceux

* Socrate.

qui le lui dirent ; *Plût à Dieu que je la pûsse remplir de vrais amis !* Pouvoit-il mieux faire entendre , que le comble des vœux c'est d'en avoir même un petit nombre.

En effet , outre les raisons que je viens de toucher , les difficultés qui se trouvent à choisir des amis , pourroient bien seules en exclure la multitude. Il est si difficile de réussir dans ce choix , si dangereux de s'y tromper , il faut pour s'assurer , & un examen si severe , & tant d'épreuves , que la vie la plus longue suffit à peine pour faire trois ou quatre choix de cette nature. D'où vient que tant d'amitez si promptement liées , qu'elles avoient plus l'air d'amitez qui se renouvelent après une longue separation , que d'amitez qui se for-

ment ; d'où vient , dis-je , que ces amitez si vives & si agréables dans leur naissance , ont duré si peu ? C'est qu'elles ont commencé trop-tôt. Se rencontrer , se plaire , s'aimer , se le dire , se lier , ne sont ordinairement qu'une même chose. On se voit l'un à l'autre ; on se jure un attachement inviolable ; & puis on s'examine ; on se connoît ; on se déplaît ; on se dégoûte. Ce travers qu'on vient par la succession du tems à découvrir dans l'esprit de son ami , cette incompatibilité d'humeur , ces défauts dans les principes , & dans le cœur , ne sont point survenus depuis que l'on s'est engagé. Ils y étoient ; peut-être même n'avoit-il pas eu soin de les cacher dans les plus secrets replis de l'ame. Mais

ce n'est pas une merveille ,
que vous qui n'avez pas pris
la précaution de les chercher ,
ne les ayez pas découverts.
C'est avant que de recevoir
une monnoye , qu'il en faut
faire l'essai. On ne l'essaye plus
qu'à ses risques , quand on
l'essaye après l'avoir reçûë. Nous
ne nous faisons point assez de
justice. Nous attribuons au
changement que nous nous fi-
gurons être survenu dans les
qualitez de nos amis , & quel-
quefois à nôtre legereté , ce
qui n'est qu'un effet naturel
de nôtre imprudence. Nous
croyons qu'ils ne sont plus ce
qu'ils étoient , quand nous a-
vons commencé à les aimer.
Nous nous trompons , & une
premiere erreur en a nécessai-
rement amené une seconde.
Quand nous nous sommes si

30 DE L'AMITIE ;
legerement embarquez , nous
aimions en eux ce qu'ils n'a-
voient pas ; quand nous les
quittons , nous méprifons ce
qu'ils avoient , & ce qu'ils ont
encore.

Voulez-vous donc vous faire
des amis que vous gardiez
long-temps ? foyez long-temps
à les faire. Ne confondez pas
le jargon du monde avec le lan-
gage du cœur. Démêlez la fu-
perficie des manieres d'avec le
fonds du caractere ; distinguez
ce qui plaît dans certains mo-
ments , de ce qui doit plaire
toujours. Que le je ne ſçai quoi
vous attire , mais qu'il ne vous
entraîne pas. Joüez avec les
joüeurs ; chaflez avec les chaf-
feurs ; badinez avec les enjoüez ;
raisonnez avec les ſçavans ;
chacun d'eux peut avoir fon
uſage dans certains tems de la

vié ; mais ne prenez jamais de ces liaisons qui doivent durer toujours , qu'avec un homme qui a le cœur noble , & la raison saine.

Un vicieux , ou un stupide ne peut être propre à l'amitié , ni en être digne. Comment compter sur eux ? La corruption du cœur , ou l'aveuglement de l'esprit les fait à chaque pas chanceler , ou tomber. Que peut-on aimer dans de telles gens ? Il faut sans cesse se précautionner contre l'un ; & le mieux qu'on puisse faire , c'est de supporter l'autre.

Si l'on cherche dans l'amitié principalement de la sûreté & de la douceur , il est évident qu'on ne les peut trouver avec eux. Celui-là vous échappe , quand vous le voulez employer ; celui-cy vous nuit ,

32 DE L'AMITIE',
quand il veut vous servir.

Il y a pourtant une grande différence à mettre entr'eux. Les personnes qui ont l'esprit le plus borné, ne sont pas tout-à-fait incapables des engagements de l'amitié, quoi qu'à dire vrai, il ne soit pas aisé de les y amener, ni de leur en faire connoître la delicateffe. Cependant comme l'amitié consiste plus dans la bonté des mœurs, & dans le sentiment, que dans l'étenduë des connoissances & des lumieres; il est certain que les personnes d'un génie médiocre, pouvant avoir de bonnes mœurs, & être sensibles, peuvent aussi aimer.

Tout le secret pour eux, c'est de s'assortir. S'ils usent de cette précaution, leurs amitez seront bien aussi seures, aussi durables, & souvent moins ora-

geuses , que celles des personnes qui penseront , & qui parleront mieux qu'eux.

Ainsi , lorsque je donne l'exclusion aux personnes sans esprit , je ne prétends pas leur donner une exclusion absolue : je veux seulement dire , que l'amitié n'étant point une inclination aveugle , mais un sentiment éclairé ; une personne raisonnable ne doit point faire tomber son choix sur un stupide , quoique d'ailleurs , ce soit un fort honnête homme.

Il s'en faut bien que je pense de même des vicieux ou des scelerats. J'entens par vicieux , un homme infecté de quelqu'un de ces vices qui attaquent les principes de l'honneur , ou de la justice ; & non un homme sujet à des foiblesses , qui toutes condamnables

34 DE L'AMITIE',
qu'elles sont, ne laissent pas d'être tolérées par les plus honnêtes gens. L'intérêt qu'ils ont eu, qu'ils ont, ou qu'ils craignent d'avoir, qu'on ne croie pas que de telles foiblesses détruisent les principes de la vertu, les a fait convenir de regarder de pareils defordres, plutôt comme des infirmités de l'humanité, que comme des vices de la personne; & cette erreur devenuë presque générale, semble avoit fait une espece de droit. Je parle ici en Philosophe à tous les peuples, de quelques pays, qu'ils soient: & non en Chrétien, qui sçait que l'opinion des hommes ne prescrit point contre les Loix immuables de Dieu.

Je soutiens donc qu'un vicieux ou un scelerat (car je n'y mets point ici de difference)

ne peut être un sujet propre pour l'amitié. Je passe plus loin, je ne conçois pas que l'amitié puisse subsister entre les scelerats.

Si pour le prouver je me contentois de dire, qu'il n'y a point d'amitié sans vertu ; on ne manqueroit jamais de me répondre, que je suppose ce qui est en question. Il faut donc montrer par la nature même de l'amitié, & par le consentement unanime de toutes les nations, que la vertu y doit entrer.

Les peuples les plus polis, comme les Grecs & les Romains, ont crû que l'amitié est un sentiment né de l'estime que l'on a conçûë pour quelqu'un, & confirmé par la ressemblance des mœurs. Si par l'amitié on vouloit entendre

36 DE L'AMITIÉ ;
un instinct , ou un penchant
aveugle , qui nous entraîne vers
quelqu'un sans que nous sça-
chions pourquoi , ou une liai-
son que l'interêt seul a formée ;
il faudroit bien convenir , que
l'amitié pourroit se trouver par-
mi les scelerats , puisque cet
instinct exerce certainement
son pouvoir sur eux , & qu'ils
ne connoissent d'autre loi que
leur interêt. Ainsi l'on ne doit
point disputer avec ceux qui
posent de pareils principes. Nous
conviendrons que les scelerats
peuvent être unis d'amitié ,
dans le sens que ces personnes
lui donnent. Mais nous les
avertirons , que quand nous
parlons d'amitié , nous n'en-
tendons parler , ni de ce pen-
chant aveugle qu'imprime la na-
ture , sans consulter la raison ;
ni de cette liaison que le seul

interêt forme sans écouter l'honneur. Ce n'est plus en ce cas qu'une dispute de mots, qui n'est pas assez sérieuse pour le sujet que je traite

L'amitié dont je parle, est celle que les honnêtes gens ont toujours vantée, comme le plus précieux trésor que les hommes pussent posséder. Il est clair qu'ils n'ont pas prétendu donner de si magnifiques éloges à une liaison formée, ou par l'instinct seul, ou par un fordide intérêt.

On ne s'est jamais avisé, même parmi les peuples les plus grossiers, d'exciter les hommes à suivre leur penchant, & à courir où l'intérêt les appelle; au contraire, la plupart des meilleures loix ne tendent, qu'à reprimer les mouvemens de l'un & de l'autre, & à re-

38 DE L'AMITIÉ ;
medier au mal qu'ils produi-
sient. Tous les sages leur déclara-
rent la guerre , & ne sont occu-
pez qu'à les combattre.

Cependant l'amitié a été en
singuliere veneration chez les
peuples les plus barbares. Les
Scythes lui avoient dressé des
autels. Cette nation feroce , dont
le cimenterre étoit la plus grande
Divinité , invoquoit l'amitié.
Parmi eux rien n'étoit plus sa-
cré , plus inviolable que ses
droits. Ils élevoient leurs en-
fans dans l'opinion qu'elle sup-
pléoit à toutes les richesses ,
& qu'elle renfermoit toutes les
vertus. Ils éternisoient la me-
moire des amis illustres ; & la
haine implacable qu'ils portoient
à leurs ennemis & aux étran-
gers , ne les empêcha pas de
bâtir des Temples à Oreste & à
Pylade , & d'en faire des Dieux.

Il est donc vrai , que tous les peuples ont regardé l'amitié comme une chose infiniment estimable , & cela supposé , il faut avouer qu'ils ne l'ont jamais envisagé comme une liaison que forme un instinct aveugle , qui nous confond avec les plus vils animaux , ou un intérêt mercenaire qui nous mêle avec les hommes les plus indignes.

Aussi l'essence de l'amitié & tout son mérite consistant nécessairement dans le choix de l'ami , & dans un sentiment que le seul plaisir d'aimer fait naître ; il s'ensuit nécessairement , que le penchant aveugle qui exclut ce choix , & que la vue d'un intérêt particulier qui détruit ce sentiment , ne peuvent jamais compatir avec l'amitié.

Ce qui constituë essentielle

40 DE L'AMITIE';
ment l'amitié, ce qui la distin-
gue de toutes les autres liai-
sons que les hommes peuvent
former, c'est la connoissance
du sujet, c'est le désintereffe-
ment du motif qui nous y at-
tache.

En vain on donne de grands
biens à un homme, si l'on ne
connoît ni le besoin, ni le mé-
rite de celui qui les reçoit; on
passe pour fou, & le mieux
qu'on puisse espérer, c'est de
ne paroître que prodigue. En-
vain vous comblez de presens
une personne de qui vous avez
reçu de très-importans servi-
ces, ou de qui vous attendez
une très-grande fortune, on
vous regarde ou comme un
homme équitable qui sçait payer
ses dettes, ou comme un bon
politique, ou un habile ava-
re, qui seme peu dans la vûë de
recueillir

recueillir beaucoup. Pour mériter le nom de liberal, il faut donner à un homme digne, à qui l'on ne doive point ce qu'on donne, ou de qui l'on n'espère point retirer plus qu'il n'a reçu. De quelque autre manière que vous donniez, vous donnez sans être liberal.

Il en est de même de l'amitié. Pour mériter le nom d'ami, il faut aimer avec discernement & sans intérêt. De quelque autre manière que vous aimiez, vous aimez sans être ami.

Ainsi je conviens qu'il peut y avoir de l'union entre les scelerats, & nous n'en avons que trop d'exemples. Mais comme cette union n'est formée, que par l'intérêt qu'ils ont à se garder la foi, & à se défendre réciproquement, et-

42 DE L'AMITIÉ,
le ne doit point être honorée
du nom d'amitié.

L'amitié doit être constante
& inviolable; aussi a-t-elle des
principes qui ne varient pas
plus que la vertu dont ils dé-
pendent. Comment se promet-
tre cette constance dans l'u-
nion des scelerats? Qu'y a-
t-il de plus sujet au change-
ment que l'intérêt, qui les
unit? Les temps, les con-
jonctures, la disposition des
esprits ou des affaires chan-
gent quelquefois si subitement,
que telle chose nous conve-
noit hier, qui nous perd au-
jourd'hui. De-là vient, que
cet homme auquel ils paroif-
soient si attachez, qu'ils l'ont
défendu un jour au péril de
leur vie, ils le sacrifient le jour
suivant au plus léger avantage.
Fideles ou perfides, sinceres ou

fourbes, aussi prêts à vous blâmer qu'à vous louer, à vous attaquer qu'à vous défendre, à vous pousser dans le précipice qu'à vous tendre la main; ils ne font agir leur cœur qu'au gré de leur besoin, ils ne mesurent rien qu'à leur utilité particulière.

Que conclure de tous ces principes? Qu'on ne peut donner à la liaison des scelerats d'autre nom, que le nom de conjuration, de société infame & funeste, qui ne doit inspirer que de l'horreur, & qu'en un mot, toutes les autres unions que l'estime n'a point formées, & qui ne se rapportent point à la vertu, ne peuvent être considérées que comme des engagements frivoles ou mercenaires, qui ne méritent que du mépris.

44 DE L'AMITIE ;

Je n'accorde donc point le nom d'amis à ces gens, que le jeu, les emplois, les occasions rassemblent. Il faut le refuser bien plus justement encore à ceux, que les honneurs ou les richesses attirent. On doit user des uns comme de connoissances utiles, ou agréables : on doit se servir des autres comme de vils esclaves.

Après cela, il seroit fort inutile, de descendre dans le détail des qualitez sur lesquelles on peut regler le choix de ses amis. C'est avoir tout dit, que d'avoir remarqué, qu'on ne pouvoit trop les connoître avant que de s'unir à eux, & que les gens vertueux étoient seuls des sujets propres pour l'amitié. Le reste dépend de la conformité des mœurs ; d'un goût, d'un charme secret, dont

il n'est pas aisé de rendre raison ; des facilitez que l'on a de lier commerce. D'autres y feront peut-être entrer le rapport d'humeur. Pour moi je ne le juge pas absolument nécessaire. J'avouë que souvent il peut répandre plus d'agrément & de douceur dans le commerce ; mais il ne rend certainement ni plus solide , ni plus sûr ; & cela doit suffire.

Je ne sçai même , si cette parfaite correspondance d'humeur n'est point quelquefois plus contraire qu'avantageuse aux plaisirs de l'amitié. Si deux amis sont également mélancoliques , qui les réveillera ? S'ils ont une égale vivacité , qui les moderera ? S'ils aiment également à contredire , qui prendra soin de les accorder ? Ne voit-on pas que la difference

46 DE L'AMITIE ;
de leurs humeurs peut quel-
quefois contribuer aux char-
mes de leur amitié : La bile
mêlée à la bile , ne peut faire
que des embrazemens ; si l'on
y mêle un peu de flegme , on
fait un feu agréable. La mé-
lancolie jointe à la mélancolie ,
dégénere en sombre tristesse ;
l'enjouement joint à l'enjouë-
ment , vise à une forte de folie ;
l'enjouement joint à la mélan-
colie , devient une joye raison-
nable. Un esprit brusque est
souvent querelleur , si vous lui
opposez la brusquerie ; un es-
prit souple est souvent fade ,
s'il rencontre en son chemin
un autre esprit souple. Le brus-
que & le souple mêlez ensem-
ble se tournent en une aimable
vivacité.

C'est ce que deux illustres
Poëtes qui ont acquis un hon-

neur immortel au Théâtre François, ont parfaitement compris. La profonde connoissance qu'ils ont eüe l'un & l'autre du cœur de l'homme, leur a fait remarquer, que la conformité des humeurs étoit si peu nécessaire pour l'amitié, que leur différence assortissoit beaucoup mieux les amis.

Ils ont mis sur la Scene deux amis, chacun dans la piece qui passe pour leur chef-d'œuvre, & tous deux leur ont donné des humeurs différentes. Corneille dans sa Rhodogune, introduit comme principaux personnages Seleucus, & Antiochus. L'humeur de Seleucus est hautaine, impétueuse, défiante; celle d'Antiochus au contraire est aisée, flexible, souple, tranquille; ce sont deux freres, ils ont à

48 DE L'AMITIE ;
démêler les plus grands intérêts , ils se disputent une Maîtresse , & une Couronne. Cependant ce rare génie ne craint point de leur mettre encore de la diversité dans l'humeur , & avec cela il en fait des amis , dont rien n'est capable d'ébranler l'amitié.

Moliere , dans son Misanthrope , pousse la chose encore plus loin. Alceste & Philinte y jouent les premiers Rôles , & leur amitié y répand des agréments infinis , mais qui viennent presque tous de la diversité de leur humeur. Alceste mélancolique , brusque , & dur , y peint la vertu triste & austere , & effarouche les hommes qu'il lui veut attirer. Philinte enjoué , souple , liant , la montre toute gracieuse , & sçait nous familiariser avec elle.

elle. La vertu les unit sans que l'humeur différente les divise. Une humeur trop semblable les defuniroit bien plutôt. Un autre que Philinte pourroit-il vivre avec Alceste? Je n'ignore pas que le jeu du Théâtre demande de la diversité dans les caracteres ; mais je sçai mieux encore , que la beauté de ce jeu n'autorise jamais les Poëtes à démentir les vérités naturelles. La premiere de leurs regles est de s'affujettir à la vraisemblance. Si donc il étoit vrai que deux personnes de différente humeur ne pussent être amis , ces esprits sublimes n'auroient eu garde de se permettre ces amis de fantaisie , qu'on n'auroit jamais vûs que dans leurs pièces , & que la nature désavouëroit. Tout le monde eut été choqué

50 DE L'AMITIÉ ;
de ces caractères qui eussent paru monstrueux , au lieu qu'ils ont été généralement approuvez.

On voit par toutes les raisons que je viens de dire , qu'il faut bien se garder de confondre la diversité des humeurs avec leur incompatibilité. Ce n'est point un problème que l'amitié ne peut subsister avec l'incompatibilité des humeurs : mais cette incompatibilité ne naît pas toujours de leur différence , elle naît plus souvent de leur trop grande conformité. C'est ainsi que deux hommes également brusques , également coleres , également contrarians , ne peuvent se souffrir ; pendant qu'ils s'accommodent parfaitement d'une humeur douce , modérée , complaisante.

L'égalité des conditions ne me paroît pas plus nécessaire , pour

L I V R E I. 51

affortir les amis. L'amitié qui ne connoît que la vérité , ne consulte point la fortune. On ne se lie ni avec les généalogies , ni avec les charges ; mais avec les personnes. On doit des égards , des respects extérieurs , des hommages , à la naissance , au rang , à la grandeur. C'est un tribut que la politique ou la bienfaisance leur assigne ; mais les sentimens qui naissent de l'estime , on ne les doit qu'au vrai mérite. Les grands ont mille moyens pour servir ou pour nuire ; ils n'en ont qu'un seul pour se faire aimer : c'est de plaire. Quand l'esprit a porté son jugement sur les qualitez d'un homme ; quand le cœur y a trouvé son attrait , on n'examine plus que les moyens les plus propres & les plus sûrs pour s'unir à lui.

La vanité tient fans doute un langage bien différent. Une mere ne recommande rien tant à son fils qui entre dans le monde, que de ne point voir de gens au-deffous de lui, que de s'attacher toujours à ceux d'un plus haut rang. Sans cefse elle lui remontre qu'il n'y a rien à gagner avec ceux d'une condition inferieure ; elle lui répète fans cefse que leur commerce deshonne, ou tout au moins avilit. Quelle merveille qu'un homme nourri de ces maximes, ne connoiffe point d'autre mérite que la qualité ; & que pendant qu'il fe permet des actions qui feroient rougir fes valets, il observe religieufement de ne citer dans fes discours que des Ducs & des Princes ?

Que ceux qui n'ont point d'idée de la vertu, & qui n'en

ont vû tout au plus que l'image dans l'Histoire de quelqu'un de leurs Ancêtres , pensent de la sorte , je ne m'en étonne pas. Mais ce n'est point pour ce genre d'hommes qu'on doit écrire. Lisent-ils quelquefois ? Ou s'ils lisent , cherchent-ils dans leurs lectures autre chose qu'un vain amusement ? Je parle donc à ceux qui n'estimant rien tant que la raison , ne cherchent qu'à la perfectionner ; qui plus éclairés que le vulgaire , traitent de peuple tout ceux qu'entraînent les erreurs dont il est gouverné ; qui possédant la raison & la vertu , sçavent y mettre le prix , & connoissent la vanité & le néant du reste.

Ceux-là sans doute ne croiront point , que l'égalité des conditions soit de l'essence de

54 DE L'AMITIE',
l'amitié. Ils la regarderont comme une occasion qui la peut faire naître plus facilement ; mais non comme un accompagnement dont elle ne puisse se passer. Persuadez que la droiture d'esprit & la probité, sont souvent la suite de la bonne éducation, des sages leçons, & des grands exemples ; ils présumeront plus d'un homme de naissance que l'on a pris soin de bien élever, que d'un homme d'une condition obscure, qui ordinairement n'a pas eu le même avantage. Mais aussi peu surpris de ne pas trouver la noblesse d'ame où elle devrait être, que peu dégoûtez de la rencontrer où ils ne l'attendoient pas ; ils l'aimeront également sous quelque habit qu'elle se montre. Quand il faudra représenter en public, ils sui-

vront sans affectation les usages établis. Ils ajusteront leurs discours & leurs démarches à tout ce qui environne les hommes ; mais dès qu'il s'agira de faire choix d'un ami , ils ne se régleront que sur les qualités intérieures , à qui seules il appartient d'en décider.

Dans le mariage on doit mesurer les conditions ; elles influent sur ses suites & sur ses charges , & particulièrement sur l'établissement des enfans. C'est un engagement où l'on ne peut gueres mépriser impunément la fortune. L'amitié n'en reconnoît point l'empire.

Loïn que l'égalité des conditions soit nécessaire à l'amitié , cette égalité lui est souvent funeste. Trop d'exemples nous ont appris , qu'il y a peu d'unions si fortes entre les hom-

56 DE L'AMITIE',
mes, que l'interêt ne vienne à
bout de les rompre. L'oppo-
sition des interêts est l'écueil,
ou à la honte de l'humanité,
l'on voit tous les jours échoüer
les amitiés les plus longues & les
plus heureuses. On évite pour
toujours ce funeste écueil dans
l'inégalité des conditions ; on
le côtoye sans cesse dans leur
égalité. Elle met à tous mo-
mens les amis en concurrence ;
honneurs, alliances, emplois,
tout est également à la portée
de l'un & de l'autre ; le com-
bat s'offre à chaque instant,
la victoire n'est pas toujours
sûre.

Si donc l'amitié paroît plus
ordinaire entre les égaux, par-
ce que leur situation les met
plus en état de se frequenter
& de se connoître ; on peut
d'ailleurs appréhender qu'elle

n'y soit moins durable , parce qu'ils trouvent continuellement des occasions de se brouiller. Il ne faut pas croire aussi , qu'entre les personnes d'inégale condition , elle n'ait pas ses dangers : mais enfin , elle n'a point à craindre la concurrence , & c'est sans doute le plus terrible de tous. Pourvû que celui qui est supérieur n'oublie point , que ce n'est pas à l'inférieur à s'élever jusqu'à lui ; mais que c'est à lui à descendre jusqu'à l'inférieur : pourvû qu'il se souvienne qu'il doit faire toutes les avances : pourvû qu'il sçache bien que l'amitié , comme l'amour , ne cherche pas l'égalité , mais qu'elle la fait ; & qu'enfin l'inférieur ait soin de son côté d'observer en public les regles que la bienséance & la modestie pref.

58 DE L'AMITIE', LIV. I.
crivent par rapport à un su-
perieur, ils jouiront d'un bon-
heur que rien ne troublera ja-
mais.

Fin du premier Livre.





DE L'AMITIÉ.

LIVRE SECOND.

APRE'S avoir examiné la nature de l'amitié, les précautions qu'il faut prendre dans le choix des amis, & les qualités qui nous doivent unir à eux ; il est tems d'expliquer leurs devoirs.

Comme les hommes ne se font unis en corps de Nations, d'Etats, de Villes, de Familles, que par la connoissance de leurs besoins, & par le sentiment de leur foiblesse ; il ne faut pas s'étonner, si l'amitié, quoique la plus pure de toutes les unions, a pour objet comme les autres

60 DE L'AMITIE',
un échange de plaisirs & d'offices. Mais elle n'est pas pour cela mercenaire. Car ces plaisirs & ces offices qui s'échangent sans compte & sans mesure, ce commerce où celui qui met le plus, doit davantage, n'a rien qui permette de le confondre avec toutes les autres sociétés que les hommes contractent.

Tous les devoirs de l'amitié font donc naturellement de deux espèces. Les uns servent à la rendre plus douce, les autres plus utile. Commençons par examiner les premiers.

Entre les obligations de l'amitié, l'une des plus importantes est sans doute celle de répandre, sur-tout ce qui se rencontre de bien ou de mal dans la vie des amis, certain charme secret qui émouffe le sentiment du mal, & qui aiguise le sentiment du bien.

C'est ainsi qu'avec elle , il n'est point de peines insupportables , point de plaisirs perdus.

Le seul moyen de bien remplir ce devoir , c'est de vivre dans une telle communication de pensées avec nos amis , qu'ils ne sçachent pas moins ce qui se passe en nous , qu'ils ne soient pas moins instruits de ce qui nous regarde , que nous-mêmes.

Il est aisé de comprendre pourquoi je restrains cette communication à ce qui nous regarde : c'est que nous ne pouvons mettre dans le commerce que ce qui nous appartient. Ce qui nous a été confié par les autres , est une chose sacrée , dont nous ne devons jamais faire d'usage.

La joye que goûtent les amis dans cet épanchement de cœur , est peut-être de toutes les joyes

62 DE L'AMITIE',
la plus sensible. C'est-la que la
part qu'un ami prend à nôtre
chagrin , en diminuë le poids ;
c'est-là que nos plaisirs s'éten-
dent , lorsqu'ils se reproduisent
encore une fois , dans le cœur
d'une personne qui nous aime.

Loin d'ici donc ces Philoso-
phes politiques , qui mesurant
l'amitié & la haine à la même
regle , nous conseillent *d'aimer*
comme si nous devions haïr un
jour ; & de haïr comme si quel-
que jour nous devions aimer. On
peut bien suivre cette maxime
dans la haine ; mais certaine-
ment on ne doit point l'appli-
quer à l'amitié. La haine im-
petueuse dans ses mouvemens ,
cruelle dans ses conseils , sou-
vent injuste dans son princi-
pe , toujours outrée dans ses
effets , peut avoir besoin de ce
frein pour être retenuë. Quel-

que fondement qu'elle ait, c'est une passion. Le sort commun de toutes les passions, c'est que les plus violentes sont les moins durables. Quand elles sont éteintes, l'illusion cesse. Tous les objets reprennent leurs véritables formes ; & alors tout ce qui sembloit nous soutenir, nous abandonne, & nous livre à la honte, au repentir & aux remords.

Revenons à nous, nous ne voyons plus dans cet homme, que nous avons quelquefois perdu sans ressource, qu'un innocent malheureux ; ces indignitez que nous pensions ne lui pouvoir jamais être faites assez-tôt, nous voudrions qu'elles fussent encore à faire ; les conjonctures ont changé. Nous verrons tout le bonheur de notre vie dépendre d'une sincère

64 DE L'AMITIE,
reconciliation ; & nous sommes
inconsolables de nous en être
nous-mêmes fermé toutes les
voies.

C'est donc un très-sage conseil pour un homme qui s'acharne à persecuter un ennemi, de ne point permettre à sa haine ce qu'il lui refuseroit, s'il étoit assuré qu'il dût aimer un jour celui qu'il hait. Rien de plus propre à calmer tous les mouvemens de la haine, que cette judicieuse réflexion.

Mais ce qui est un excellent remede contre la haine, seroit un poison mortel pour l'amitié. Comme la raison la fait naître, & que la vertu la guide, il lui seroit mal d'aller d'un pas chancelant, ou de marcher avec précaution. Eclairée dans ses vûës, elle choisit bien sa compagnie, & fait son chemin sans défiance.

défiance. Que ceux, dont l'occasion, un frivole plaisir, un intérêt commun, un goût, ou plutôt un instinct, forment toute la liaison, se munissent de bonne heure contre une rupture qu'ils doivent attendre à tout moment; loin de les en blâmer, on ne peut leur conseiller trop de ménager ce reste de lumière, qui peut heureusement les conduire à travers les précipices. Mais le moyen de louer ceux qui passent toute leur vie à éprouver leurs amis, sans jamais en user?

A quel usage en effet, ces politiques prétendent - ils mettre un ami? Comment le consulteront - ils sur leurs chagrins? Comment chercheront-ils chez lui un remède contre les passions qui les troublent, une consolation contre les disgraces

66 DE L'AMITIE',
qui leur sont arrivées , un azile
contre celles qui les menacent ,
s'ils regardent cet ami comme
un homme qu'ils doivent haïr
un jour ? Ne craindront-ils pas
avec raison , qu'alors il n'abuse
de leur confiance , il n'insulte à
leurs malheurs , il ne profite de
leur foiblesse , il ne les pousse
dans l'abîme qu'ils croyoient
éviter par ses conseils ? En un
mot , comment ouvrir leur cœur
à celui , qu'ils croiroient en de-
voir chasser quelque jour com-
me indigne d'y avoir place.

Les voilà donc réduits à ne
mettre dans leur commerce que
des choses indifferentes ou de
nulle importance ; & dès-là je
leur demande ce que c'est que
leur amitié , & à quels carac-
teres ils veulent que je la dif-
tingue d'une simple liaison de
politesse , de plaisir , ou d'em-

plais ? Si quelqu'un vous disoit : recevez cet homme chez vous ; il vous fera utile à mille choses ; tenez-lui à toute heure votre maison ouverte ; demeurez , mangez , voyagez avec lui ; mais n'oubliez jamais qu'il peut vous égorger , & vous voler , dans le tems que vous y penserez le moins : vous traiteriez d'extravagance un semblable conseil. J'aime bien mieux , diriez-vous , fermer ma maison à cet homme , & ne le voir jamais , que de vivre toujours dans ces allarmes. Vous auriez raison : mais prenez - y bien garde ; le conseil d'aimer comme si un jour vous deviez haïr , n'est gueres plus sensé , quoiqu'il soit d'un des Sages de la Grece , & qu'il ait éblouï tant de gens qui lui ont applaudi.

Les raisonnemens dont ils se servent, sont très-propres à imposer. L'expérience, disent-ils, nous apprend tous les jours à nos dépens, que rien n'est plus commun qu'un faux ami; que le dégoût succede quelquefois à la plus vive amitié, & que l'interêt & la conjoncture broüillent souvent ceux qui paroissent le plus étroitement unis. Courir le risque de ces momens malheureux sans les avoir prévûs, c'est s'exposer à des regrets aussi honteux qu'inutiles : les prévoir & mettre ordre à ne les point craindre, c'est sçavoir gagner le port avant que la tempête éclate.

J'avouë qu'on ne se trompe que trop dans le choix de ses amis, & qu'on n'a que trop de sujet d'appréhender que son

gout ne change. L'erreur & l'inconstance font le partage le plus naturel de l'homme. Que dès là vous tiriez cette conséquence, qu'il faut être infiniment circonspect dans le choix de ses amis : & que sur-tout nous ne devons jamais permettre à la fantaisie d'en décider, on ne peut refuser de souscrire à votre opinion, elle est raisonnable. Mais que vous en vouliez conclure, qu'il faut vivre dans une éternelle défiance avec ses amis : on doit condamner cette maxime, elle est injuste. Elle détruit l'amitié dans ses fondemens, pour élever à sa place & sur ses ruines, une amitié politique & mercenaire, qui n'a rien que de méprisable.

Le dégoût qui peut tout sur les ouvrages du caprice, n'a

70 DE L'AMITIÉ,
guerres de pouvoir sur les ouvrages de la raison ; & qui la consulte bien , ne craint point de tomber dans l'erreur. Mais enfin , je veux que les lumieres soient quelquefois fautives. Est-ce donc un si grand malheur , ou une si grande honte de se tromper , qu'on doive l'éviter aux dépens de tous les biens qu'on trouve dans une tendre & sincere amitié ? Si nous croyons qu'avec certaines précautions on ne nous trompera jamais , quelle vanité ! Si nous sommes persuadez , que malgré toutes nos précautions , on peut encore nous tromper ; quelle folie de renoncer aux douceurs d'un bien aussi précieux que l'amitié , de peur de s'exposer à un risque qu'il faut toujours courir quelque soin que l'on prenne ?

Ce que je vais avancer est peut-être un paradoxe ; mais je ne puis m'empêcher de le dire : je ne trouve point de honte à être trompé de quelqu'un , j'en trouve beaucoup à se défier de tout le monde. Etre trompé de quelqu'un , c'est payer le tribut que l'on doit à l'humanité. Le sage peut être trompé la première fois ; la seconde on trompe l'imprudent.

C'est ce qu'exprime fort naïvement à mon gré ce Proverbe Turc : *Si tu me trompes une première fois , tant pis pour toi ; si tu me trompes une seconde fois , tant pis pour moi.* La honte de la première tromperie est toute pour celui qui la fait ; celui qui la souffre , ne partage que la seconde. Mais se défier de tout le monde ,

72 DE L'AMITIE',
c'est donner mauvaise opinion
de son cœur. Car ou l'on juge
des autres par soi-même ; &
en ce cas , quelle idée ne don-
ne-t-on point de soi ? Ou l'on
se croit seul homme de bien ; &
en ce cas , quel orgueil & quelle
injustice ?

Aussi César , qui n'avoit pas
moins d'esprit que de valeur ,
disoit : *F'aime mieux périr une
fois , que de me défier toujours.*
Si pourtant vous avez tant de
crainte d'être trompé , voici
une voye & plus sûre & plus
honnête pour l'éviter. N'ayez
point de secret pour votre ami ;
mais ne faites rien que vous
ne puissiez confier à un enne-
mi. Prenez contre vous seul
les précautions que vous vou-
lez prendre contre les autres.
Soyez votre premier confi-
dent. Mais vivez avec vous-
même,

même , comme si vous deviez vous trahir un jour. Cette défiance vous fera autant d'honneur qu'elle vous procurera de sûreté ; & vous lui aurez l'obligation de jouir à la fois des douceurs d'une vie innocente , & d'une amitié folide.

Le premier fruit que les amis doivent tirer de la communication de leurs pensées , c'est une vive attention sur tout ce qui les interesse. Comme ils connoissent parfaitement la situation de leur esprit & de leur fortune , rien ne peut échapper à cette attention. Elle ne s'arrête pas seulement aux occasions importantes , où il s'agit de grands services ; ce n'est pas encore ici le lieu d'en parler : elle s'étend aux moins considérables ; & c'est - là particulièrement où le charme de

74 DE L'AMITIE ;
la tendresse se fait sentir.

Dans les grandes occasions ,
la gloire & la generosité ont
leur part aux offices de l'ami-
tié ; dans les petites , l'ami-
tié brille seule , & en a tout
l'honneur. Je ne regarde donc
point comme austeres seule-
ment , mais encore comme cha-
grins , ces gens qui traitent
les petits soins de bagatelles ,
& les renvoyent aux Amans
& aux Femmes. On doit mé-
priser les foibleffes de l'amour ,
mais on peut en imiter la vi-
vacité. Contribuer aux inno-
cens plaisirs d'un ami , essayer
de le divertir dans ses plus
legeres peines , aller au devant
de ce qu'il desire , quoique peu
important , être inquiet de ses
moindres maux , sensible à ses
moindres plaisirs , c'est sçavoir
répandre les douceurs de l'a-

mitié sur toutes les parties de la vie.

Le vrai ami agit fortement dans les conjonctures de conséquence, mais il agit tendrement dans les autres. Persuadé que les services considérables sont du ressort de la fortune, & que souvent elle envie à l'ami le plus fidèle la satisfaction de les rendre; il ménage avec soin tous ceux qu'elle laisse au pouvoir de la seule tendresse, & qui ne peuvent partir que d'une âme occupée de ce qu'elle aime.

C'est sur ce même principe, que sans craindre ni les suites de l'indiscrétion, ni les interprétations malignes, l'ami compte entre ses plaisirs les plus touchans : la liberté de dire tout ce qu'il pense, la familiarité qui bannit du commerce,

76 DE L'AMITIÉ,
cet attirail de phrases inutiles
& de bienfeances étudiées, &
qui met à leur place de la fran-
chise & de la bonté ; enfin la
complaisance qui a tout le char-
me de la flatterie sans en avoir
le poison.

Cette complaisance si esti-
mée dans toute sorte de com-
merces, est un des plus forts
liens de l'amitié. Aussi ne faut-
il pas en borner l'usage, à cet-
te petite déférence que l'on a
pour les sentimens, pour les
desseins, pour les goûts de ses
amis dans les choses indifferen-
tes. Elle a dans ces occasions
son application & son mérite.
Mais où elle est principalement
nécessaire, c'est lorsqu'il s'agit
de supporter les défauts qu'un
ami peut avoir dans l'humeur,
dans les manières, ou même
dans l'esprit. Car tous ces dé-

faits sont également excusables ; ceux du cœur sont les seuls qui ne méritent point de grâce.

Vouloir des amis sans défauts , c'est ne vouloir aimer personne. En effet , est-il parmi les gens raisonnables quelqu'un qui le soit assez peu , pour croire qu'il n'ait point de défauts ? Et s'il ne s'en croit pas exempt , peut-il être assez injuste pour demander aux autres , ce qu'il est bien assuré de ne leur pouvoir rendre ?

Il seroit peut-être à souhaiter , que dans ces occasions où les défauts d'un ami se présentent à nous , l'amitié empruntât le bandeau de l'amour. N'est-on pas trop heureux de ne rien voir que d'aimable dans ce qu'on aime ? Fermer

78 DE L'AMITIE ;
les yeux sur le défaut de son
ami , ou les en détourner , se-
roit sans doute du moins aussi
fûr , que de le supporter après
l'avoir vû. Mais enfin , si nous
sommes forcez de le voir , ayons
grand soin d'étouffer le senti-
ment d'impatience , de chagrin ,
ou de dégoût , que cette vûe
pourroit faire naître.

Un de mes amis , homme aussi
aimable par la bonté de ses
mœurs , qu'estimable par la jus-
tesse & par la force de son
esprit , a dit à ce propos un
mot , qui peut nous servir de
regle , & que je crois digne de
n'être jamais oublié. Il sortoit
d'un lieu , où l'un de ses amis
avoit laissé échapper quelques
paroles & quelques actions , qui
pouvoient être mal interpre-
tées. Un homme qui l'acom-
pagnoit , voulut , selon la perni-

cieuse coutume du tems , s'en divertir ; & surpris de ce que mon ami demeuroit froid , lui en demanda la raison. *C'est* , lui dit mon ami , *que je vois ce que vous sentez.*

Voilà dans quelles dispositions je voudrois que nous fussions sur les défauts d'un ami. Voyons-les , si nous ne pouvons nous en empêcher , mais ne les sentons point , c'est-à-dire , n'en foyons point choquez ; & qu'ils ne fassent point sur nous l'impression qu'ils font sur tous les autres.

Quand ces défauts se montrent à nous , qu'ils lassent nôtre complaisance , ou qu'ils tentent nôtre fidélité ; au lieu de nous y arrêter , faisons un prompt retour sur les nôtres. Si nous sommes assez heureux pour les découvrir , balançons.

80 DE L'AMITIÉ,
les avec les défauts de nôtre
ami. Si nôtre recherche a été
exacte , & nôtre balance juste ,
les défauts de nôtre ami seront
sans doute emportez par les nô-
tres. Mais si nous ne décou-
vrons aucuns défauts en nous ,
ou si nous n'y appercevons que
quelques défauts legers ; con-
sultons les discours que tiennent
de nous nos ennemis ; ce sont
des guides clair - voyans dans
une pareille découverte. Enfin ,
si nous n'apprenons rien , mê-
me par eux : assurons-nous que
nous avons d'autant plus de dé-
fauts , que nous nous en con-
noissons moins ; puisque le plus
grand de tous , c'est la ridicule
présomption de nous en croire
exempts.

Ayez le courage de vous de-
mander à vous-même : Qui suis-
je donc , moi qui ne veux rien

souffrir de mon ami ? Où est mon titre d'impeccable & d'infailible ? De quel droit m'est-il permis de faire avec lui un marché , où il ne fera entrer que de l'agrément & du plaisir , pendant que j'y mettrai tant de chagrin & de dégoût qu'il me plaira ?

L'effet de ces réflexions si naturelles & si justes , sera que ces mêmes défauts qui sembloient devoir refroidir l'amitié , la rechaufferont. Vous aurez honte d'avoir été si difficile ou si impatient , à l'égard d'un ami qui vous aime assez pour en supporter , & pour vous en pardonner davantage. Loin d'être complaisant à regret , vous craindrez de ne l'être jamais assez ; & quelque chose que vous fassiez , vous serez persuadé que vous en devez toujours de reste.

§ 2 DE L'AMITIE,

Il y auroit peut-être encore beaucoup de choses à dire sur les offices agréables de l'amitié. Mais ce détail me paroît peu nécessaire. Il seroit d'ailleurs fort difficile d'y entrer, & c'est plus à l'occasion qu'aux réflexions étrangères à nous en instruire. Ainsi je passe aux devoirs utiles, qui sont plus importants, & bien plus étendus.

Personne n'ignore que l'amitié engage à rechercher l'avantage des amis par toutes les voyes que l'honneur & la justice peuvent permettre. Cet avantage regarde ou la gloire, ou la fortune de nos amis; & de quelque nature qu'il soit, il dépend presque toujours des partis qu'ils prennent dans les conjonctures qui se présentent.

Rien ne leur est donc d'une

plus grande conséquence , que de bien prendre ce parti , & de faire à propos les démarches qui conviennent. Mais ils y réussiront rarement , s'ils n'y sont aidez par de sages conseils. Quelques lumieres qu'un homme puisse avoir , dès qu'il n'en fuit point d'autres , il court risque de s'égarer ou de tomber. L'amour propre qui nous accompagne par-tout , répand par-tout de faux jours ; & ces faux jours nous font broncher à chaque pas. Tantôt une secrete vanité nous éblouit , & nous conduit au ridicule , pendant que nous croyons marcher vers la grandeur ; tantôt nôtre interêt nous montrant une chose sous la forme qu'il nous plaît de la voir , nous faisons une injustice lorsque nous nous imaginons la souffrir.

84 DE L'AMITIE,

Quelquefois la vivacité nous entraîne, & nous jette dans le précipice qu'un peu de sang froid nous auroit fait éviter. Quelquefois l'ambition qui veut prendre un chemin plus court nous emporte, & nous faisant agir avant que d'avoir délibéré, nous mène où nous ne voulions pas aller.

Il n'appartient qu'aux avis d'un ami aussi sage qu'éclairé, de dissiper ces tenebres, & d'écarter ces guides trompeurs. Mais les avis de cet ami ne se feront ni demander ni attendre. Les autres personnes peuvent craindre des reproches de curiosité, si elles parlent avant qu'on les consulte. L'ami ne connoît point cette prudence, que la foiblesse des hommes a introduite. Son attention lui apprend quand il doit parler, &

Amitié seule lui suggere ce qu'il doit dire.

Comme il cherche bien moins à plaire qu'à servir, il dit ce que souvent on ne voudroit pas entendre. Il ne verse point le baume sur une playe où il faut mettre le feu. Il proportionne ses remedes aux maux qu'il veut guerir, & non aux vaines repugnances du malade qu'il traite. Faut-il consoler un affligé, il est tendre & doux ? Faut-il rettenir un emporté, il est ferme & severe.

Pendant que les flateurs qui vous environnent, auront le front de vous applaudir, il aura le courage de vous blâmer. Libre de la passion qui vous aveugle, il ne vous détourne de ce que vous voudriez faire aujourd'hui, que pour vous ramener à ce que vous voudrez.

86 DE L'AMITIE,
toujours avoir fait. Mais ne
croyez pas que pour être vrai, il
soit toujours chagrin. S'il vous
reprend avec franchise ; s'il vous
conseille avec force ; s'il vous
exhorte avec liberté ; il vous
louëra avec empressement & avec
plaisir. Ce n'est pas un devoir
moins essentiel à l'amitié de
louer, que de reprendre à pro-
pos.

La louïange sagement mé-
nagée, est utile de plus d'une
maniere. On croit aisément,
que qui louë volontiers, blâ-
me à regret. Ainsi elle accredite
nos censures, & leur donne un
poids qu'elle n'auroit peut-être
pas d'elle-même. Un homme
qui semble ne connoître en
nous que des défauts, nous pa-
roît injuste, ou tout au moins
bizarre & prévenu ; celui qui
approuve ce qu'il apperçoit de

bon en nous, comme il condamne ce que nous avons de mauvais, nous persuade qu'il nous connoît tels que nous sommes.

De-là vient que personne ne réussit mieux à corriger les autres, que celui qui ayant étudié ce qu'ils ont de louable, commence par les en louer, & ensuite diminuë la faute qu'il reprend. Un éloge adroitement placé, ménage l'orgueil qui se seroit révolté, attire la confiance qui se seroit éloignée, insinuë les avis qui auroient été rejettez. Le plaisir que nous prenons à la louange qu'on nous donne, fait que nous voulons bien travailler à mériter celle qu'on nous refuse. En diminuant nôtre défaut, en cachant une partie de nôtre faute, on nous donne la force d'en faire l'aveu; & cet aveu nous

88 DE L'AMITIE ;
engage à nous corriger. Nous ne voulons point déchoir dans l'opinion de celui qui nous vante ; & nous entreprenons volontiers une réforme que nous croyons facile & glorieuse tout ensemble.

Si vous découvrez à un homme ses défauts ou ses fautes sans précaution , & dans toute leur étendue , vous aurez à combattre sa vanité qui le trompe , sa paresse qui l'arrête , son courage qui s'abbat. Voulez-vous lever promptement tous ces obstacles ? Composez avec des passions qu'il seroit dangereux d'attaquer ouvertement : louez-le de quelque chose qui le mérite , vous faites taire sa vanité ; ne montrez pas d'abord tout le défaut & toute la faute , vous surmontez sa paresse , & vous ranimez son courage.

Un

Un ami qui est dans les illusions de la passion ou de l'erreur, est un malade. Il faut quelquefois lui cacher l'amertume du remède, si on veut le lui faire prendre. Mais cette innocente tromperie ne tourne qu'à son avantage. Tout dépend de l'engager à se combattre lui-même. Dès qu'il a commencé, le succès n'est plus incertain ; je ne crains plus que la grandeur de l'entreprise se découvre à lui toute entière ; la gloire alors le soutient ; ses réflexions l'empêchent de reculer ; nouveaux conseils lui donnent de nouvelles forces ; & il vient à bout de se corriger, parce qu'il n'en a pas desespéré.

Ce n'est pas le seul bon effet que produise la louange. Outre qu'elle est un passeport

90 DE L'AMITIE ;
à la censure , elle sert d'aide à
la vertu. Les hommes font en-
vain de magnifiques discours ,
pour prouver que la vertu mé-
rite bien d'être aimée pour elle-
même ; qu'elle se doit suffire ;
que la posséder , c'est posséder
tout ; & que desirer quelque
chose au-delà , c'est la desho-
norer.

J'adopterois ces grandes idées ,
si l'usage constant de toutes les
Nations du monde ne les dé-
mentoit. Les Philosophes qui
n'ont eu que des leçons à don-
ner , n'ont songé qu'à les ren-
dre belles ; & souvent ont ou-
blié la portée de ceux à qui ils
les faisoient. L'homme est trop
pesant pour s'élever si haut.
Les Législateurs qui faisoient
des loix , selon lesquelles il fal-
loit vivre , se sont proportion-
nez à la foiblesse humaine , &

ont songé à la conduire par des routes qui lui fussent propres.

Après avoir étudié l'homme, ils ont reconnu que son premier & peut-être son unique mobile étoit l'amour propre. Quelque dessein qu'il forme, quoiqu'il dise, quoiqu'il fasse, il se propose à lui-même comme son objet & son centre, où tout se doit rapporter & se terminer. Cet amour propre véritablement se déguise en mille manières différentes. Entre les masques dont il se couvre, il y en a de plus ou de moins hideux. Mais sous ces différens masques, il conserve toujours le même pouvoir. Tant qu'on ne le mettra pas de la partie, on ne prendra que de fausses mesures pour gouverner les hommes. C'est du côté de son in-

92 DE L'AMITIE',
terêt qu'il faut tourner le cœur
humain , si l'on veut que ses
mouvemens soient vifs & du-
rables.

Ainsi les Loix ne se conten-
tent pas de défendre le mal ,
elles menacent & punissent. El-
les n'en demeurent pas à ordon-
ner le bien ; elles promettent &
récompensent. C'est ce qu'un
ancien Poëte paroïssoit avoir
bien entendu , lorsqu'il disoit :
*Où trouver qui embrasse la ver-
tu , si vous lui ôtez ses récom-
penses ?*

S'il faut donc se servir de
l'amour propre pour mener
l'homme à la vertu même :
c'est une nécessité inévitable ,
d'offrir à cet amour propre un
attrait. Il n'y en a que de trois
fortes : le plaisir , les richesses ,
la gloire. Les plaisirs dégra-
dent l'homme , & sont incom-

patibles avec la vertu. Les richesses ne touchent que les âmes terrestres & venales ; elles les abaissent loin de les élever. La gloire qui naît de la vertu , & qui se forme de ce témoignage que tous les hommes sont forcez de lui rendre , doit donc avoir la préférence , & être regardée comme le plus honnête de tous les objets , que l'amour propre puisse se proposer.

Aussi voit-on , que lorsque les Législateurs ont mesuré les récompenses sur les actions , ils ont attaché la gloire aux plus grands travaux & aux plus grands perils ; c'est-à-dire , aux Lettres & aux Armes. Qu'auroient-ils pû promettre de moins que l'immortalité , à des gens qu'ils vouloient engager à se livrer aux travaux les plus

94 DE L'AMITIE ;
affidus , & à mépriser la vie ?
C'est par la même raison , que
parmi les peuples où la gloire
a été le plus estimée , les hom-
mes ont été les plus estimables.
Ne nous flattons point d'être
aujourd'hui bien plus modestes
qu'eux ; nous sommes moins
louables , & beaucoup plus
vains. Nous avons plus d'avi-
dité pour les louanges ; mais
nous sçavons mieux la cacher.
Ils les recherchoient plus gros-
sièrement ; mais ils sçavoient
mieux les mériter. Que m'im-
porte qu'un homme aime la gloi-
re , & m'en fasse un sincere aveu ;
s'il n'est point envieux , s'il n'est
point méprisant , s'il est bon ,
s'il est juste , s'il est humain ,
s'il est sociable ? Son commer-
ce ne vaudra-t-il pas cent fois
mieux , que celui de ces gens
qui sont modestes , mais qui

n'ont pas de quoi se vanter ; ou qui ne refusent les louanges qu'ils ont méritées, que pour s'en attirer plus qu'ils n'en méritent, & pour être en droit de n'en donner à personne.

Celui qui court au devant d'une juste louange, a une vertu de moins. Celui qui rejette une louange qu'il desire, a un vice de plus. L'un est vrai dans son caractère, & se montre tel qu'il est ; l'autre est faux, & veut paroître ce qu'il n'est pas. L'un demande ouvertement son salaire, l'autre en le refusant, exige que vous le doublez. Il y a pourtant de vrais modestes, on ne peut en douter ; mais ils sont rares, & plus rares encore qu'on ne le peut dire. Selon moi, le vrai modeste, c'est celui qui plus occupé du soin d'être vertueux, que d'être

96 DE L'AMITIE,
loué , ne recherche point la
louange avec affectation , ne la
rejette point avec art , mais la
détourne doucement , ou la lais-
se tomber ; & qui prend autant
de plaisir à louer les autres , ou
à les entendre louer , que les au-
tres en prennent à être loués
eux-mêmes.

Après tout , le sentiment du
plaisir que donne une louange
méritée est si naturel , qu'il ne
faut pas prétendre que l'on
puisse y rendre l'ame insensi-
ble. C'est assez que de la ga-
rantir de ses mauvais effets ,
je veux dire d'une fotte pré-
sompion , & d'un ridicule mé-
pris des autres. Si on évite ces
deux écueils , on ne doit rien
craindre de la louange. Elle
enflâme le courage dans les oc-
casions où il pourroit se re-
froidir. On exige de soi à pro-
portion

portion de ce que les autres en attendent ; on veut conserver la reputation que l'on s'est acquise , & pendant qu'on s'efforce de ne se point démentir , il arrive souvent qu'on se surpasse.

Il n'est donc pas moins utile aux amis de se louer avec plaisir , que de se blâmer avec franchise. Mais comme ils doivent avoir grand soin que l'aigreur ne rende pas leurs conseils inutiles , aussi doivent-ils sur toutes choses , prendre garde que la flatterie ne rende leurs louanges dangereuses.

Si la louange nourrit la vertu , la flatterie la détruit , & fortifie le vice. Cependant elles ont tant de ressemblance , qu'on ne peut apporter trop de précaution pour ne les pas confondre. Entre plusieurs carac-

98 DE L'AMITIÉ,
terres essentiels qui les distin-
guent, il y en a trois principaux.
La flaterie vous fait des vertus
de vos défauts ; elle vante sou-
vent en vous des qualités qui
n'y sont pas ; elle élève trop cel-
les qui y sont.

Delà vient que le flateur ,
ne vous presentant jamais à
vous-même tel que vous êtes ,
vous vous ignorez toujours.
Vous croyez augmenter vos ver-
tus , vous étendez vos vices ;
plus d'efforts pour acquérir les
qualités qui vous manquent ,
pendant qu'on vous persuade que
vous les possédez ; plus d'ému-
lation pour monter à un plus
haut degré de gloire , pendant
que vous vous croyez arrivé au
comble.

A cette erreur succede de
près un dégoût universel de la
verité. On ne vous la montre

plus qu'inutilement. Accoûtumé à regler vos idées sur celles qu'un flateur vous a données de vous , quiconque ose vous contredire , ou vous blâmer , est votre ennemi : c'est un homme injuste , ou du moins aveugle , qui ne sçait pas connoître ce que vous valez.

Ainsi pour une fausse gloire , dont un flateur vous repaît , il vous livre à une véritable infamie ; il applaudit à vos vertus , & dans son cœur il rit de votre foiblesse ; vous vous admirez , & tout le monde vous méprise.

Le plus cruel effet de ce poison , c'est que les maux qu'il fait sont ordinairement incurables. Il n'y auroit de remède que dans la sincérité , & les personnes que les flatteurs ont une fois empoisonnées , la

200 DE L'AMITIE,
détectent. Le véritable ami,
loin de vous séduire par de sem-
blables illusions, mettra toute
son attention à vous en preser-
ver, s'il vous y voit exposé.
Devant lui on ne vous flatera
point impunément; il sera le
premier à découvrir les artifi-
ces du flatteur; il en fera sen-
tir la fausseté, mépriser la
basseffe, craindre les pièges. Les
louanges du flatteur ne seront
utiles qu'à celui qui les donne;
les louanges de l'ami ne seront
utiles qu'à celui qui les reçoit;
elles seront toujours fondées sur
la vérité, jamais outrées, sou-
vent accompagnées de correc-
tif, quelquefois mêlées de cen-
sures.

Aussi un homme sage, soit
que son ami le loue, soit qu'il
le blâme, ne sortira jamais des
bornes d'une juste moderation.

Les reproches qui lui seront faits , ne l'aigriront que contre lui-même ; les loüanges qui lui seront données , ne l'éleveront qu'au-dessus de lui. Il regardera le reproche comme une dette que l'amitié lui paye , la loüange comme une grace qu'elle lui pouvoit justement refuser. Il sçaura se dire , que les amis qui le loüent , sont assez recompensez par le plaisir qu'ils y prennent ; mais qu'il en coûte tant à ceux qui le blâment , qu'il ne peut leur en marquer une reconnoissance assez tendre. Si leur censure fait sur lui quelque impression involontaire de chagrin , il aura grand soin de la cacher. Il craindra bien moins l'amertume d'un avis salutaire , que le malheur de dégoûter ceux dont il peut le recevoir. Soit qu'il excuse

102 DE L'AMITIE,
sa faute, soit qu'il l'avoie, il
mêlera plus de naïveté que de
chaleur dans ses discours. En-
fin, sa maniere d'écouter ce
qu'on lui dit, son attention à
en profiter, changeront bien-
tôt les reproches en éloges; &
engageront ses amis à être en-
core plus empressez & plus har-
dis à le servir.

Mais cette hardiesse sera tou-
jours réglée par la discretion.
Plus l'ami sera sincere dans ses
avis, plus il sera circonspect, sur
le choix du tems & du lieu où
il les placera. On peut louer son
ami devant tout le monde, c'est
un bon zele; mais la prudence
ne permet pas de le reprendre
jamais qu'en secret.

Les avis que l'on donne en
public, ne peuvent avoir qu'un
mauvais effet. Ils irritent ce-
lui qui les reçoit. Le dépit lui

ôte la confiance & la docilité : outre que la honte le force à l'apologie, pour ne pas demeurer livré à la malignité de ceux qui sont présents. Ainsi on ne remporte d'autre fruit d'un avis si mal placé, que d'avoir chagriné son ami, & souvent d'avoir réjoui ses ennemis.

Loin que l'amitié autorise un pareil procédé, elle veut que l'on prenne toujours en main la défense de son ami contre toute sorte de personnes, de quelque rang, de quelque crédit, de quelque réputation qu'elles soient. S'il est présent lorsqu'on l'attaque, il faut le seconder avec sagesse & avec courage ; s'il est absent, il faut se mettre à sa place ; repousser les coups, & faire face avec fermeté.

On doit détester ces gens ;

104 DE L'AMITIÉ,
qui après avoir fait une es-
pece de profession artificieuse d'a-
mitié , se croient en droit de
convenir de tous les défauts de
leurs amis , & de passer con-
damnation sur toutes les fautes ,
ou sur tous les vices qu'on leur
impute. Il ne faut pas estimer
davantage ceux qui gardent
froidement le silence. Les loix
de l'amitié veulent qu'on soit
empressé à le justifier s'il est in-
nocent , adroit à l'excuser s'il
a tort , & que jamais on ne se
permette de le condamner de-
vant les autres , s'il n'est abso-
lument impossible de l'absou-
dre. Mais lorsqu'on s'y voit
réduit , il faut que ce soit avec
des précautions , dont rien ne
peut dispenser.

Quand je dis qu'on ne doit
point condamner son ami de-
vant des personnes étrange-

res , s'il n'est absolument impossible de s'en défendre ; il ne faut pas s'imaginer , que je parle de ces impossibilités arbitraires ou plutôt chimeriques , que chacun se forge au gré de sa foiblesse. J'entends parler de ces impossibilités morales , que l'honneur & la justice forment , & qui sont insurmontables pour un homme sage. S'il se présente donc quelque'une de ces occasions où l'on se voye forcé de condamner son ami , voici deux regles principales qu'on pourroit suivre.

La premiere : Ne le condamner jamais en son absence , c'est-à-dire , sans l'avoir entendu. Ce n'est pas tant une obligation de l'amitié , qu'un devoir de la justice , de ne condamner personne sans l'entendre ; cependant l'usage de condam-

106 DE L'AMITIE',
ner les absens , sous condition ;
n'est que trop établi. On dit
que dans ces circonstances , tel-
les qu'elles sont posées , celui
que l'on accuse est condamna-
ble. Par-là on prétend que
l'on se réserve la liberté toute
entière de se retracter , au cas
qu'après avoir entendu l'ab-
sent , on trouve que les faits
ayent été alterez. Je vois que
cet usage s'est même introduit ,
parmi la plûpart de ceux dont
les mœurs sont les plus auste-
res.

Je crains de passer pour trop
délicat. Je ne puis pourtant
m'empêcher de le dire ; je dou-
te qu'avec un tel détour on
remplisse assez toute la mesu-
re de la justice. Si la politesse
ne veut pas que vous revo-
quiez ouvertement en doute les
faits que l'on vous raconte ,

la sagesse souffre-t-elle que vous précipitiez votre jugement , avec résolution de le retracter , dès que vous ferez mieux instruit ? Pourquoi devez-vous plus d'égards , à celui qui prend si mal son tems pour former une accusation , qu'à celui qui est assez malheureux pour y être exposé sans le sçavoir ? L'un vous doit être suspect de passion , & peut-être de malignité. L'autre vous doit paroître absolument innocent jusqu'à la conviction.

Quand les honnêtes gens du monde seroient sur cela plus circonspects , quel mal en arriveroit-il ? Si on n'écoutoit point ceux qui se plaignent tant à se plaindre des absens , ou s'ils ne trouvoient personne qui autorisât leurs plaintes par des jugemens précipités , on

108 DE L'AMITIÉ ,
n'y perdrait que de la médi-
fance , & souvent de la calom-
nie. Les conversations qui ne
seroient plus chargées de tous
ces mauvais récits , se tourne-
roient sur des sujets qui les
rendroient plus spirituelles ,
plus innocentes & plus utiles.
On reviendroit peu à peu de
l'erreur où l'on est , qu'elles
ne peuvent être agréables qu'aux
dépens des absens ; & à ces
folles & souvent fades plai-
fanteries , on verroit succeder
un enjoüement délicat , qui
naissant des choses mêmes , &
de la maniere de les traiter ,
n'interesseroient jamais les per-
sonnes.

Mais ce n'est pas ici le lieu
d'examiner à fond cette ma-
tiere. Je reviens à l'amitié , &
je soutiens que , quand il se-
roit vrai , que l'on pourroit sous

condition , condamner en son absence une personne indifférente , il ne seroit point permis dans le même cas de condamner son ami. Quel avantage auront nos amis , si nous ne faisons pour eux rien de plus que pour les autres ? Nôtre amitié qui doit être en tout tems un azile toujours ouvert pour eux , deviendroit un piège où leur innocence seroit surprise.

En effet , nôtre jugement , quand nous le précipitons contre des personnes indifférentes que nous n'avons pas entendues , nous fait quelquefois auprès des sages , plus de tort qu'à elles. Il ne sert qu'à nous faire passer pour imprudens ou pour malins. Mais quand nous le portons contre nôtre ami , il est toujours d'un très-grand poids.

Comme l'amitié demande que les amis se connoissent parfaitement , & qu'ils vivent dans une entière communication d'intérêts & de pensées ; quand nous condamnons nos amis , on est fort disposé à croire que nous faisons justice ; & que nous serions bien plus réservés , si nous étions moins instruits.

Toutes les présomptions qui défendent les autres contre vos jugemens , autorisent & confirment vos jugemens contre votre ami. Il ne trouve plus personne qui ose parler pour lui. Dès que quelqu'un veut ouvrir la bouche pour le défendre , on la lui ferme aussi-tôt. Quoi ! (lui dit-on) voulez-vous entreprendre de le justifier ? Et son ami même le condamne.

Vous ne devez donc point vous permettre de condamner

vosre ami absent , parce qu'en pareil cas vosre jugement auroit des suites beaucoup plus funestes pour lui que pour un autre : mais vous ne le devez pas d'ailleurs , par rapport à vous-même.

Quand vous condamnez un étranger , vosre injustice trouve , ce semble , quelque sorte d'excuse dans la juste ignorance où vous êtes de ses mœurs , de sa conduite , de son caractère. Lorsque , sur ce qu'on vous expose , vous présumez contre lui avant que de l'avoir écouté ; on peut dire que vous présumez désavantageusement , plutôt de l'humanité en général , que de l'homme particulier dont il s'agit. Vous ne voyez rien dans tout ce qu'on vous dit , qui ne convienne à la fragilité humaine ; & vous en fai-

112 DE L'AMITIÉ ;

res l'application à un homme inconnu , & sur le témoignage qu'on porte contre lui. Mais quand vous prononcez contre votre ami , cette excuse , telle qu'elle est , vous manque.

Quoiqu'il soit homme comme les autres , il doit être dans votre opinion au-dessus de leurs foiblesses ordinaires. L'estime que vous en avez conçûë , le choix que vous en avez fait , sont des titres qui vous obligent à juger toujours en sa faveur , jusqu'à ce qu'il ait été pleinement convaincu.

Dans le doute , s'il faut vous déterminer & prendre parti , vous devez sans hesiter croire plutôt , que celui qui accuse votre ami , cache quelques circonstances , suppose les unes , déguise les autres , que de présumer contre votre propre connoissance ,

noissance , qu'un ami que vous n'avez point entendu dans sa défense , est devenu méchant , mal-honnête homme , ou foible.

Lors donc qu'on accuse devant vous votre ami absent , quelque apparence qu'il y ait dans les faits que l'on avance contre lui , vous ne pouvez prendre que de trois partis l'un ; le déclarer innocent , c'est le plus convenable à l'amitié ; le défendre , c'est le plus courageux ; refuser de prononcer , & suspendre votre jugement jusqu'à ce que vous l'avez entendu , c'est le plus équitable.

La seconde regle qu'on pourroit se prescrire , lorsqu'on se trouveroit dans l'une de ces conjonctures , où l'on seroit forcé de condamner son ami ,

114 DE L'AMITIE',
après qu'il vous auroit instruit
de tout ce qu'il avoit à dire en
sa faveur ; ce seroit de pronon-
cer contre lui , en des termes
propres à faire sentir tout ce
qui peut rendre excusable ce-
lui que l'on condamne. Je vou-
drois que cet amour propre ,
toujours si ingenieux à défen-
dre nos fautes , ne le fût pas
moins à trouver des excuses
pour les fautes de nos amis ; &
que nous missions toute nôtre
habileté à adoucir & à dimi-
nuer ce que nous ne pourrions
justifier pleinement. Donnons
à la justice tout ce qu'elle de-
mande. Condamnons , puis-
qu'elle le veut ; mais qu'une
austerité mal entenduë ne re-
tranche rien des droits de l'a-
mitié. Condamnons à regret.
Peut-être que de grands hom-
mes sont tombez dans des foi-

bles, ou dans des fautes semblables à celles qu'on reproche à nôtre ami ; rapportons-en les exemples : Peut-être que nôtre ami a fait en d'autres tems & dans le même genre des actions dignes d'être louées ; faisons-les valoir. Confondons sa honte avec celle de ces illustres Personnages , ou cachons-la sous ses propres vertus.

Voilà quels sont nos devoirs , quand nous sommes réduits à condamner un ami absent. Je ne repete point , qu'on ne doit jamais le faire , quand on peut s'en dispenser. Je passe plus loin. Je soutiens qu'un des plus essentiels devoirs de l'amitié délicate , c'est de ne point s'entretenir avec les autres des défauts d'un ami. On doit avoir le courage de lui parler quelquefois en ennemi ; mais il n'est

116 DE L'AMITIE ;
jamais permis de parler de lui
qu'en ami. Il n'y a qu'à gagner
pour lui , à se connoître tel qu'il
est ; c'est par cette connoissance
seule , qu'il deviendra tel qu'il
doit être. Il n'y a souvent au
contraire qu'à perdre , & pour
lui & pour nous , à le regarder ,
& à le montrer avec les défauts
que nous lui connoissons. S'il
arrête les yeux sur ses défauts ,
il s'en corrige. Si nous y arrê-
tons les nôtres & ceux des per-
sonnes étrangères , il perd de
notre estime , & tombe dans leur
mépris.

Tout le monde avouëra fa-
cilement avec moi , qu'il n'y a
nul inconvenient à se refuser
la liberté de parler des défauts
de son ami. Au contraire , j'en
vois beaucoup à se la don-
ner. Quand l'on se défend d'en
parler , cette contrainte passe

Bien-tôt jusqu'à nos sentimens. On se déguise insensiblement à soi-même, ce que l'on taît sans cesse aux autres. On vient à se faire un scrupule de s'avouer, ce qu'on se fait une religion de ne leur point dire. Enfin, on laisse échapper de sa mémoire, ce qu'on n'ose pas faire entrer dans ses discours.

Mais dès qu'on se permet de parler des défauts de son ami, ces douces illusions de l'amitié, ces préventions si nécessaires pour la soutenir, se dissipent. Chaque jour le poison se communique & se répand. On ne s'expliquoit d'abord que sur des défauts connus & incontestables, on en viendra bien-tôt aux plus secrets, & aux moins certains. On a commencé par une franchise indiscrette, on finira par une honteuse malignité.

118 DE L'AMITIÉ,

Quand il seroit vrai, que je pourrois parler avec équité & avec retenue des défauts de mon ami ; ceux qui m'écouteront, en parleront-ils de même ? Quand je les aurai entretenus des faits que je sçai, ne m'entretiendront-ils point de ceux que j'ignore ? Ainsi je m'accoutumerai à faire des reflexions sur les défauts de mon ami. Je les verrai se multiplier, je me confirmerai dans l'opinion que j'en avois, sans pouvoir jamais sortir de pareils entretiens, que plus froid & plus dégoûté.

Je ne puis donc avertir assez, qu'il n'y a point d'écueil plus dangereux pour l'amitié. Si les naufrages qu'elle y fait, sont moins marquez & moins prompts, ils n'en sont que plus frequens, & plus inevitables.

Les amans sont beaucoup plus sages à mon gré. Loin de parler des défauts de ce qu'ils aiment, ils érigent ces défauts en perfections, & les admirent.

Ils sont dans l'erreur, il est vrai ; mais que cette erreur dans un ami seroit honnête ! qu'elle seroit utile ! qu'elle seroit préférable à la vérité même ! Qu'il est glorieux, qu'il est doux de se tromper, quand on ne se trompe que parce qu'on aime ; & quand à se tromper on ne court d'autre risque, que d'aimer plus long-tems & plus tendrement son ami ?

Je sçai que le discernement est le partage de l'amitié, comme l'aveuglement est le partage de l'amour. Ce n'est point aussi ce discernement que j'attaque. J'en veux seulement à son usage. Connoissez les dé-

120 DE L'AMITIÉ,
faits de votre ami , puisque
vous devez l'en avertir. Ne les
encensez pas , puisque vous de-
vez travailler à les détruire.
Mais en rejetant ce que l'ex-
cès des amans a de mauvais , re-
tenez ce qu'il a de bon. Qu'on
ne vous voye point travestir les
défauts de votre ami en per-
fections ; mais ne parlez non
plus de ses défauts qu'on en-
tend un amant parler de ceux
de sa maîtresse. S'il étoit im-
possible de tenir ce juste milieu ,
j'aimerois encore mieux leur
aveuglement commode , que
vos lumieres importunes. Si
vous en avez de si vives & de
si perçantes , ménagez les pour
vous. Vous trouverez assez en
vous-même de quoi les occu-
per. Craignez autant de ne pas
voir assez vos propres défauts ,
que de trop voir ceux de votre
ami.

ami. L'aveuglement que vous avez pour vous , ayez-le pour lui ; vous en ferez plus aimable , & lui plus aimé.

Que je trouve digne de nôtre admiration ce Romain ^a , plus estimable encore par les qualités de son cœur , que par la beauté de son esprit ! Il faisoit les moindres occasions de louer ses amis , il les vantoit sans cesse ; à l'en croire , ils étoient toujours des hommes excellens & parfaits. On lui en fit reproche , & ce reproche le remplit d'une noble colere , qu'on ne peut mieux exprimer que par les termes de sa lettre même ^b *J'avoüe le crime , (dit-il) & je m'en fais honneur. Car , qu'y a-t-il de plus honnête que de faillir par trop de ten-*

^a Pline le jeune.

^b Liv. 7. lett. 28.

122 DE L'AMITIE',
dresse & de bonté ? Qui sont donc
ces gens , qui prétendent mieux
connoître mes amis , que je ne les
connois moi-même ! Mais je veux
qu'ils les connoissent mieux ; pour-
quoi m'envient-ils mon agréable
illusion ? Car enfin , supposé que
mes amis ne soient pas tels que je
le dis , je ne laisse pas d'être infini-
ment heureux , d'avoir d'eux l'opi-
nion que j'en ai. Je conseille donc
à ces gens-là de porter ailleurs leur
maligne délicatesse. Ils trouveront
assez de personnes disposées à pren-
dre pour discernement la censure
qu'ils font de leurs amis. Pour
moi , on ne me persuadera jamais
que j'aime trop les miens.

On merite des amis , & on
les conserve long-tems quand
on les aime si tendrement. Mais
il faut l'avouer , à la honte du
genre humain ; des sentimens si
vifs & si délicats , ont peu de

cours parmi les hommes. La plupart sont emportez par des mouvemens , qui les ramènent trop directement à eux-mêmes , pour croire qu'ils puissent tant s'occuper des autres. On s' imagine être quitte de tout , quand on rend des services importans , ou lorsqu'on sert ses amis de son credit ou de sa bourse. C'est ce qu'on appelle dans le monde être essentiel. Rarement fait-on attention à la maniere de rendre le service.

C'est cependant cette maniere seule qui le caractérise , & qui le marque au coin de l'amitié. L'humanité peut suffire souvent pour engager un homme à se prêter aux besoins d'un autre. La nature a établi entr'eux je ne sçai quelle alliance , dont les droits se font sentir & respecter par les ames

124 DE L'AMITIE,
bien nées, souvent même par
les plus ferores. On se confide-
re, on se plaint, on se sert dans
celui à qui l'on rend un bon
office.

Au défaut de l'humanité, la
vanité vient nous soutenir. On
songe moins à être genereux,
qu'à le paroître; & l'on ne
cherche pas tant à faire plai-
sir aux autres, qu'à se faire
honneur à soi-même. Il y a dans
celui qui fait du bien, un
certain sentiment de superio-
rité qui le flate, & qui le met
au-dessus de celui qui le re-
çoit. On s'éleve à tout ce qu'il
y a de plus grand parmi les
hommes; on participe en quel-
que sorte à la nature de Dieu
même en répandant le bien.
Les titres de bienfaicteur &
de protecteur, de genereux, de
magnanime, valent toujours

Pour une grande ame , plus qu'ils ne lui coûtent. Il y a une gloire plus délicate à distribuer les honneurs & les emplois , qu'à les posséder ; & tel a été plus renommé pour avoir obtenu qu'on érigeât une statuë à un autre , que s'il l'avoit obtenuë pour lui-même.

Les services que le vrai ami rendra , se feront aisément distinguer. Quelqu'importans qu'ils soient , ils tireront toujours tout leur prix de son attention , de son ardeur à les rendre , de sa joye après les avoir rendus. Les autres attendront que l'occasion se presente ; lui il ira au devant de l'occasion , il la fera naître , il la trouvera où elle n'étoit pas seulement apperçûë. C'est assez pour la generosité , que d'être sensible au besoin qui se mon-

tre, que de secourir ceux qui demandent du secours : l'amitié seroit honteuse d'en demeurer-là. Toujours inquiète sur les avantages & sur les besoins de l'ami, elle ne cesse de les étudier, & ne se pardonne point de ne les avoir pas devinez. Elle compte entre ses plus indispensables obligations, de ne se faire point demander ce qu'elle auroit pû prévoir, & dû prévenir; & elle se reprocheroit comme un crime, d'avoir accordé ce qu'il falloit offrir.

Si celui qui attend que son ami lui demande, ne donne pas lieu de juger, qu'il refuseroit s'il osoit; du moins il met en droit de croire, qu'il s'étoit endormi, & qu'il dormiroit encore si on ne l'eût éveillé. Les vrais amis ne connoissent point ces assoupissemens, ou ces ne-

gligences. Les yeux toujours ouverts sur les intérêts de leur ami, ils croient avoir perdu le mérite du service, s'ils lui ont laissé sentir le dégoût d'exposer son besoin.

Socrate étoit sans doute digne d'avoir des amis, & il en avoit. Cependant aucun d'eux ne s'apperçût qu'il étoit sans manteau pendant un hyver très-rigoureux, & aucun ne fit réflexion qu'il n'étoit pas riche. Ce sage Philosophe ne s'en plaignit point; & sa tendresse leur épargna jusqu'au chagrin, d'entendre qu'on leur demandât, ce qu'ils avoient négligé de lui donner. Il se contenta seulement de leur dire : *J'aurois acheté un manteau, si j'avois eu de l'argent.* Un discours si modéré fit plus d'impression, que n'auroit pû faire le repro-

128 DE L'AMITIÉ,
che le plus amer. Ils se presserent à l'envi de réparer leur faute ; il eût plus d'un manteau ; mais après tout , celui qui donna le premier , lui avoit déjà manqué.

Que cet exemple nous serve de règle. N'oublions point , que le service qui se fait demander , est souvent payé ce qu'il vaut ; il est naturellement si désagréable à une ame noble de recevoir , qu'il faut que la maniere de donner la persuade , que c'est elle qui fait la grace qu'on la contraint d'accepter. Sans cela le commerce de l'amitié ne sçauroit avoir rien de doux. Dans le cours ordinaire de la vie , c'est à celui qui reçoit le bien à se charger de la reconnoissance ; dans l'amitié , c'est à celui qui le fait.

Il n'y aura personne qui ne sente la raison de cette différence. Dans les autres commerces , celui qui reçoit un office , qu'à la rigueur on ne lui devoit pas , contracte une dette. Dans l'amitié , celui qui le rend , ne fait que s'acquitter. On peut dans les autres commerces se proposer avec justice , de retirer ce qu'on y met. Dans l'amitié quoique l'on mette , le plaisir d'y mettre vous paye comptant , & vous fait retirer plus que vous n'y avez mis.

Je ne pretends pas pour cela bannir de l'amitié la reconnaissance. Je n'en dispense point celui qui la doit. Mais je veux qu'il n'en ait que la douceur ; qu'il ne la sente que comme une preuve qu'il est tendrement aimé , & non com-

130 DE L'AMITIÉ,
me le souvenir d'une dette, dont
le paiement cause de l'inquié-
tude. En un mot, je veux que
la reconnoissance ne soit qu'un
plaisir pour lui, & qu'elle ne
soit un poids que pour celui qui
est obligé de la souffrir.

Après avoir dit que le ser-
vice perd beaucoup de son prix
quand il se fait demander, il
faut convenir qu'il n'en a plus
du tout, lorsqu'il se fait atten-
dre. Quelqu'attention que nous
ayons sur les intérêts de nô-
tre ami, il peut arriver quel-
quefois que ses besoins échap-
pent à nôtre vigilance; ce
n'est pas toujours nôtre faute,
s'il les connoît plus clairement
que nous. Tant que nous les
avons ignorez, au moins nôtre
ignorance, quoiqu'elle ne fût
pas invincible, nous prêtoit
une sorte d'excuse. Le cœur

dans ces occasions , se disculpe aux dépens de l'esprit. On peut dire que la lumière manque , & non l'intention. Mais dès que le besoin du service est seulement entrevû , nous ne sommes plus excusables , si nous ne nous empressons d'effacer par nôtre activité , tout ce que nôtre manque de prévoyance fait soupçonner de nôtre amitié.

Quand nous prévenons nôtre ami , quand nous lui rendons un service qu'il ne nous a pas demandé , nôtre attention répond de nos démarches , & les justifie. Leur lenteur dans l'exécution ne peut alors passer que pour prudence. Mais quand le service nous a été demandé , les moindres retardemens présent à un ami déjà chagrin , & il ne peut plus les regarder que comme des sui-

132 DE L'AMITIE,
tes naturelles de la première froi-
deur, dont en secret il nous
accuse.

Il y a peut-être à cela trop
de délicatesse, je l'avouë. Les
amis devroient être disposez à
ne se soupçonner pas l'un l'au-
tre si aisément, & même à se
faire grace, quand une justice
rigoureuse leur est contraire.
Je ne doute pas même qu'il
ne s'en trouve que la superio-
rité de leur raison élève au-
dessus de ces foiblesses. Admi-
rons-les, ils le meritent; es-
sayons de leur ressembler; nô-
tre liaison en sera plus agréa-
ble; mais ne refusons point de
nous accommoder à la fragi-
lité de ceux qui ne pourroient
les imiter. Souvenons-nous que
ces petites sont attachées à
la condition humaine, & qu'il
est infiniment plus raisonnable

& plus honnête de prendre les hommes tels qu'ils sont , que de vouloir à tout propos les ramener à ce que nous sommes. Passons-leur d'être foibles. C'est bien assez qu'ils ne soient point corrompus. Nous y gagnerons tous les premiers. Qui d'entre nous pourroit soutenir un examen si severe ?

D'ailleurs , si nous aimons véritablement , nous n'aurons pas besoin de reflexions pour nous engager à mettre de l'empressement dans les offices qu'on nous aura demandez. Ce ne sera point pour éviter les reproches de nôtre ami que nous ferons vifs , ce sera pour étouffer ceux que nous nous ferions nous-mêmes de ne l'avoir point été. Nous ne fuirons pas la honte de l'indolence , nous suivrons l'attrait de la vivacité.

134 DE L'AMITIÉ,

On ne verra jamais cette vivacité se démentir ; elle ne connoîtra point les obstacles , ils ne feront que la redoubler. Qu'on ne s'imagine donc pas que ces hommes , ou timides , qui mesurent tous leurs mouvemens sur les regles de la politique , ou paresseux , qui ont toujours des raisons prêtes pour se dispenser d'agir , puissent être propres à l'amitié. Son caractère essentiel est d'être courageuse & agissante. Si le vrai ami a du credit , ne croyez point qu'il songe à le ménager pour lui seul. Il vous le prodiguera , sans autre inquiétude que de n'en avoir pas assez. Quand il s'agira de ses interêts , il sera circonspect , dans la crainte d'être importun. Quand il s'agira des vôtres , il se rendra importun de

peur de n'être pas assez pressant. S'il est naturellement paresseux, (car il n'y a que trop d'hommes qui naissent avec ce penchant) il épuîsera sa paresse sur ses propres affaires, & n'en sera que plus actif, quand il faudra se livrer aux vôtres. Tout le soin que vous prenez pour le remuer quand il s'agit de lui, vous ferez obligé de le prendre pour le retenir quand il s'agira de vous.

Il faut avoier cependant, que ces devoirs ont leurs bornes. La société civile avant que nous soyons liez à nos amis, nous impose d'autres obligations, que l'honneur & la probité nous ordonnent de remplir, préféablement à toutes celles que nous avons prises volontairement. Examinons donc ces differens devoirs; essayons

136 DE L'AMITIE',
de les connoître pour ne les pas
confondre ; & tâchons de dé-
couvrir les vraies limites qui les
séparent , pour leur donner à
chacun ce qu'ils exigent de nous,
& ce qui leur appartient legiti-
mement.

Il n'y a personne qui ne sa-
che , que nous naissons avec
trois fortes d'engagemens. Les
uns nous lient à Dieu ; les autres
à la Patrie ; les derniers à nôtre
famille.

Dans l'exacte soumission à
ces differens devoirs , est ren-
fermé tout le repos de la socie-
té. Les hommes dans tous les
climats du monde , sont conve-
nus de s'y assujettir , & ils ont
reconnu qu'ils ne pouvoient
s'en écarter , sans ruiner les fon-
demens de leur sûreté commu-
ne. C'est ce consentement una-
nime de toutes les Nations,
qui

qui forme ce que nous appel-
 lons le droit naturel ; ou , si l'on
 veut , le droit des gens. Ce droit
 ne le cede qu'au seul droit di-
 vin , qui n'étant point du res-
 sort de la Philosophie , n'a du
 rapport à ce Traité , qu'autant
 qu'on le peut considérer com-
 me une partie du droit naturel.
 Nous avons montré ailleurs ,
 que la vertu est si essentielle à
 l'amitié , que l'amitié ne peut
 subsister qu'entre les hommes
 vertueux ; & que toute autre
 liaison qui n'a pas la vertu pour
 principe , n'est qu'une société
 mercenaire. Dès-là il est aisé
 de conclure , que la vraie ami-
 tié ne veut jamais rien , que la
 vertu n'autorise. Elle est la bouf-
 sole des amis , ils ne vont qu'où
 elle les conduit.

La première règle que la ver-
 tu prescrive , c'est un attra-

138 DE L'AMITIÉ,
chement inviolable à nos de-
voirs. Ces devoirs ont leurs
rangs marquez , & sont dans
une telle subordination , qu'on
ne peut les déplacer sans les dé-
truire. Dans cet ordre ceux de
l'amitié sont au dernier degré.
Nez creatures , nous apparte-
nons au Createur : nez sujets ,
nous appartenons à l'Etat : nez
dans le sein d'une famille , nous
appartenons à nôtre famille. En
un mot , nous naissons hom-
mes , sujets , parens ; nous de-
venons amis. Nous ne rece-
vons la vie que chargée de ces
premieres dettes ; il faut les ac-
quitter avant celles qu'il nous
a plu de contracter nous-mê-
mes.

Ainsi ce feroit grossierement
se tromper , que de croire que
l'amitié pût jamais autoriser à
manquer à Dieu ; il n'y a ni

lieu , ni tems , ni circonstances , qui la puissent mettre en droit de prétendre un si monstrueux privilege.

J'ai entendu sur cela proposer une question fort propre à embarrasser , & qui souvent a partagé de bons esprits.

Quelqu'un vous a confié un secret , & en vous le confiant il vous a engagé par serment à ne le reveler jamais. Il y va de la vie pour votre ami , d'avoir connoissance de ce secret. Violerez-vous vos sermens pour le lui reveler ? C'est la question.

Mais pour l'éclaircir davantage , il faut en proposer un exemple , qui la rende sensible. Un homme en rencontre un autre dans une promenade écartée. Il l'insulte , & est tué. On informe de ce

140 DE L'AMITIE ;
meurtre. Celui qui en est l'au-
teur s'adresse à vous. Il n'est
point de vos amis particu-
liers , mais par rapport à sa
sûreté propre , & à une nom-
breuse famille dont il est char-
gé , il a des mesures à prendre ,
& il vous croit homme capa-
ble de le conseiller & de le
consoler. Il vous fait jurer de
lui garder un secret inviola-
ble. Vous le lui promettez , &
il vous conte jusqu'aux moin-
dres circonstances de son mal-
heur. Le plus intime de vos
amis se trouve ensuite impli-
qué dans cette affaire. Il avoit
eu querelle la veille avec celui
qui a été tué. Ils s'étoient me-
nacez. On a vû votre ami en-
viron le tems de l'action , passer
par le lieu où elle a été com-
mise. Interrogé sur ce fait il
s'est coupé. Enfin , deux témoins

trompez , par la ressemblance de l'air & de la taille chargé votre ami. Vous n'avez pour le sauver , qu'à trahir le secret qu'on vous a confié. Vous n'avez qu'à montrer les lettres que le coupable vous a écrites sur ce sujet. Le devez - vous faire ?

Ceux qui soutiennent , que dans un cas aussi particulier le serment ne doit point vous lier , se fondent sur des raisons d'autant plus plausibles , que tous les sentimens naturels semblent les favoriser. Quand vous avez , disent-ils , fait serment de ne point reveler le secret , vous ne sçaviez point que ce secret dût être de cette nature. Vous ne vous seriez jamais engagé , si vous aviez connu les conséquences & les suites de cet engagement. Dieu qui lit dans

142 DE L'AMITIE',
les intentions, ne chicane point
sur les paroles. Loin que votre
intention ait été de promettre
rien contre votre ami, vous
n'avez pas seulement soupçon-
né, que ce qu'on exigeoit de
vous, le pût interesser. C'est
dans une telle occasion, & dans
ce sens, qu'il faut appliquer ce
qu'un Poëte fait dire à un par-
jure pour s'excuser.

*Ma langue a fait serment, mon cœur n'en a
point fait.*

C'étoit un détour impie. Ce
malheureux juroit avec inten-
tion de ne pas tenir son ser-
ment. Ces restrictions mentales
font aussi abominables devant
Dieu, dont elles se jouent,
qu'inexcusables devant les hom-
mes qu'elles trompent. Celui qui
a scû à quoi il s'engageoit,
s'il s'est trop legerement enga-
gé, peut bien s'en repentir,

mais non reprendre la foi qu'il a donnée.

Il n'en est pas de même de celui, qui avant que le secret lui eût été confié, a juré de ne le point reveler. On ne peut lui reprocher, d'avoir sçû ce qu'il promettoit. Il ne sçavoit pas que la vie de son ami dépendroit de violer ce serment. C'est donc avec justice qu'on soutient qu'il n'a point parfaitement consenti. Si les Loix decident, que le *consentement de ceux qui errent, n'est point un consentement legitime*; comment pourra-t-on se persuader, que le serment de celui qui a erré sur les personnes contre qui on le doit appliquer, soit un veritable serment? Sacrifier la vie de son ami à de tels scrupules, ce n'est pas religion, c'est ferocité. Ce

144 DE L'AMITIÉ;
n'est pas faire assez d'honneur
au souverain Etre, que de pré-
tendre régler ses Jugemens
par nos foiblesses. Ses voyes
sont trop différentes des nô-
tres, pour croire qu'il nous sui-
ve ainsi dans nos égaremens. Le
parjure consiste dans le mé-
pris du serment; & quel mé-
pris en fait celui qui explique
son engagement de la maniere
dont il l'auroit pris, si on le lui
eût fait entendre? Après tout,
s'il pouvoit y avoir quelque dou-
te, ne vaut-il pas infiniment
mieux relâcher quelque chose
d'une cruelle severité, pour
sauver un ami innocent, que
d'outrer cette severité pour le
perdre, & pour favoriser un
homme, qui abuse injuste-
ment de la surprise qu'il nous a
faite?

Les partisans de l'opinion
contraire

contraire s'élevent contre ces maximes, & les traitent de pernicieuses. Ils soutiennent qu'aussi-tôt qu'on a juré sans aucune restriction, la vie de nôtre ami n'est pas un motif legitime pour nous délier, & pour justifier nôtre parjure. Si vous aviez, disent-ils, des conditions à mettre à votre promesse, c'étoit avant que d'en rendre Dieu garant, qu'il falloit s'en expliquer. Celui qui s'est fié à vos sermens, auroit vû si vos conditions l'eussent accommodé; & s'il n'en eût pas été content, il eût gardé son secret sans vous en faire part. Mais qu'après avoir reçu le secret, sous des conditions que vous avez indéfiniment confirmées par serment, vous les eludiez par des interpretations, dont le veritable fondement est dans

146 DE L'AMITIE,
l'interêt que vous avez de ne
les pas tenir , c'est bannir pour
jamais la confiance d'entre les
hommes. Il n'y en aura plus de
si stupide qui ne conçoive , que
si le serment ne vous engage
point , quand pour conserver la
vie de votre ami il est necessai-
re que vous le rompiez , vos
sermens ne peuvent donner de
sûreté , qu'autant que vos in-
terêts n'y seront pas contraires,
C'est une consequence qui se
tire necessairement des princi-
pes , qui permettent de violer
le serment pour sauver la vie
d'un ami. Cette consequence
vous fait peur ; elle est pour-
tant vraie. Examinez-vous bien ;
vous trouverez que vous ne
voulez violer le serment en fa-
veur de votre ami , que parce
que votre ami est un autre
vous-même. Vous ne pouvez

consentir à perdre un bien qui vous est si précieux. Voilà la vraie raison du relâchement auquel le cœur vous porte. Tous les autres discours dont vous croyez la déguiser , sont des pretextes que l'amour propre toujours ingénieux vous a suggerez. Voulez-vous en être pleinement convaincu ; supposez l'infraction du serment nécessaire pour sauver la vie non de votre ami , mais d'un homme avec qui vous n'avez aucune liaison particulière. Prenez garde au parti que vous allez prendre. Si vous dites que vous violeriez le serment , voilà le respect des sentimens aboli parmi les hommes , ils ne peuvent plus y prendre de sûreté. Que si vous dites qu'en ce cas vous garderiez la foi promise , il est clair que vous avez deux poids

148 DE L'AMITIE',
& deux mesures. Et pourquoi
ce poids & cette mesure favo-
rable à l'ami ? C'est que dans
l'ami vous vous trouvez , & que
vous ne vous trouvez point dans
celui qui ne l'est pas.

Il n'y a personne qui n'apper-
çoive toutes les suites naturelles
d'un tel principe. Je ne puis
donc m'empêcher de me ran-
ger à cette dernière opinion.
J'avoüe qu'elle est dure , & je
le sens. Je ne sçai même si je
n'aurois pas aussi-bien fait , de
ne point toucher une question
si délicate. Ceux à qui ma se-
verité déplaira , m'en sçauront
mauvais gré , & sans rien ra-
battre de ce qu'ils pensent , ils
ne gagneront à ce que j'écris ,
que des scrupules qui ne servi-
ront peut-être qu'à les rendre
coupables. Au contraire , ceux
qui sont de mon avis , peuvent

se passer de mes reflexions.

Cependant, s'il faut sur cela me justifier, je dirai que deux raisons m'ont fait croire, qu'il ne m'étoit pas permis de prendre le parti du silence.

L'une, c'est qu'un Philosophe* de ces derniers tems, avance l'opinion contraire dans ses écrits; mais si generalement, qu'il assure sans balancer, qu'on n'est point obligé à garder le secret promis, quand il importe à nôtre ami de le sçavoir. Comme ces ouvrages composez en nôtre langue, sont entre les mains de tout le monde; & que la varieté, l'érudition, le feu, la hardiesse des expressions, la fermeté des raisonnemens qui les soutiennent, les fera subsister long-tems, malgré le dérangement que chacun y re-

* Montagne.

150 DE L'AMITIE' ;
connoît , je n'ai pas crû me pou-
voir dispenser de combattre une
opinion si dangereuse , & qui a
pour elle une autorité si capable
d'entraîner. Ses paroles sont re-
marquables.

*Le secret (dit-il) que j'ai juré
de ne déceler à un autre , je le puis
sans parjure , communiquer à celui
qui n'est pas autre , c'est moi.*

L'autre raison , c'est que mon
premier objet dans ce Traité ,
n'est pas de plaire , c'est d'être
utile. Et le plus sûr moyen d'être
utile ; c'est d'avoir le coura-
ge de mépriser ce qui flatte ,
pour ne dire que ce qui sert.
Loin qu'on doive respecter
des erreurs agreables , ce sont
précisément celles à qui l'on
doit le plus ouvertement de-
clarer la guerre ; & la crain-
te de n'en pas triompher , ne
doit qu'animer à les attaquer

avec plus de force. En un mot, j'entreprends de prouver, que jamais l'amitié ne peut autoriser à manquer à Dieu, & j'établis la vérité de ce principe dans quelque cas que ce soit, lorsque je la démontre dans le cas, où l'on risque la vie de son ami, si l'on ne manque à Dieu.

Que ceux qui trouvent cette maxime dure, songent qu'elle ne doit pas être ignorée, si elle est vraie. Au lieu de la décrier, parce qu'elle leur fait peur, qu'ils essayent de rendre cette peur salutaire. Qu'ils en tirent cette conséquence, qu'on ne peut apporter trop de circonspection dans l'engagement au secret. Qu'ils prennent la précaution de ne s'y engager jamais contre l'intérêt de leurs amis. Qu'ils le

152 DE L'AMITIE';
declarent , avant que de recevoir le secret. Si on veut bien le leur confier à cette condition , ils n'ont plus rien à craindre. L'intérêt de leur ami , & leur propre conscience , sont également en seureté. Mais s'ils sont assez imprudens pour recevoir un secret sans aucune restriction ; qu'ils sçachent , qu'une interprétation artificieuse ne les dégagera point d'un serment trop legerement fait ; & que leur imprudence ne justifiera point leur parjure.

Vous dites que vous avez juré de ne point reveler le secret à un autre ; que lorsque vous revelez ce secret à votre ami , vous ne le revelez point à un autre , parce que votre ami est vous-même. Mais y a-t-il quelqu'un qui ne sente , que

ce raisonnement roule sur un vain jeu de mots ? Quoiqu'il soit vrai que l'amitié doive tellement unir les amis qu'ils ne soient plus qu'un , il faut avouer pourtant que cette union ne se fait qu'en idée , & qu'elle n'a rien de réel. Il ne se passe rien de semblable dans la nature.

Quand celui qui vous a confié son secret , a exigé par serment , que vous ne le reveleriez point à d'autres , il n'a pas pensé à ces unions métaphoriques , qui vous multiplient en vous unissant à quelqu'un. Il a parlé , il a pensé dans la vérité , dans la simplicité de la nature. C'est à son intention que vous avez entenduë , parce qu'elle est claire & naturelle , que se doit rapporter l'obligation de votre serment , & non au sens

154 DE L'AMITIE,
que vous lui donnez , qui n'é-
tant point le sens ordinaire qui
s'offre , mais au contraire étant
allegorique & forcé , n'a pû être
entendu , dès qu'il n'a point été
expliqué.

Il y a plus que du parjure
dans ces indignes détours. Dans
le parjure déclaré , les scele-
rats qui violent leur serment ,
comptent souvent sur la bon-
té de Dieu ; mais ceux qui cher-
chent à déguiser ainsi leur par-
jure , semblent , si on ose le di-
re , supposer en lui de la foi-
blesse. Les uns esperent qu'il
leur pardonnera , les autres qu'ils
le tromperont. Ils sont tous
criminels , je l'avoüe ; mais
il y a pourtant cette differen-
ce entr'eux , que les premiers
abusent de la confiance qu'ils
prennent dans les perfections
de Dieu , & que les seconds

le dégradent en lui attribuant des défauts.

Aussi voyons-nous, que les honnêtes gens de tous les siècles se sont toujours élevez contre ces honteuses subtilités. Dès le tems de Ciceron, l'on détestoit ce Capitaine, qui après avoir juré une trêve de trente jours, envoyoit toutes les nuits fourager le pays ennemi, & prétendoit qu'il ne violoit point son serment, parce qu'il n'avoit rien promis pour la nuit. On ne fit pas plus de quartier à ce Romain, qui étant prisonnier de guerre, s'avisa de cet expedient pour se sauver. Il demanda la liberté d'aller à Rome pour des affaires pressantes, & promit avec serment, qu'il reviendroit au Camp des ennemis. Il partit, & peu après il y revint, sous pretexte d'y

156 DE L'AMITIE ;
avoir oublié quelque chose ; &
lorsqu'il y eût demeuré quel-
ques momens , il se rendit à
Rome. Il croyoit y jouir en paix
d'une pleine liberté , & s'ap-
plaudissoit d'avoir par ce feint
retour au Camp , concilié si
adroitement son intérêt & son
devoir. Mais cette fourberie ne
lui réussit pas auprès d'un peu-
ple , dont les mœurs alors
étoient aussi simples que pures.
Il fut ignominieusement ren-
voyé , pour expier son parjure ,
& pour laver la tache qu'il sem-
bloit avoir imprimée à toute la
Nation.

Une conduite bien contrai-
re fera vivre éternellement la
memoire de Regulus. Dans la
premiere guerre de Rome con-
tre Carthage , il fut fait pri-
sonnier par les Carthaginois.
L'état où ils voyoient leur Re,

publique , les engageoit à desirer la paix , ou du moins l'échange des prisonniers ; & l'autorité qu'il s'étoit acquise dans la République Romaine , leur persuadoit , que s'il vouloit seulement se charger de cette négociation , elle seroit aussi-tôt conclüe. La difficulté étoit de l'y résoudre. Pour y réussir , ils lui dirent qu'ils avoient tant de confiance en sa probité , qu'ils ne vouloient point d'autre médiateur que lui entr'eux & les Romains. Qu'ils souhaitoient la paix , ou du moins l'échange des prisonniers ; qu'il pouvoit aller à Rome , & travailler à l'obtenir. A ces marques d'estime , ils ajoutèrent les menaces. Ils exigèrent qu'il jurât de revenir à Carthage , s'il ne faisoit rien conclure ; & en ce cas ils l'avertirent , qu'il

158 DE L'AMITIE ;
devoit s'attendre à perir dans
les plus cruels supplices. Après
l'avoir engagé au retour par ser-
ment, ils l'obligerent à partir.
Arrivé à Rome, il expose le
sujet de son voyage. Il conte
tout ce qui s'étoit passé, &
conclut qu'il falloit continuer
la guerre, & refuser l'échange ;
& il appuya son avis de si vi-
ves raisons, qu'il le fit approu-
ver.

Ayant ainsi par de genereux
conseils satisfait aux devoirs
d'un bon Citoyen, il ne son-
gea plus qu'à remplir par l'ac-
complissement de sa parole ceux
d'un honnête homme. On ne
manqua pas alors de lâches po-
litiques, qui souûtenoient qu'il
ne devoit point retourner ; &
qui prétendoient qu'à la faveur
des subtiles interpretations qu'ils
avoient inventées, il pouvoit

avec honneur éluder un serment , dont l'observation lui coûteroit la vie. Mais ce grand homme , sans se laisser flechir , ni par de si flateuses remontrances , ni par les prieres de ses amis , ni par les larmes de sa famille , reprit le chemin de Carthage pour y mourir dans des tourmens aussi affreux , que la gloire qui lui en est revenue sera durable.

Il est donc vrai , qu'en aucun cas il n'est permis de violer son serment , ou de manquer à Dieu pour un ami. C'est ce qu'avoit parfaitement compris cet Ancien * , qui disoit qu'il étoit *ami jusqu'aux Autels*. Voilà le dernier terme , où l'amitié la plus vive se doit arrêter. Celle qui va plus loin , n'est qu'une liaison sacrilege , qui ne

* Periclés.

160 DE L'AMITIE',
doit donner que de l'horreur.

Tout ce que je viens de dire ; est dans le cas d'un secret promis avec serment ; mais quand le serment en seroit retranché , j'ose avancer que nous n'aurions pas la liberté de violer le secret. Nous ferions un parjure de moins ; mais nous commettrions toujours une infidelité ; & c'est ce qu'un véritable homme d'honneur ne se permet point , même pour sauver la vie.

On ne peut douter que le secret ne soit un dépôt ; car le dépôt n'est autre chose , que ce qui est confié à la foi d'autrui. Si le secret est un dépôt ; je dois le garder sans pouvoir en faire aucun usage. Je viole le dépôt , si j'en use. Nulle occasion , nul pretexte ne peut m'en donner le droit. Jusques-là que ceux qui ont fait toute
leur

leur étude , du fond de la justice naturelle , source de toutes les loix , ne feignent point de traiter de voleur celui qui use du dépôt. Il fait (disent-ils) un vol de l'usage.

Le dépositaire doit posséder à la maniere du coffre , tout son office est de renfermer. Il ne doit s'ouvrir que pour celui qui a la clef ; il faut que tout autre qui veut y fouïller le brise. En un mot , il n'y a qu'une bonne maniere de posséder le dépôt ; c'est d'oublier qu'on l'aït , pour ne s'en souvenir que lorsqu'il s'agit de le rendre.

Selon ces regles incontestables de la justice , je ne crains point de dire , que celui à qui on a déposé cent mille livres , ne peut pas les employer à sauver la ve de son ami tombé entre les mains des Corsaires ,

162 DE L'AMITIE,
qui menacent de la lui ôter,
si dans un tems il ne leur four-
nit cette somme. Il doit même
en ce cas oublier qu'il ait un
dépôt, parce qu'en effet, avoir
une somme en dépôt, c'est ne
la point avoir. Il ne nous est
permis ni d'ouvrir le coffre où
elle est, ni de le rompre. S'il
nous arrive de le faire, nous
ne commettons pas un moindre
crime, que si la nuit nous es-
caladions la maison d'un voisin
pour prendre cette somme. La
seule difference qu'il y ait, c'est
que les Loix punissent l'une de
ces actions du dernier supplice,
& que ne prenant point con-
noissance de l'autre, elles lais-
sent à l'infamie le soin de la
punir.

Au fond, c'est précisément
la même chose. La somme dé-
posée n'est point entre les mains

du dépositaire comme chez lui ; elle y est comme chez celui à qui elle appartient. Lorsque le dépositaire en fait usage , il ne la vole pas moins , que si , ne lui ayant point été déposée , il alloit la prendre la nuit dans la maison de celui qui en est le véritable propriétaire.

Appliquons ces regles au secret. Si celui à qui il a été confié , ne le sçait pas plus que s'il ne lui avoit pas été communiqué ; quel usage en peut-il faire , que celui qu'il en feroit , s'il ne le sçavoit pas ? S'il l'ignoroit , il n'en aideroit point son ami , & il regarderoit comme un grand malheur de l'avoir ignoré. C'est l'état où il se trouve , lorsqu'il ne le sçait que sous condition de ne le pas reveler. Dans le premier cas , il doit se plaindre de n'avoir pû le sça-

164 . DE L'AMITIE',
voir ; dans le second , de ne l'a-
voir pû dire. C'est tout ce qu'il
peut se permettre. D'ailleurs , il
ne doit non plus se faire de re-
proche de n'avoir pas violé le
secret , qu'il s'en feroit de n'a-
voir pas volé pour racheter la
vie de son ami. Si l'amitié ne
peut autoriser un vol , elle ne
peut jamais autoriser un man-
que de foi.

Il ne faut pas compter que
l'amitié ait plus de droit sur
les devoirs qui nous lient à la
Patrie , que sur ceux qui nous
lient à Dieu. Si nos premie-
res obligations nous engagent à
l'Etre Souverain , nous en avons
de secondes , qui nous enga-
gent inviolablement à la Repu-
blique. Quelque liaison que
nous formions , n'oublions ja-
mais qu'elles doivent être sub-
ordonnées à l'amour de la Pa-

trie. Il n'y a rien que les Anciens aient plus recommandé par leurs écrits , rien que les grands hommes des siècles héroïques aient mieux établi par leurs exemples. On ne peut lire les ouvrages des Philosophes, des Orateurs & des Poëtes de ces tems-là , sans croire qu'ils ont à l'envi épuisé tous leurs talents , pour nous donner de cet amour une idée au-dessus de toutes celles que nous pourrions nous en former. Mais on n'ouvre point leurs Histoires , sans reconnoître que les Heros ont sur cette matiere encheri sur les Poëtes , sur les Orateurs & sur les Philosophes ; & que ceux-là ont poussé leurs actions plus loin , que ceux-ci n'avoient porté leurs idées.

Codrus , Roi d'Athenes ; rêt à donner bataille aux Doiens ,



166 DE L'AMITIE',
apprend de l'Oracle , que s'il
étoit tué , son armée seroit vi-
ctorieuse. Dans une pareille si-
tuation , les sujets par amour ,
& ses ennemis par crainte , s'in-
teressoient également à la con-
servation de sa vie ; il trompe
la vigilance des uns & des au-
tres. Content de mourir , pour-
vû que son pays triomphe , il
se travestit , passe dans le Camp
ennemi , y prend querelle avec
un soldat , se fait tuer , & par
une mort si genereuse il jette
les fondemens les plus solides
de la gloire & de la grandeur
d'Athenes.

Curtius ne montra pas moins
d'amour pour Rome. Un trem-
blement de terre avoit fait au
milieu de cette Ville un gouf-
fre effroyable. Une vapeur ma-
lignè qui en sortoit , répandoit
par tout la consternation & la

mort. On consulte l'Oracle, ressource ordinaire dans les calamitez publiques chez ces peuples superstitieux. Il declare qu'on ne doit point s'attendre, que le gouffre se referme, s'il ne se trouve un Romain qui ait le courage de s'y précipiter. Curtius ne le sçait pas plutôt, qu'il monte à cheval, se jette à toute bride dans l'abîme; & par la perte de sa vie, conserve celle de tous ses Concitoyens, & en acquiert une immortelle.

On juge bien, que des gens qui se sacrifioient eux-mêmes si volontairement à l'idée du bonheur de leur Patrie, n'auroient rien preferablement à elle. Tout autre amour se taifoit, dès que l'amour de la Patrie se faisoit entendre; & loin que l'amitié le pût balancer, l'amour paternel, le plus fort

168 DE L'AMITIE,
de tous, lui cedoît comme les
autres.

Ainsi Brutus , après avoir
chassé les Tarquins de Rome,
& avoir donné la première for-
me à la République ; ayant dé-
couvert une conspiration faite
pour les rappeler , il fit en
qualité de Consul , le procès
aux Conjurez , & les condamna
tous à la mort. Il n'avoit que
deux fils qu'il aimoit avec ten-
dresse , & qui faisoient toute
l'esperance de sa famille. Ils se
trouverent engagez dans cette
conjuratation ; mais aussi sourd
aux gémissemens de la nature ,
qu'inéxorable aux prieres du
peuple qui demandoit leur gra-
ce , il les immola les premiers
au salut de la Patrie , & retint
dans le devoir par leur suppli-
ce , ceux que leur impunité au-
roit pû corrompre. Mais pour-
quoi

quoy chercher chez les étrangers des exemples de l'amour de la patrie ? N'en avons-nous pas en France , qui , pour n'avoir pas été tant celebrez , n'en font pas moins admirables. J'avoie que j'aime assez ma Nation , pour ne voir point , sans une vraye douleur , qu'une infinité d'actions heroïques faites par nos François , demeurent comme ensevelies dans l'oubli , faute d'avoir été placées dans quelqu'ouvrage capable de les en tirer. Rien ne devoit , selon moi , faire mieux sentir à nos Heros , combien il leur importe de proteger les belles lettres ; & l'interêt qu'ils ont de les honorer pendant leur vie , pour engager ceux qui les cultivent , à les porter à un degré , où elles puissent éterniser les vertus &

170 DE L'AMITIÉ,
les grandes actions de leur siècle.

En effet, (pour revenir à ce que nous disions) si on parle de l'amour de la Patrie, on trouve assez de gens prêts à citer les Grecs & les Romains, que cet amour a rendu illustres ; mais on ne trouve presque personne, qui connoisse ceux qu'un pareil amour devoit immortaliser en France.

Nous en avons pourtant un grand nombre. Entre plusieurs exemples que je pourrois rapporter, il y en a un qu'on ne peut, à mon gré, célébrer assez. Après la mort de Charles le Bel, arrivée en 1322. la Couronne fut dévoluë à Philippe de Valois, qui se trouva le plus proche parent de la ligne masculine du Roi.

Edouïard III. Roy d'Angleterre revendiqua la succession, & prétendit qu'elle ne lui pouvoit être disputée. Il étoit par sa mere Isabelle de France, petit-fils de Philippe le Bel. Comme il n'osa pas choquer ouvertement la Loi Salique, à laquelle il voyoit les François trop attachez, il soutint seulement d'abord, que cette Loi ne lui pouvoit être appliquée; qu'il étoit vrai qu'elle excluoit les femmes, parce qu'elle ne vouloit pas que des femmes commandassent à des hommes; mais il disoit qu'elle ne donnoit point d'exclusion au plus proche heritier mâle, quoique descendu d'une femme. Qu'il étoit dans ce cas, le plus proche heritier mâle; & qu'ainsi la Couronne ne lui pouvoit être légitimement contestée.

Il avoit resolu par un si cruel exemple, d'intimider toutes les autres Villes ; & il croyoit pouvoir user de cette rigueur sur des ennemis qu'il traitoit de sujets rebelles.

Dans une extrémite si terrible, lorsque tout paroissoit desesperé, six des plus distinguez Habitans declarent au peuple assemblé, qu'ils sont prêts de subir la loi que l'implacable Edoüard impose, qu'ils se croient trop heureux d'être de la qualité de ceux que sa colere demande ; & qu'ils mourront avec plaisir, puisque leur mort assurera la vie de tous leurs Conci-toyens.

Envain l'admiration du peuple pour une vertu si singuliere, & la tendresse des parens voulurent s'opposer à une si genereuse résolution. Rien ne pût

les ébranler. Il fallut céder à leur noble empressement. Ils furent livrez au vainqueur dans l'état humiliant qu'il avoit prescrit ; il ordonna qu'on les conduisit au supplice. Ils y allerent avec la contenance de gens qui courent à la gloire. Mais avant que les ordres d'Edoüard pussent être exécutez , la Reine sa femme scût si bien toucher son cœur par ses larmes , & intéresser sa politique & sa gloire par ses raisons , qu'elle obtint leur grace. Ces hommes si dignes de l'immortalité , meritent bien d'être nommez & de n'être jamais oubliez. Ils s'appelloient Eustache de Saint Pierre (ce fut lui qui s'offrit le premier) Jean d'Aire , Jacques & Pierre Wisant. Les noms des deux autres ont échapé à l'exactitude des Historiens.

Je me suis sans doute , trop étendu sur cette histoire ; mais elle m'a toujours causé tant d'admiration , que je n'ai pu me refuser le plaisir de l'écrire. Revenons aux conséquences qui résultent de ces grands exemples. Ils établissent parfaitement , que dans tous les tems parmi les peuples les plus celebres par leurs lumieres & par leurs vertus , l'amour de la Patrie a été regardé comme supérieur à tous les autres. Nous ne conserverions pas malgré la distance de tant de siècles , une si profonde veneration pour ces hommes extraordinaires , s'il n'étoit pas aussi juste que glorieux , de s'arracher à sa famille , à ses amis , à la vie même , dès que le bien de la Patrie le demande.

Il faut avoüer pourtant , que

si cet amour de la Patrie a été du goût de toutes les Nations, il n'a pas été du goût de tous les hommes. On a vû un ancien Philosophe soutenir, que le sage n'avoit point de Patrie ; & se vanter lui-même qu'il étoit Citoyen du monde. On ne trouve encore aujourd'huy que trop de personnes, qui se laissent éblouir par ces maximes, sans prendre garde, qu'à force d'affranchir ainsi l'humanité, ils la détruisent.

S'il étoit aussi facile au sage, de se passer de toutes les choses dont la nécessité se fait sentir à lui sans cesse, que de supposer dans ses discours, & dans ses écrits, qu'il n'a point de besoins ; je ne croirois pas que l'on pût trop vanter l'excellence de ces preceptes, qui nous détachent de tout ce qui nous

178 DE L'AMITIE',
environné , pour nous faire
trouver tout en nous-mêmes.
Mais ces magnifiques idées sont
si fort au-dessus de nôtre foi-
blesse , qu'il n'y aura personne
qui ne convienne , quand il vou-
dra parler de bonne foi , qu'el-
les ne sont d'aucun usage.

L'homme ne peut ni vivre
seul , en se passant de tous les
autres , ni vivre avec les autres
en société , sans s'assujettir à
leur rendre tout ce qu'il sou-
haite en recevoir. Si ces sages
du premier ordre pouvoient en
ramenant l'âge d'or ; habiter
dans les antres , se couvrir de
feuilles ou de peaux de bêtes ,
vivre de glands & de fruits
sauvages , j'avoüe qu'il ne seroit
pas impossible d'arriver à cet-
te indépendance qui leur pa-
roît si desirable , & où ils ne
tiendroient à rien. Mais je me

contenterois d'admirer leur état sans l'envier. Je supputerois ce qu'ils l'achètent, je compterois toutes les douceurs, & toutes les commoditez qu'ils perdent; & je trouverois qu'il leur coûte plus qu'il ne vaut.

Il seroit inutile de pousser cette dissertation plus loin. Je ne propose pas mes réflexions, à des hommes qui vivent séparés des autres, & hors des Républiques établies. J'écris pour ceux qui vivent dans la société civile, & qui jouissent de tous ses avantages. Ils possèdent leurs biens en paix, sous la protection des Loix & du Gouvernement. A l'abri de leur innocence, ils sont en sûreté contre les entreprises, & contre les insultes des méchans. Ils recueillent en toute occasion le fruit de l'industrie commune de

180 DE L'AMITIE,
leurs compatriotes. Je soutiens
qu'il n'est point permis à ces
hommes-là, de renoncer à leur
Patrie, pour se dire citoyens du
monde. Je pretends même leur
faire voir, qu'il y va de leur
propre intérêt, que cette indif-
férence pour la Patrie ne soit
pas approuvée.

Lorsque les hommes se fu-
rent unis pour former des so-
cietez, ils eurent bien-tôt re-
connu, qu'elles ne pourroient
subsister long-tems, s'ils ne se
faisoient un objet commun, qui
fût comme le centre où se rap-
portassent toutes leurs vûes; &
s'ils ne s'attachoient les uns aux
autres par des liens de justice,
de raison, de bonté, que per-
sonne ne pût rompre, sans être
ou retranché de la societé, ou
noté d'infamie.

De-là tirent leur origine l'a-

amour de la Patrie, les Loix, & generalement tous les devoirs. L'amour de la Patrie est ce centre commun, où tous les sujets d'un même Etat se doivent réunir. Les Loix marquent à chacun son employ; assurent à chacun la possession de ce qui lui appartient; ordonnent le bien & le recompensent, défendent le mal & le punissent. Les devoirs engagent les hommes à se prêter & à se rendre sans cesse tous les secours, dont leur foiblesse ne peut se passer. Si l'on se permet une fois de s'écarter de ce centre commun, on renverse les fondemens de la société civile; on en trouble l'œconomie; on en rompt les liens. Cessez-vous de vous intéresser pour la Patrie, vous tombez d'une manière sensible dans le

182 DE L'AMITIE ;
ridicule inconvenient de cette
ingénieuse fable , qui nous peint
la dissention de l'estomach &
des autres membres du corps
humain. Dissention également
fatale , & aux membres , & au
corps. Car enfin , exigerez-vous
des autres qu'ils raisonnent au-
trement que vous , ou leur se-
ra-t-il permis de raisonner de
même ? Si vous les voulez con-
traindre à raisonner autrement ,
quel droit en avez-vous , &
n'êtes-vous pas injuste ? Il faut
donc que vous souffriez , qu'ils
raisonnent comme vous raison-
nez ; & en ce cas , voilà l'E-
tat universellement abandonné.
Chacun se devient à lui-même
son propre centre , & compte
pour rien tout ce qui ne s'y rap-
porte pas.

Vous demandez peut-être ;
que vous importe ? Il est fort

aisé de vous en éclaircir. Chacun ne songe plus qu'à conserver son propre bien, à venger sa querelle particulière; l'injustice & la violence qui sont faites aux autres, ne nous touchent plus. Ce n'étoit nôtre affaire que par rapport au bien public; dès qu'il n'y a plus de public, c'est la leur seulement. L'autorité des Loix tombe, & personne ne s'embarasse de la soutenir; tant pis pour ceux qui se trouvent accablés sous sa chute. Le plus fort opprime le plus foible, malheur à l'opprimé; la veuve & l'orphelin sont dépouillés, cela ne regarde qu'eux; mon voisin a été assassiné & volé; mais moi je ne le suis pas. Des peuples qui cherchent de meilleures habitations que les leurs, sont entrez en armes dans mon pays. Ils ont déjà

184 DE L'AMITIE',
saccagé plusieurs Villes, tué la
plûpart des habitans, chassé
les autres de leurs terres; mais
ces peuples n'ont point encore
attaqué ma maison, & enva-
hi mes biens, & je dois peu
me soucier du reste. Qu'arrive-
t-il de-là? L'orage à la fin vous
gagne, & tombe sur vous. Sans
vous les autres n'ont pû se dé-
fendre, vous ne pouvez vous
défendre sans les autres. Vous
les avez abandonnez, ils vous
abandonnent à leur tour. Réu-
nis par un esprit qui vous eût
attaché inséparablement à l'in-
terêt commun, vous auriez
conservé la vie, le repos, les
biens; desunis par un esprit qui
vous a renfermé chacun dans
votre intérêt particulier, vous
perdez tout.

Il y a donc peu de solidité
dans le raisonnement ordina-
re

re de ces Philosophes, qui ne se croient nez que pour eux-mêmes. Pourquoi, disent-ils, cet attachement pour ma Patrie ? Ma Patrie sera toujours le lieu, où je me trouverai le mieux. Il ne me coûtera rien de changer de climat & de pays. Ceux qui raisonnent ainsi, ne prennent pas garde, que si tous les hommes pensent comme eux, ils trouveront l'amour du bien public banni de tous les pays du monde, aussi-bien que du leur. Ils trouveront que l'intérêt particulier dominant par tout, l'injustice & la violence étendront par tout leur empire. Ainsi ils ne pourront se promettre, ni de jouir en paix de ce qu'ils auront dans leur patrie, ni de le transporter en d'autres lieux, ni de trouver ailleurs du repos & de la sûreté.

186 DE L'AMITIE ;
Ainsi, plus ils changeront de
pays, plus ils sentiront, com-
bien il est juste & nécessaire
d'aimer le leur, & de s'y atta-
cher.

Dans l'ordre de la nature,
l'homme n'aime qu'à propor-
tion de l'intérêt qu'il y trouve.
Son utilité est la règle de son
attachement. Or, entre tous
les attachemens qu'il peut a-
voir, l'amour de la Patrie lui
est sans doute le plus utile &
le plus nécessaire ; c'est celui qui
lui assure tous les autres biens.
Il est donc naturel, que cet
amour sans lequel on ne pour-
roit tranquillement jouir des
autres, les tienne tous dans sa
dépendance, & qu'ils soient
toujours prêts à se sacrifier pour
lui.

S'il en arrive quelquefois au-
trement, si l'on a vû des gens

renoncer à leur Patrie , & y porter le fer & le feu ; c'est un defordre , qui loin de tirer à consequence , ne doit faire que de l'horreur. Ces hommes indignes ont été regardez comme des monstres , qui avoient étouffé tous les sentimens de vertu ; & nous n'écrivons que pour ceux qui veulent s'engager sous les loix de l'amitié , & que ces loix obligent indispensablement à être vertueux.

Ces personnes doivent convenir avec moi , que l'amour de la Patrie est un sentiment gravé dans nôtre ame par la nature , autorisé par la raison , confirmé par l'honneur. De-là vient que les peuples policez ont toujours regardé comme la condamnation la plus infamante , celle qui declare un

188 DE L'AMITIÉ,
homme ennemi de sa Patrie.
De-là vient qu'il y a des récompenses assignées à ceux qui tuënt ces sortes de gens. De-là vient cette joye secrette, que sentent les gens de bien aux moindres avantages qui arrivent à une Patrie, dont ils n'ont pas même sujet de se louer ; ce chagrin dans ses disgraces ; cette vive douleur d'en être éloignez ; cette envie d'y revenir, qui de leur aveu tourmente ceux qui en sont exilés. Car on regarde toujours ces éloignemens comme une sorte d'exil.

Il n'est donc point permis à un homme vertueux, de n'avoir point de Patrie. Quiconque se pourra dispenser de l'amour qu'il lui doit, pourra bien se dispenser aussi de tous les autres devoirs. Comme il ne

Connoîtra point de Patrie, il ne connoîtra point de pere. Le Citoyen du monde me paroît fort ressembler à l'ami du genre humain. Si par tout où il trouvera des hommes, il trouve des Concitoyens; il faut que par la même raison, par tout où il trouvera des hommes, il trouve des parens, & par consequent des amis. Celui qui se détache ainsi de tout le monde, merite que tout le monde se détache de lui. L'amitié veut des ames plus sociables & plus tendres.

Ces ames tendres auront une Patrie, des parens, des amis, ils conserveront à chacun leur rang; & rempliront par la mesure de leur attachement, toute la mesure de leurs devoirs.

De-là nous concluons sans

192 DE L'AMITIE ;
apprit à tous les complices , que
loin de pouvoir se promettre
ni azile ni sûreté dans Rome ,
ils devoient compter d'y trou-
ver autant d'ennemis que de
Romains.

C'est la disposition où tout
homme de bien doit être par
rapport à sa Patrie. Je ne re-
garderai jamais que comme des
scelerats , ceux qui dans ces
funestes occasions , gardent la
fidélité à leurs amis ; & com-
me des imprudens (pour ne
rien dire de plus) ceux qui
dans des spectacles , ou dans
des livres , nous proposent des
exemples de cette fidélité , pour
des modelles d'une amitié par-
faite.

Loin qu'il y ait quelque dan-
ger , à faire connoître aux
hommes , qu'on peut en cer-
tains cas se dispenser de la fi-
delité ;

delité ; on ne peut trop leur apprendre , & trop leur repeter , que s'il leur arrive jamais de conspirer contre leur Patrie , il n'y a ni parens , ni amis , en qui ils puissent prendre confiance ; parce qu'il n'y en a point , qui au lieu de leur devoir de la foi , ne soit obligé de leur en manquer ; & que le plus intime confident de leur secret , est le plus obligé & le plus intéressé à le reveler. Que peut-il arriver de cette défiance ? Une impossibilité de communiquer ses desseins , parce que l'on craindra d'être trahi , & de se perdre ; & dès que de pareilles communications deviendront impossibles , ces funestes entreprises le deviendront aussi. Un homme peut quelquefois avoir l'ame assez perfide , pour former seul un

194 DE L'AMITIE',
détestable dessein contre la Pa-
trie; mais il n'y en a gueres,
qui puisse se passer de confidens
pour concerter l'exécution, &
de complices pour la consom-
mer. Ainsi, lorsque le malheu-
reux qui pourroit rouler dans
son esprit de telles pensées sera
bien persuadé qu'il ne peut im-
punément s'en ouvrir à person-
ne, il est réduit à la nécessité de
les abandonner.

Je prévois qu'on ne manque-
ra pas de me dire, que s'il est
permis, selon mes principes,
de manquer de foi à nôtre ami
pour la Patrie; il doit aussi par
une suite nécessaire être per-
mis, de manquer de foi à un
homme indifférent pour nôtre
ami. Dans le premier cas nous
preferons la Patrie à nôtre ami;
dans le second, nous preferons
nôtre ami à un homme indiffe-
rent.

La distinction entre ces deux cas , est pourtant facile à faire , & très-sensible. Dans la préférence que nous donnons à la Patrie sur nôtre ami , nous remplissons une obligation née avec nous , & dont par aucun engagement personnel , nous ne pouvons nous départir. Dans la préférence que nous donnerions aux engagements que nous avons avec nôtre ami , sur ceux que nous avons pris avec l'indifferent ; nous ferions tout le contraire. Nous sacrifierions le droit public au droit particulier. Le droit public veut que la confiance soit établie parmi les hommes ; qu'ils se gardent la foi , & qu'ils exécutent fidèlement leurs conventions , quand elles n'ont rien de criminel. Ce sont-là les premiers fondemens de la justice. Vous

196 DE L'AMITIE',
ne sçauriez les ébranler sans la renverser. Le droit particulier de l'amitié demande, que vous procuriez l'avantage de votre ami, par toutes les voyes innocentes, dont vous pouvez vous aviser. Si donc vous preniez le parti de sacrifier un dépôt ou un secret à votre ami, vous sacrifieriez visiblement le droit public, qui vous assujettit à garder la foi, au droit ou plutôt à l'intérêt particulier de l'amitié, qui semble vous conseiller de violer votre promesse. C'est ce que les amis ne se peuvent jamais permettre, parce que l'innocence doit nécessairement entrer dans tous les services qu'ils se rendent.

Après avoir établis ces principes, il ne sera pas difficile de montrer, que les devoirs de l'amitié sont également subor-

donnez aux devoirs qu'exige la famille. Je crains bien que cette proposition ne revolte d'abord beaucoup d'esprits. Il n'y a que trop de gens, qui croient s'ériger en amis fort estimables, lorsqu'ils élevent les droits de l'amitié au-dessus de tous les autres droits. On croit être meilleur ami, à proportion qu'on se vante d'être prêt d'immoler à l'amitié de plus chères victimes. Mais ceux qui raisonnent ainsi, ne font pas réflexion, que l'amitié est pure, & que par conséquent, elle ne peut s'accommoder de tout ce qui sent le trouble & le désordre. L'amitié n'est point un mouvement du cœur qui emporte la raison, & qui, sans qu'elle y puisse résister, l'entraîne vers ce qui paroît agréable ou utile: c'est un sentiment doux,

198 DE L'AMITIE,
que la raison accompagne & guide,
vers ce qui est agréable &
honnête tout ensemble.

Il n'est pas surprenant que
les passions aveugles, turbulentes,
& injustes, courent rapidement
vers ce qui leur plaît,
sans pouvoir être retenues par
ce qui convient. Mais il le seroit
beaucoup, que l'amitié toujours
éclairée, raisonnable, & sage,
méprisât le devoir quand il se
montre, pour aller où le plaisir
l'appelle.

Ainsi, quoiqu'il y eût souvent
plus de goût, à servir ses
amis, & à leur faire du bien,
qu'à faire du bien à ses parens,
& à les servir; la véritable amitié
fera taire son goût, pour
n'écouter que la vertu; & lorsque
la vertu aura fait entendre
à l'amitié, que les parens doivent
être préférés aux amis,

l'amitié gémira , mais la vertu sera obéie.

Quand je parle des parens , il ne faut pas croire que je comprenne dans cette expression , tous ceux qu'embrasse sa signification ordinaire. Je n'entends par ce mot que les parens en ligne directe ; & je restrains ceux qui ne le sont qu'en collaterale , aux freres & aux neveux ; parce qu'entre freres , l'aîné doit tenir lieu de pere aux autres , & l'oncle à ses neveux.

Je ne pretends pas dire en les distinguant ainsi , qu'on ne doive rien à ceux qui se trouvent dans les autres degrez. Je veux seulement conserver entr'eux & les autres , la difference que la nature & la loi y ont mise.

Si l'on consulte la nature , il

200 DE L'AMITIE',
ne semble pas qu'elle étende
ses vûës au-de-là des enfans.
Dans le deffein de se perpetuer,
elle lie les peres aux enfans par
un sentiment d'amour , les en-
fans aux peres par un sentiment
de befoin ; mais elle en est de-
meurée-là.

La loi au contraire qui ne
s'interesse pas moins dans la con-
servation des familles , que la
nature dans la conservation de
l'espece , a porté la prévoyance
plus loin. Elle a voulu que l'on
conservât la memoire de la pa-
renté jusqu'à un certain nombre
de generations ; & elle a or-
donné , que ceux qui tiroient
leur origine d'un même hom-
me , fussent attachez par des
liens communs , jusqu'à un cer-
tain point. C'est ce qui a fait les
lignes & les degrez.

Mais en établissant cet or-

dre , elle a mis de grandes distinctions entre ces differens degrez , & les effets qu'ils devoient produire. Il seroit trop étranger à mon sujet , de les rapporter toutes ici. Il suffira de remarquer , qu'elle a considéré ces parentez de deux manieres , ou par rapport aux successions , ou par rapport aux mariages. C'est dans le droit de succeder , qu'elle a renfermé presque tout l'effet de la parenté en ligne collaterale.

Dans les mariages , son attention est plus morale ; elle ne regarde pas seulement ce qui est de l'interêt de la famille ; mais encore ce qui est de l'honnêteté publique. C'est par cette raison , qu'elle défend le mariage entre les parens en ligne directe , en quelque degré que

202 DE L'AMITIÉ,
ce soit , & qu'elle restraint cette
défense en ligne collaterale , aux
freres & aux sœurs , aux oncles
& aux niées.

Cette honnêteté publique
consiste , en ce que les person-
nes sont unies de plus près , &
plus immédiatement subordon-
nées dans la ligne directe que
dans la collaterale. De cette sub-
ordination naît un respect qui
doit être inviolable , & qui est
peu compatible avec cette
sorte d'égalité & de familia-
rité , que le mariage intro-
duit.

Par la même raison , la Loi
ayant regardé le frere aîné com-
me le second pere du cadet ;
& les oncles comme de se-
conds peres de leurs niées ;
il étoit juste qu'elle les assu-
jettît aux mêmes regles de
bienfaisance , & leur appliquât

la même défense de se marier.

S'il est donc vrai que nous tenions à certains parens , plus par les biens de la famille & par l'ordre de succeder , que par tout le reste ; & qu'au contraire nous tenions à d'autres , plus encore par le devoir & par l'honnêteté publique , que par d'autres liens ; il faut nécessairement convenir , que ma distinction entre ces deux classes de parens est bien fondée. Nous ne ferons rien qui préjudicie au droit que les uns peuvent avoir un jour sur nos biens ; mais nous rendrons exactement aux autres tous les devoirs , que l'honnêteté publique exige pour eux.

Entre ces devoirs je ne crains point de mettre la préférence qui leur est dûë sur nos amis ; je ne dis pas la préférence d'af-

204 DE L'AMITIE ;
fection ; car l'affection ne s'or-
donne point. C'est un senti-
ment qui pour naître en nous ,
n'attend ni nôtre volonté , ni
celle des autres. Nous n'aimons
ni quand nous voulons , ni qui
nous veulent. Ainsi , l'honnête-
té publique ne peut nous assu-
jettir à des sentimens , qui ne
dependent ni de nous , ni d'el-
le ; & qui doivent nous être
inspirés par les autres , s'ils
veulent que nous les ayons.
Mais elle a droit d'exercer ri-
goureusement son empire sur
nos actions. Nous pouvons ai-
mer nôtre ami plus que tous
nos parens ensemble , s'ils ne
font pas sur nôtre cœur cette
douce impression qu'il a scû y
faire. Mais quand il sera ques-
tion d'agir , ce sentiment ne de-
cidera point de nôtre conduite ,
& la laissera regler par le devoir.

Ainsi , dans la concurrence , entre nôtre ami & un parent de la classe que je l'ai dit ; si les offices , si les secours qu'ils nous demandent , ne peuvent être rendus qu'à l'un des deux , nous satisferons aux engagements de la nature & de l'honnêteté publique , préféablement aux engagements de l'amitié , & au penchant de nôtre cœur. Je ne puis lire sans une admiration , mêlée d'un sensible plaisir , le testament de cet Ancien , qui n'ayant aucuns biens , & laissant sa mere & sa fille sans ressource , legua sa mere à son ami pour la nourrir , & sa fille pour la marier. Il n'est pas aisé de déterminer , lequel merite plus de louanges , ou du testateur , à qui les idées qu'il avoit de l'amitié , fournirent la confiance nécessaire

206 DE L'AMITIE',
pour faire un tel testament ;
ou du legataire , qui se sentit
si obligé de ce legs , qu'il re-
tira la mere chez lui , où il en
prit soin jusqu'à la mort ; &
que le même jour qu'il maria
sa propre fille , il maria celle de
son ami , & leur donna mê-
me dot. Mais je ne balancerois
pas à condamner le legataire ,
si pour être en état de retirer
chez lui la mere de son ami ,
il eût chassé & abandonné sa
propre mere ; & si pour marier
la fille du testateur , il eût laissé
sa propre fille sans établisse-
ment.

L'amitié n'est point intro-
duite , pour dispenser les hom-
mes des devoirs , que la nature
& l'honneur leur ont impo-
sez ; encore moins pour les en
dispenser en faveur de ces de-
voirs qu'ils se sont faits eux-

mêmes. Si on mettoit l'amitié à de tels usages , on la feroit servir à renverser & à détruire la vertu ; & son premier objet , son principal emploi , c'est de la soutenir & de la fortifier.

Que l'on ne croye donc pas former une objection considérable contre ces principes , quand on demande ce qu'on peut attendre de ces amis , qui croiront devoir tant à Dieu , à la Patrie , à leur famille ; quelle sera la part des amis , quand tous ces différens devoirs auront été remplis ? Je demanderois avec bien plus de raison , quelle sûreté l'on pourroit trouver avec des amis capables de sacrifier Dieu , leur Patrie , & leur famille à l'amitié ? Quelle sera le principe d'une liaison si monstrueuse ? On ne dira pas sans doute , que ce

208 DE L'AMITIÉ,
soit la vertu. Car loin qu'elle
autorise un pareil renversement
de tous les devoirs, c'est dans
leur exacte observation qu'elle
consiste. Cette liaison, qui n'u-
nirait les hommes, que pour le
desordre & pour le crime, ne
pourroit donc jamais prétendre
au nom d'amitié.

D'ailleurs les occasions, où
les engagements de l'amitié se
trouvent en concurrence avec
nos devoirs, sont si rares ; qu'il
n'arrivera gueres, que les amis
ayent à souffrir de cette juste
préférence que les devoirs exi-
gent. Que si par un hazard ex-
traordinaire le cas arrive ; les
amis qui en contractant leur
amitié, auront pris ce principe
pour règle de leur engagement,
n'auront à se plaindre, & ne
seront point trompez. Ils se
diront qu'en amour le goût de-
cide

cide sans consulter la raison ; qu'en amitié on ne donne à son goût , qu'autant que la raison le permet.

C'est en la consultant avec attention , qu'ils apprendront ce qui doit être accordé à l'amitié , ce qui lui doit être refusé. Il n'est pas possible de prévoir toutes les circonstances , qui doivent sur cela déterminer , ni de descendre au détail. On doit se contenter de tracer quelques regles generales , qui puissent être appliquées dans le besoin. Une des principales , c'est de n'oublier jamais que l'on doit servir ses amis , mais non leurs passions.

Ainsi toutes les fois que l'intérêt de nôtre ami nous appellera , il ne faut pas courir , il faut voler ; mais si nous venons à découvrir , qu'il nous em-

210 DE L'AMITIE,
poye à des choses, que l'honneur & la probité ne nous permettroient pas pour nous-mêmes, nous aurons le courage de nous retirer. C'est bien assez que d'aimer ses amis autant que soi. Il faut se défier de nous, quand nous jurons que nous les aimons davantage. Ce sentiment est un desordre dans la nature, & la prudence ne souffre pas que l'on compte sur un desordre.

Nôtre ami a un procès, ce n'est point à nous à le juger. Dès qu'il l'entreprend, nous devons préfumer qu'il est bien fondé; & dès ce moment, nous sommes obligez de prodiguer biens, conseils, talens, credit pour le soutenir. Mais si nous apprenons dans la suite, que ce procès est une vexation, & que nous en soyons convaincus à

n'en pouvoir douter ; il faut l'avertir avec douceur , le ramener , s'il est possible , avec force ; n'épargner rien pour le remettre dans la voye de la justice ; & si nos efforts sont inutiles , tout ce qui nous reste à faire , c'est de le plaindre. Nous ne pourrions plus le servir , sans nous rendre complices d'une action que nous condamnons.

Mais si dans ces cruelles conjonctures la vertu nous défend de seconder nôtre ami , l'amitié ne nous permet jamais de déclamer contre sa conduite. Blâmons-la quand nous lui parlons ; excusons-la quand nous parlons aux autres ; excusons-la auprès de nous-mêmes. Soutenir un mauvais procès ; n'être point touché des raisons qui en découvrent l'injustice ; ne

212 DE L'AMITIE,
vouloir point l'abandonner ;
quand une fois on l'a commen-
cé ; c'est un effet de l'humeur
ou de la passion. L'une est une
foiblesse, l'autre une maladie de
l'ame. C'est un defordre , il est
vrai ; mais c'est un defordre
dont il se faut prendre plus en-
core à la condition humaine ,
qu'à nôtre ami. Il est foible ou
malade aujourd'hui , nous le se-
rons demain. Ne voyons pas
comme lui , car il a la vûë trou-
ble ; gardons-nous bien de vou-
loir ce qu'il veut , car il n'a pas
la volonté libre. Mais traitons-
le doucement , & attendons
que le tems , ou que la raison
le guerisse. Si nous ne mettons
pas entre les mains du frene-
tique l'épée qu'il nous deman-
de avec les dernieres instances ,
du moins nous ne lui refusons ,
ni les alimens , ni les remedes

nécessaires pour dissiper la noire vapeur qui le tourmente. Moins nous avons de complaisance pour lui , plus nous avons de tendresse ; avec ses accès , nos soins redoublent , & plus il paroît extravagant , moins nous l'abandonnons.

Voilà quelle doit être la règle de nôtre conduite , avec un ami que la passion aveugle ou séduit. Je ne puis approuver ces gens , qui confondent la passion avec la personne , & qui ne font pas plus de grace à l'un qu'à l'autre. Ne faites point de quartier aux passions , ce sont vos plus dangereux ennemis ; vous ne pouvez trop vivement les poursuivre. Mais épargnez les personnes que ces passions entraînent , & songez que tous les jours vous êtes menacé d'un semblable

214 DE L'AMITIE;
malheur. Vouloir des amis qui
n'ayent point de passions, c'est
vouloir des amis qui ne soient
point hommes. Elles sont trop
unies à l'humanité pour les en
pouvoir détacher; le plus sa-
ge n'est pas celui qui n'en a
point, c'est celui qui en a le
moins.

C'est une maxime admira-
ble, que l'amitié doit servir de
compagne à la vertu, & non de
soutien au vice; mais il ne faut
pas en conclure, que l'on doive
abandonner son ami dès qu'il
tombe dans un desordre. Dis-
tinguons une passion, une foi-
blesse, un vice passager, d'une
action noire & d'une corrup-
tion du cœur. Ne soyons point
vertueux au-de-là de ce que la
vertu le demande. Ne deta-
chons point de son service l'a-
mitié, pour la mettre au service

de la passion. C'est le terme marqué à nôtre devoir , il peut s'y arrêter sans scrupule. S'il va plus loin , s'il entreprend de nous arracher à nôtre ami ; il s'égaré & se perd dans l'illusion , & dans la fausse delicatesse.

On conçoit aisément par cet exemple , jusqu'où l'amitié peut aller dans les autres cas. Je ne puis pourtant m'empêcher d'en examiner un , que j'ai entendu proposer plus d'une fois , & dont l'examen peut être utile , parce que l'occasion le fait naître souvent.

Un Magistrat se trouve Juge de son ami , peut-il être son Juge malgré la priere qui lui est faite de se déporter ? Peut-il après avoir entendu une partie de l'affaire , s'abstenir de juger , de peur de nuire à son ami en

216 DE L'AMITIE',
donnant contre lui son suffra-
ge ? Enfin si la question est pro-
blématique , peut-il prendre ,
contre son opinion , celle qui se
trouve la plus favorable à son
ami ?

Il n'est pas aisé d'établir un
principe certain , pour la déci-
sion de la première de ces ques-
tions. Ce qu'on peut dire en ge-
neral , c'est que l'amitié n'est
point par elle-même un sujet ,
qui puisse obliger un homme de
bien à se recuser. Comme elle
n'a point pris sa naissance dans
le trouble , qu'elle est éclairée ,
& qu'elle ne marche qu'ap-
puyée sur la vertu , il n'y a point
à craindre qu'elle corrompe le
cœur , ou qu'elle séduise l'es-
prit. Un vrai homme d'hon-
neur ne devrait pas refuser d'être
Juge dans sa propre cause ,
si on le prioit de l'être. Il n'est
pas

pas digne de ce témoignage public d'estime qu'on lui rend , s'il n'ose le premier se le rendre à lui-même en secret , & s'il ne se sent pas en état de le soutenir en public. Pourquoi donc hésiteroit-il à être Juge dans la cause de son ami , lorsqu'il s'y trouve appelé par le devoir de sa charge. Si le Magistrat doit tout à la justice , il ne doit rien aux caprices , & aux inquiétudes des plaideurs ; & où en seroit-on , si l'on étoit obligé de calmer toutes leurs craintes , & de dissiper tous leurs soupçons ? Ainsi , il fera son devoir , lorsque , sans aucun égard pour ces injustes défiances , il gardera sa place , & remplira le ministère qui lui est confié.

Cependant il y a des personnes d'un caractère si sensible , si sujet aux préventions en fa-

218 DE L'AMITIE',
veur de leurs amis , qu'il ne leur
est presque pas possible de leur
donner le tort. C'est à ceux qui
se sentent susceptibles de ces im-
pressions , & qui l'ont éprouvé ,
à se juger. Il n'est plus permis
d'être juge , dès qu'on n'est pas
pleinement convaincu , que l'on
demeurera dans une entière neu-
tralité.

Cette neutralité est la seule
situation convenable au Juge ,
& doit être autant en faveur
de ses amis que contr'eux. Il
n'y a peut-être pas de plus dan-
gereuse illusion pour les amis
scrupuleux , que lorsque dans
la crainte de se laisser trop en-
traîner au penchant qu'ils ont
pour leur ami , ils se renversent
entièrement de l'autre côté. De
pareils amis sont encore plus
redoutables , que des ennemis
déclarez. C'est dans le parfait

équilibre que consiste l'équité. Il n'est pas aisé de le trouver, je l'avoüe ; mais si l'on ne parvient à s'y mettre, on ne sera jamais équitable.

Dès que l'on peut être en doute, & que l'on craint ou d'en croire trop l'amitié, ou de s'en défier trop, le plus sûr c'est de se recuser. Ce parti ne coûte gueres aux gens de bien, quand après s'être examinez, ils croient avoir besoin de le prendre. Mais je vois qu'en même tems qu'ils le prennent, la plupart des Juges deviennent sollicitateurs de leur ami. Font-ils bien ? Les Loix le défendent ; mais l'usage l'autorise. La Loi qui se précautionne toujours contre les maux les plus éloignez, aussi-tôt qu'ils sont possibles, a crû qu'il étoit à craindre, que le poids d'une

220 DE L'AMITIE',
telle sollicitation ne fit pencher
la balance. Mais parce qu'on a
présumé que les Juges n'étoient
pas des hommes ordinaires ; l'u-
sage , dont l'empire est au-des-
sus de la loi , les a dispensez
de celle-ci , qui pour faire trop
de justice aux autres , ne leur
en faisoit pas assez à eux-mê-
mes.

Comme cette matiere dé-
pend plus de la Jurisprudence
que de la Philosophie , je ne
prétends point l'approfondir ici.
Je dirai seulement pour me ren-
fermer dans mon sujet , que l'a-
mitié n'impose jamais l'obliga-
tion de violer les Loix. Si le
procès de votre ami vous pa-
roît juste , demeurez à votre
place ; soyez son Juge , rien ne
vous le défend. S'il vous pa-
roît injuste ou douteux ; de
quel droit osez-vous demander

aux autres leur suffrage , pour une cause , à laquelle vous n'osez vous-même donner le votre ?

On sçait ce qu'en pareille occasion fit un Sage de la Grece. Il se trouva Juge avec deux autres dans une affaire capitale d'un de ses meilleurs amis. Après un examen serieux , il demeura convaincu , qu'il ne pouvoit l'absoudre sans trahir sa conscience. Le penchant de l'amitié l'entraînoit d'un côté , l'amour du devoir le retenoit de l'autre. Quel parti prendre dans une si cruelle conjoncture ? Il falloit en ce tems-là , quand on étoit Juge , remplir son ministere. Voici l'expédient dont il s'avisa. On opinoit alors par scrutin. Il employa si bien & son éloquence & son autorité auprès des deux

222 DE L'AMITIE ;
autres Juges , qu'il les engagea
à mettre dans le scrutin leur
boule blanche , qui dénotoit
l'absolution ; pendant qu'il y mit
sa boule noire , à laquelle la con-
damnation étoit attachée. Ainsi
deux suffrages l'ayant emporté
sur un , l'absolution fut pronon-
cée , & il prétendit avoir heu-
reusement satisfait , & à l'ami-
tié , & à la justice tout ensem-
ble.

Mais ce qu'il regardoit com-
me une ingénieuse subtilité ,
n'étoit en effet qu'une erreur
grosfiere. S'il eût pensé plus
juste , il eût clairement com-
pris , qu'il manquoit à deux de-
voirs à la fois. Il eût fait ce rai-
sonnement pour s'en convain-
cre : ou il est permis de sacrifier
la justice à l'amitié ; & en ce
cas je ne dois pas seulement en-
gager mes Collegues à donner

leur suffrage à mon ami , mais je lui dois aussi le mien , & je trahis l'amitié , si je le lui refuse ; ou il est défendu de sacrifier la justice à l'amitié , & en ce cas je ne puis corrompre ou séduire mes Collegues , sans manquer à la justice.

Cette histoire dont chacun fera l'application qui lui conviendra , me conduit naturellement à ma seconde question ; & je demande si le Juge qui a commencé à connoître d'une affaire , peut , quand il s'aperçoit qu'il sera obligé d'opiner contre son ami , se retirer , pour s'épargner le chagrin de le condamner. Je ne dis pas dans le cas où en se retirant il ne resteroit plus le nombre de Juges nécessaires pour juger : car personne ne doute qu'en ce cas il ne peut plus se dispenser de

224 DE L'AMITIE,
remplir son ministere ; mais dans
le cas , où en se retirant , il lais-
se encore plus de Juges qu'il
ne faut pour rendre un juge-
ment.

La décision de cette question
ne me semble point douteuse.
Je suis persuadé que l'amitié
n'exige point du Juge , que
dans ce cas il se retire. Beau-
coup de gens pourront bien re-
garder mon opinion comme un
Paradoxe ; mais je les prie de
vouloir bien faire attention sur
les raisons qui me détermi-
nent.

J'ai vû souvent des personnes
d'aussi bon esprit que de bon-
nes mœurs , soutenir que le
ministere des Juges n'est point
volontaire. Elles prétendent qu'-
en acceptant la magistrature ,
ils contractent avec la Loi , ils
se font ses truchemens , &

s'engagent à lui prêter leur voix, toutes les fois qu'on la réclamera, & qu'elle sera obligée de parler. Ils se sont voüez à la Loi, ils ne sont plus à eux. Dans tous les cas où elle ne rejette pas leur service, ils le lui doivent. De-là vient que chez les Romains, le Préteur contraignoit les Arbitres qui avoient accepté l'arbitrage, à rendre leur jugement.

Ces personnes sont peut-être un peu trop séveres. La Loi est sage, mais non pas barbare. Quand elle manque de ministres par des accidens imprévûs, aucuns de ceux qui sont en état de servir ne s'en peuvent dispenser. Ils ne doivent plus connoître les personnes, lorsqu'un devoir nécessaire les appelle. Mais qu'ils s'abstiennent de monter au Tribunal,

226 DE L'AMITIE',
quand il ne s'agit que d'y pro-
noncer la condamnation de leur
ami, & quand il s'y trouve d'ail-
leurs assez d'autres Juges pour
le faire ; il y auroit de l'inhu-
manité à les charger de ce cruel
office. Je l'avoüe donc, je ne
pourrois me résoudre à blâmer
le Juge, qui dans ces circon-
stances se refuseroit à un si triste
emploi.

Il s'en faut bien que j'eusse
la même indulgence, pour
ceux qui après s'être volon-
tairement établis Juges de la
cause, veulent se retirer, lors-
que par l'exacte connoissance
qu'ils en ont eüe, ils voyent
qu'ils ne peuvent se dispenser
de condamner leur ami. Je
soutiens que le ministere de
ceux-là n'est plus libre ; &
qu'en prenant séance parmi les
Juges, ils se sont publique-

ment engagez à donner leur suffrage à l'une ou à l'autre des parties. Ce suffrage ainsi engagé , est un droit acquis à l'un des deux , & on fait une injustice manifeste à celui à qui on l'ôte. Ce n'est plus-là le cas où vous puissiez dire : il reste assez de Juges encore , pour condamner mon ami. Que sçavez-vous si votre exemple , si vos lumieres , si votre suffrage ne seront point necessaires à la bonne cause , & de quel droit les lui pouvez-vous refuser , après les lui avoir solennellement promis ? Vous ne devez jamais aller au Tribunal , qu'avec un esprit entierement dépoüillé de toute partialité , aussi prêt à condamner qu'à absoudre. Si vous vous retirez , vous faites un aveu public , de n'y être pas allé avec

228 DE L'AMITIE,
des intentions pures. Vous donnez lieu de croire que vous ne vouliez être Juge qu'en faveur de votre ami, & non en vûë de la justice. Et en effet, quel autre dessein pouvez-vous avoir eu, puisque vous vous retirez sans vouloir juger ? C'est un reproche qu'un homme de bien ne doit jamais ni s'attirer, ni mériter.

La dernière question me paroît la moins difficile à résoudre. Je n'ai jamais regardé que comme une plaisanterie, le conte que l'on fait de ce Juge, qui, dans ses études, lorsqu'il rencontroit une décision sur laquelle les Jurisconsultes sembloient se partager, ne manquoit point de mettre à la marge, *Question pour l'ami* ; voulant par-là faire entendre, que quand ces questions se pre-

fentoient, on pouvoit sans scrupule prendre non le parti qu'on croyoit le plus juste, mais celui qu'on croyoit le plus convenable aux intérêts de son ami.

Quoique cette opinion ne manque ni de partisans, ni de raisons, & qu'il se trouve des Jurisconsultes qui ont fait des recueils exprès de questions de cette espece; je ne puis la regarder que comme une erreur dangereuse, née de la subtilité de l'esprit, & de la corruption du cœur. Je n'ignore pas que ceux qui la soutiennent couvrent leur relâchement d'un voile de modestie. Ils disent que dans ces sortes de questions, où vous voyez les plus grands Docteurs se partager, c'est une sottise présomption, que d'oser se déterminer par ses propres lumieres. Qu'on

230 DE L'AMITIE ;
leur doit ce respect , de croire
que l'un pense bien aussi juste
que l'autre. Que quand vous
renoncez à votre propre opi-
nion , pour prendre celle des
Auteurs du parti contraire ; ni
la sagesse , ni la justice ne vous
peuvent condamner. La sa-
gesse , parce qu'elle vous dicte,
qu'il est prudent de préférer l'a-
vis des sages au sien. La jus-
tice , parce que ces Docteurs
sur la foi de qui vous decidez ,
sont des garants , avec qui l'on
doit être auprès d'elle en sû-
reté.

Ces raisonnemens , tout spe-
cieux qu'ils sont , m'ont tou-
jours paru de purs sophismes.
Dans les écoles , où l'on s'exer-
ce à l'Eloquence , chacun peut
à son gré soutenir l'opinion
qu'il veut , quoique ce ne soit
pas la sienne. Ce sont des jeux

innocens , où rien de ce qui se dit ne préjudicie à personne. Dans le Tribunal , tout est sérieux , tout est important. Le Juge n'y est pas appelé pour y dire ce qu'il lui plaît , ou ce qu'il souhaite , mais ce qu'il pense. Il se jouë de la justice , lorsqu'à l'opinion qu'il a , & qu'il lui doit , il substituë celle qu'il n'a pas , & qu'il voudroit avoir. Les Loix lui ordonnent de n'apporter dans ses fonctions que les lumieres de son esprit , & de se dépoüiller de toutes les inclinations du cœur. Le Juge dont nous parlons , fait précisément le contraire. Il n'apporte à l'exercice de son ministere que les inclinations du cœur , & se dépoüille de toutes les lumieres de son esprit. Il ne s'agit pas de sçavoir , si l'opinion qu'il

232 DE L'AMITIE,
prend a un bon garent ; mais
si c'est la sienne. On ne lui de-
mande pas de quel avis est un
tel Auteur, mais de quel avis
lui-même il est. S'il dit en opi-
nant , qu'un celebre Docteur
est d'un tel avis , mais que ses
raisons ne le convainquent pas ,
& qu'il est d'un sentiment con-
traire ; tout l'éloge qu'il aura
fait de ce Docteur ne produira
rien , & la voix de ce Juge sera
comptée entre les voix con-
traires à cette opinion. Il faut
donc que pour servir son ami ,
le Juge declare qu'il est d'un
sentiment dont veritablement il
n'est point ; & n'est - ce pas - là
le comble de la corruption , &
de la prévarication dans un Ma-
gistrat ? Il ne peut trop con-
sulter les Docteurs , trop mé-
diter leurs ouvrages ; mais a-
près s'être bien rempli de leurs
idées,

idées , c'est à sa persuasion intérieure à régler seul ses jugemens. Qu'il cede aux raisons ou à l'autorité de ces Docteurs , cela est égal ; pourvû que son esprit soumis acquiesce véritablement à cette opinion , sans aucun égard pour les personnes , la justice fera toujours satisfaction ; mais si contre sa persuasion intérieure , il se range à un avis dont il n'est pas , & cela dans la vûë de favoriser son ami ; la justice doit s'élever toujours contre un tel Juge , & le livrer à des remords éternels.

On demandera si ces regles qui assujettissent le Magistrat , dépositaire de la justice du Prince , peuvent s'étendre jusqu'au Prince lui-même. L'un est le Ministre de la Loi , l'autre en est l'Auteur ; l'un ne peut

234 DE L'AMITIE',
que l'appliquer , l'autre peut
quand il lui plaît , l'abroger
ou la suspendre ; l'un ne peut
que faire justice , l'autre peut
quand il le trouve à propos , fai-
re grace.

De-là , il semble qu'on ne
puisse se dispenser de conclu-
re , que si l'autorité des Souve-
rains n'est point bornée par la
sévérité des Loix , les devoirs
de leur amitié ne sont point
asservis à ces maximes faites
pour les particuliers. S'ils ont
le pouvoir de faire grace , &
d'imposer silence aux Loix mê-
mes ; où placeront-ils mieux
l'usage de ce pouvoir , que sur
la tête des personnes qui leur
sont chères.

Philippe , Roi de Macedoine ,
à qui Alexandre ne fut pas
moins redevable de sa gloire que
de sa naissance , pensoit bien

autrement, tout politique qu'il étoit. Le parent de l'un des Courtifans qu'il cherissoit le plus, avoit fait un crime. Le Courtisan se jette aux genoux de Philippe, & lui demande de vouloir bien se contenter de faire payer au coupable une grosse amende, sans souffrir qu'il y fût condamné par un Jugement qui le deshonoreroit ; mais ce Prince lui répondit avec fermeté : *J'aime mieux qu'il soit deshonoré que moi.* Heureux s'il n'eût jamais oublié une si sage maxime. Il lui en coûta la vie pour avoir osé s'en écarter. Car Pausanias jeune homme qui servoit dans ses Gardes, s'étant plaint à lui de la violence infame, que les plus chers Confidens de Philippe lui avoient faite, & n'en ayant pû obtenir justice, il se

236 DE L'AMITIE',
vengea non sur ceux qui l'a-
voient outragé, mais sur celui
qui avoit refusé de les punir.

Loin de me mêler de pres-
crire des bornes aux graces
des Princes, je me souviendrai
dans cette occasion, de ce que
dit un Ancien, aussi délié Cour-
tifan que sage Philosophe : *Il
y a de l'orgueil à faire des leçons
à ses Maîtres. C'est aux siècles
passez, & non à nos préceptes,
à les instruire.* Quel est le Prin-
ce en effet, qui voyant la vene-
ration que la posterité conserve
pour la mémoire des uns, l'hor-
reur qu'elle a pour la mémoire
des autres, ne soit en état de
connoître parfaitement ce qu'il
doit éviter, ce qu'il doit sui-
vre ?

C'est donc aux anciennes His-
toires, que je renvoye ceux
qui me proposeront cette ques-

tion. En lifant ce qu'on fait les Princes qu'on admire depuis tant de fiécles , ce qu'ont fait ceux qu'on détefte encore aujourd'hui ; ils apprendront ce que doivent faire ceux qui aiment leur gloire. Mais fi les Princes ont des amis veritables , ils ont dequoi fuppléer abondamment à toutes nos reflexions ; & s'ils n'en ont aucuns , elles leur font absolument inutiles. Il ne faut point de regle pour fe conduire dans l'amitié , quand on n'a point d'amis.

Ce n'est pas fans raifon , que je dis , fi le Prince a des amis veritables. Il n'est pas aifé de decider s'il en peut avoir. Cette question est de nôtre reffort , & merite bien d'être traitée.

Si d'un côté l'on confidere les devoirs que l'amitié pref-

238 DE L'AMITIE',
crit ; si de l'autre on fait attention sur les égards que le Thrône exige , on aura peine à croire , que des choses non seulement si différentes , mais si opposées puissent jamais compatir ensemble.

L'amitié demande de la vivacité , de l'attention , de la confiance , de la familiarité , de la force , de la franchise. Le Thrône veut de la retenue , du respect , de la soumission , du mystère , de la dissimulation , de la complaisance. L'amitié met une égalité parfaite entre les amis. Le Thrône met toujours entre le Souverain & le sujet une distance infinie. Un Roy toujours appliqué aux besoins de l'Etat , toujours attentif au bonheur de ses peuples , toujours occupé du soin de sa gloire , peut-il descendre jusqu'aux

offices de l'amitié, peut-il y suffire ? Si quelqu'un, touché des qualitez du Prince s'attache à lui, & s'empresse de lui donner toutes les marques d'une amitié fidele ; comment le Prince distinguera-t-il l'attachement que l'on aura pour sa Couronne, de celui qu'on aura pour lui-même ? Quel dégoût, s'il s'en défie ? Quelle illusion, s'il ne s'en défie pas ? Comme il peut satisfaire toutes les plus vives passions des hommes, ces passions l'assiègent à toute heure ; par où les gens desintéressés parviendront-ils à l'aborder ? Sans cesse enyvré du doux poison de la flaterie, est-il en état de goûter l'amertume de la vérité ? Peut-on la lui dire, & lui paroître ami ? Peût-on l'être, & la lui taire ?

Quand tous ces obstacles se-

240 DE L'AMITIÉ,
ront comme par miracle sur-
montez , il s'en presente une
infinité d'autres à vaincre. Les
amis du Prince deviendront les
ennemis des Courtisans. Les
Courtisans aussi entêtez de leur
propre merite , que jaloux de
sa confiance , n'hésiteront pas à
croire , que ceux qui l'obtien-
nent , la leur volent. Ce sera
tous les jours quelque nouvelle
calomnie , ou contre ses amis ,
ou contre lui-même. Si on ne
peut rendre leur fidelité sus-
pecte , on attaquera leur desin-
teressement ; si on ne peut leur
ôter des vertus , on leur don-
nera des vices ; si on ne peut leur
reprocher qu'ils manquent de
lumiere , on leur fera un crime
d'en avoir trop. En louant le
Prince d'avoir des amis si éclai-
rez , qu'il n'est pas possible de
faillir avec eux , on lui fera
comprendre ,

comprendre , qu'on le regarde comme un homme foible , qui est hors d'état de se passer de leurs conseils , & qui se laisse gouverner. Ainsi on soulevra l'amour de sa réputation contre son amitié ; & on fera servir sa propre jalousie aux desseins des malins & des envieux. Les tranquilles douceurs de l'amitié , ne peuvent séjourner au milieu de tant de troubles & d'inquiétudes. Elle veut trouver des égaux , ou les faire ; la Royauté veut des Sujets. La fortune & la vertu semblent avoir disputé comme à l'envy , à qui rendroit les hommes plus heureux. La fortune a donné aux Souverains , puissance , honneurs , richesses ; la vertu offre aux sujets les trésors , & les plaisirs de l'amitié. Si les charmes de l'amitié

242 DE L'AMITIÉ,
manquent aux Rois, les hommages qu'on leur rend, les remplacent. Si la gloire du Commandement est refusée aux sujets, les offices de l'amitié les en dédommagent. On ne peut être à la fois Roi & Sujet. On ne peut jouir tout ensemble du partage des Sujets & de celui des Rois.

Aussi voyons-nous qu'il n'est pas aisé de trouver des exemples de Rois, qui ayent eû de vrais amis. La fable en est prodigue; Thésée & Pirithoüs, Achille & Patrocle, Pylade & Oreste, Castor & Pollux: l'Histoire en est plus avare. Elle nous fait connoître, ou que les Souverains ont méprisé ce bien, ou qu'ils n'ont pas crû qu'il fût à leur usage.

Toutes ces raisons pourroient bien me déterminer à

croire, qu'il est très-difficile que les Rois ayent des amis ; mais je ne le croirai jamais impossible. Plus j'examine la nature de l'amitié, moins je trouve de raisons qui défendent aux Souverains d'y prétendre. Elle a deux principes également nécessaires ; la vertu qui donne une haute estime de la personne dont l'on veut faire son ami ; & l'attrait ou ce charme inexplicable, qui nous donne l'envie de nous attacher à cette personne. On ne peut douter, & on le peut moins en France qu'ailleurs, qu'un Roy ne puisse rassembler & toutes les vertus propres à inspirer la plus grande estime, & ce je ne sçai quoi, dont l'impression est si sensible sur les cœurs. Il est donc vrai qu'il y a des Rois, qui peuvent être aimez. Il

244 DE L'AMITIE',
n'est pas moins certain qu'un
Roi vertueux peut être touché
de la vertu d'un honnête hom-
me, & charmé de son caracte-
re. Il est donc évident qu'un
Roi peut aimer. Que si un Roi
peut être aimé, & peut aimer
lui même ; il faut convenir qu'il
est capable d'amitié ; dont les
engagemens ne consistent, que
dans l'union des personnes qui
s'aiment.

La seule difference essentielle
que je voudrois mettre entre
l'amitié des Rois, & celle des
autres hommes ; c'est que les
autres peuvent s'engager avec
plus de confiance, & que les
Princes ne le peuvent faire avec
trop de précaution. On ne peut
se lier d'amitié, qu'avec ceux
que l'on connoît ; & rarement
le Prince connoît ceux qui
l'approchent. Plus il est hom-

me de bien , plus il est exposé à être trompé. Quoique ce soit une ancienne maxime , que les Sujets se forment sur le modèle de leur Roy , elle ne laisse pas d'être fort équivoque. Si le Prince a malheureusement de mauvaises mœurs , les peuples en reçoivent aisément l'impression. Le vice , qui naturellement se communique , se répand bien plus vite , quand il se trouve autorisé. Mais si le Prince est vertueux , les Courtisans ne prennent pas ses mœurs , ils se contentent de les contrefaire. Dans un pays où l'ambition conduit presque toujours les hommes , & où les intérêts les plus puissans les remuent ; chacun se montre tel , qu'il veut qu'on le croye. Qu'il est aisé entre tant de gens masquez , de se méprendre !

246. DE L'AMITIE',
Qu'il faut de bonheur pour dis-
cerner la réalité d'avec l'appa-
rence ! Comment s'éclaircir ? On
ne peut consulter que gens inte-
ressés à cacher la vérité , ou peu
attentifs à s'en instruire. L'en-
vieux supprime les vertus , l'a-
mi les suppose , l'indifferent les
ignore.

Voilà ce qui me fait juger ,
qu'il est très - difficile que les
Rois ayent de vrais amis ; l'es-
pece d'égalité , la confiance ,
la familiarité , l'attention que
l'amitié demande , m'embaras-
sent beaucoup moins. Si le Prin-
ce est une fois assez heureux ,
pour faire bien son choix , il
peut compter hardiment sur le
reste. Celui qui dans le sein
de la grandeur & de la gloi-
re est capable de soupirer ,
après les douceurs d'une pure
& sincere amitié , descendra

fans peine du Trône , pour se mêler avec ses amis. Loin de craindre de s'avilir en se familiarisant ; on ne le verra se souvenir de son rang , que par les efforts qu'il fera pour les engager à l'oublier. Il ne paroîtra Roi dans leur commerce , que parce qu'il y mettra davantage. Ils ne sentiront sa puissance , que par ses bienfaits ; & ils ne prendront dans sa familiarité que plus de zele , & plus de respect pour sa personne.

Alexandre est sans doute , l'un des Princes du monde , qui a soutenu le plus fierement la majesté des Souverains. Il dédaignoit dès son enfance d'entrer dans la lice , si ce n'étoit avec des Rois. Lorsqu'il fut parvenu à la Couronne , l'Empire de la terre parut petit à son

248 DE L'AMITIE,
ambition. Il eût pourtant des
amis. Ephestion eût toute sa
tendresse, & toute sa confiance.
Alexandre, loin d'être avec lui
jaloux des droits de la Royau-
té, prenoit plaisir à lui en voir
en quelque sorte partager les
honneurs.

Personne n'ignore la preuve
que l'Histoire en rapporte, &
qui est digne de passer jus-
qu'aux siècles les plus reculez.
Après qu'il eût défait Darius
Roi de Perse, la mere & la
femme de ce Prince malheu-
reux furent emmenées capti-
ves. Le vainqueur crut qu'il se
montreroit indigne de sa victoi-
re, s'il ne prenoit soin d'adou-
cir leur disgrâce par toute for-
te de bons traitemens. Il alla
suivi de toute sa Cour, dans les
tentes où elles étoient gardées.
Comme elles ne le connois-

soient pas , elles prirent pour lui Ephestion , qui étoit à ses côtez , & se prosternerent aux pieds de ce Courtisan. La maniere dont celui-ci les reçut , leur fit bien-tôt comprendre & sa surprise , & leur erreur. Sifigambis , mere de Darius , ne manqua pas d'en faire des excuses à Alexandre. Mais lui , plus content de voir qu'on eût pris son ami pour un Roi , que piqué d'avoir été pris lui-même pour un simple Courtisan , lui répondit d'un air affable & plein de bonté : *Vous ne vous êtes point trompée , Madame , celui-ci est aussi Alexandre.*

Cet exemple peut sans doute suffire , pour prouver que l'amitié n'est pas un bien , dont l'usage soit impossible , ou défendu aux Souverains ; mais on ne doit pas oublier , qu'il

250 DE L'AMITIE',
est encore plus rare qu'il n'est
grand. Que l'on parcoure les
Histoires ; on y trouvera bien
plui aisément des Rois imita-
teurs du courage & de l'intre-
pidité d'Alexandre , que d'une
amitié si pure & si sincere. Il
faut moins de force , pour aller
à la gloire & à la grandeur à
travers les perils , qu'il n'en
faut pour descendre de la gran-
deur & de la gloire par la mo-
deration. Dans le premier cas,
la nature nous soutient ; elle
nous pousse rapidement vers
tout ce qui peut nous mettre
au-dessus des autres hommes,
& nous ferme les yeux sur les
obstacles , qui s'opposent à nos
desseins. Dans le second elle
nous arrête & nous retient ,
par la repugnance presque in-
vincible , qu'elle nous donne , à
nous mettre au niveau de ceux

que la fortune nous a soumis. Pour faire d'un petit Roi, comme étoit Alexandre, le plus grand Conquerant du monde, il ne falloit que l'ambition démesurée dont il étoit possédé; que la valeur qu'il tenoit de la nature; & les conjonctures favorables que la fortune lui avoit menagées. Mais pour faire d'un grand Conquerant un homme capable d'acquérir des amis, & d'être ami lui-même, il faut une sagesse infinie; & c'est ce que ni la nature, ni la fortune ne peuvent seules donner.

La conclusion de tout ce que je viens de dire, c'est qu'il n'est presque pas possible, que les Souverains jouissent des douceurs de l'amitié; qu'il leur seroit aussi utile qu'agréable d'avoir des amis, & qu'il y auroit

252 DE L'AMITIE',
plus de danger que d'avantage
à en être.

Je revolterai sans doute les ambitieux. Des gens qui mesurent leur bonheur sur les faveurs de la fortune, & qui la rendent arbitre souveraine du repos de leur vie, sont peu disposés à croire, que l'amitié des Rois puisse jamais être onéreuse. Mais ce n'est pas aussi pour ce genre d'hommes que je hazarde ces reflexions. Elles ne sont faites, que pour ceux qui cherchent à connoître à fond l'usage & les loix de l'amitié; & de quoi serviroit une telle connoissance aux ambitieux? Ils ne courent qu'après les honneurs & les richesses; & l'amitié ne marche qu'à la suite de la vertu. Comment se rencontrer sur des routes si opposées? Je ne craindrai donc

point d'avancer, que les personnes de ce caractère sont très-rarement propres à être amis, & ne méritent gueres d'en avoir.

Pour établir cette proposition, je ne dirai point que les scelerats ne peuvent prétendre à l'amitié, & qu'un ambitieux ressemble fort à un scelerat. Je leur fais grace. Quoique l'ambition aussi attentive sur les moyens de parvenir, que peu scrupuleuse sur leur choix, soit presque toujours en divorce avec l'innocence; je veux bien supposer, qu'il peut arriver qu'un ambitieux ne soit pas fourbe & perfide. Mais je croi qu'il n'y a pas de sagesse à en faire l'épreuve. On ne peut manquer à compter sur toutes les qualitez, qui entrent naturellement dans l'idée d'un cer-

254 DE L'AMITIE' ;
tain caractere. Au contraire, on
risque tout, à croire qu'on ne
trouvera point dans ce caractere
les défauts qui lui appartiennent.
On se trompe rarement, quand on
se regle sur le caractere tout entier.
On prend d'ordinaire de fausses
mesures, quand on le divise. C'est
se promettre un miracle ; & quoiqu'il
en soit arrivé, il est contre le bon
sens de faire entrer les miracles dans
le plan de sa conduite.

D'ailleurs, quand il seroit possible
de trouver un homme de bien dans un
ambitieux, je ne le regarderois pas
encore comme un sujet propre à l'a-
mitié. Veritablement on pourroit se
promettre avec lui la sûreté qu'elle
demande. Mais pourroit-on en attendre
la douceur qui la doit accompagner ?

Comment celui qui ne s'occupe que du soin de s'élever au-dessus des autres , d'obtenir des emplois ou des dignitez , d'entasser des richesses , aura-t-il le tems de songer aux intérêts de ses amis , de prévenir leurs besoins , de remédier à leurs chagrins , de partager leurs peines ? Devoüé à la fortune , de qui seule il peut tenir le souverain bien qu'il desire , comment se dispensera-t-il d'en respecter les caprices & de s'y assujettir ? Tant que ses amis pourront par leur avancement favoriser son élévation , vous ne le verrez rien ménager pour les soutenir , & pour les défendre. Mais si ces mêmes amis deviennent inutiles à ses vûës , l'indifférence , & bien-tôt la froideur succéderont à son empressement , & à sa vivacité. Les

256 DE L'AMITIE',
disgrâces qui leur surviendront,
il les prendra pour des avertisse-
mens que le Ciel lui donne,
de se separer de gens dont la
société ne peut être que funes-
te. Rarement ses amis seront-
ils malheureux sans être cou-
pables ? Si on leur a rendu de
mauvais offices à la Cour ; s'ils
ont déplû à un Ministre ; ils se-
ront tout au moins des impru-
dens , dont le commerce est
dangereux , & dont il faut se
détacher avec éclat , de peur
de paroître complice de leur
faute , & d'être enveloppé dans
leur malheur.

Ainsi , pendant que l'ambi-
tieux , qui a renoncé à tous les
sentimens de vertu , vous pouf-
fera dans le précipice , si les
Grands vous poursuivent ; l'am-
bitieux qui aura conservé quel-
que reste de probité , se con-
tentera

tentera d'avoir honte d'être votre ami , de se le reprocher , & de vous abandonner.

Il s'en faut bien que l'amitié puisse s'accommoder d'une telle conduite. Jamais plus brillante , jamais plus vive , que quand vous êtes dans l'adversité ; elle ne sçait point plier sous le joug d'une basse politique. Comme elle est sage , elle n'ira point inutilement se perdre avec vous , en insultant aux puissances. Mais comme elle est intrépide , elle sçaura , s'il le faut , leur résister en face , & vous défendre contr'elles. L'ami véritable se hazardera plutôt à tomber avec vous , que de ne pas essayer de vous soutenir ; & il méritera par son courage , & par sa fidélité , une approbation & une estime , que l'ambitieux s'efforce de surprendre , par

258 DE L'AMITIE',
une lâche & suspecte complai-
sance.

Aussi ce n'est pas un doute ,
que les amis doivent épouser la
querelle de leurs amis ; c'est-
à-dire appuyer leurs droits de
toutes les manieres que la justi-
ce peut permettre. Quand je
parle de la sorte , il ne faut pas
croire , que je prétende assujet-
tir les amis , à suivre aveugle-
ment les plus injustes caprices
de ceux avec qui ils sont liez
d'amitié. J'ai déjà dit , que nous
devons servir nos amis , & non
leurs passions. Je suppose donc,
que les inimitiez qu'ils se feront
attirées , n'auront point de leur
part , des causes manifestement
déraisonnables ; mais qu'el-
les viendront ou de l'intérêt,
ou de la prévention , ou de la
mauvaise volonté de ceux qui
les auront offensez ; & en ce

cas je soutiens, que nous ne devons pas hésiter à prendre parti pour nos amis, contre quelques personnes que ce puisse être. Si l'union qui est entre les amis, fait qu'ils n'ont qu'un même cœur, ils ne doivent avoir qu'un même intérêt. Honneur, fortune, credit, rien ne leur est personnel; tout devient le bien commun de l'amitié. Ainsi dès que nôtre ami est attaqué, nous le sommes; & puisqu'on ne lui peut rien ôter, que nous n'y perdions, c'est courir à nôtre propre défense, que de courir à la sienne. Il y a pourtant une différence essentielle à faire entre sa querelle & la nôtre; c'est que dans la sienne nous devons être beaucoup plus vifs, plus attentifs, plus inflexibles. Dans nôtre propre querelle nous pou-

260 DE L'AMITIÉ ;
vons à nôtre gré prendre le
parti , qui convient le mieux à
nôtre humeur , ou à nôtre ca-
ractere. Arbitres de l'injure que
nous avons reçüe , ainsi que
du ressentiment qu'elle merite ;
nous pouvons être genereux
ou foibles , implacables ou in-
dulgens ; mais dans la querelle
de nôtre ami , nous devons être
intraitables ; nous ne devons
écouter que lui ; à lui seul ap-
partient de nous moderer & de
nous appaiser. *Vous me deman-
dez mon amitié , disoit Pline à un
homme des plus accréditez de
son siècle , & vous me la deman-
dez après avoir cruellement offen-
sé Mauricus , mon intime ami.
Vous souhaitez que je reçoive vos
excuses. Il revient de son exil.
Je l'attens , je ne puis rien vous
répondre sans lui. Il reglera mes
démarches ; c'est à lui à résoudre ,*

à me déterminer ; à lui d'ordonner , à moi d'obéir.

Que cette fierté est noble ! qu'elle est aimable ! qu'elle est au-dessus de la moderation de ces gens artificieux , qui savent à la fois accorder les intérêts & les partis les plus opposés ! Tant de circonspection ne compatit gueres avec beaucoup d'amitié. Le moyen que l'on sente le coup qui blesse un ami , quand on peut si bien vivre avec celui qui l'a volontairement porté ? Ces ménagemens si heureux , ces conciliations si délicates , marquent plus de souplesse dans l'esprit , que de franchise dans le cœur. Avec ces qualitez on conserve mieux la consideration de tout le monde ; mais on ne se rend digne de l'attachement de personne. On peut être un

262 DE L'AMITIE',
délié Courtifan , un excellent
Politique ; mais on ne peut être
un parfait ami. Ces égards pour
les lieux , pour les tems , pour
les personnes , doivent être in-
féparables de la prudence , qui
conferve touûjours le fang froid.
La veritable amitié que fa vi-
vacité entraîne , les oublie fou-
vent , ou les néglige. Elle fçait ,
quand il le faut , s'affranchir de
ce joug : & aime mieux hazar-
der de l'indifcretion , que de ne
pas montrer du courage.

C'étoit fans doute , d'amis de
cette efpece dont parloit ce Scy-
the , qui pour avoir la preferen-
ce fur fes rivaux , dans la recher-
che de la fille d'un grand Prin-
ce , difoit : *Je fuis plus puiffant
que tous ceux qui me la difputent ;
je n'ai point toutes les richesses
dont ils fe vantent ; mais j'ai
deux a mis fideles.* Un barbare ,

capable de tenir de tels discours, n'ignoroit pas, que, loin qu'on dût préférer à tous les tresors du monde deux amis, qui dans l'occasion n'auroient pas époufé sa querelle, il étoit juste au contraire de n'hesiter pas à leur préférer des tresors. Car tant qu'on les possede, on ne manque point d'amis mercenaires, dont la politique imite souvent le zele des veritables, & peut quelquefois en remplacer les services. On est trop riche en effet, quand on a deux amis fideles; mais on est très à plaindre & très-malheureux, quand on a compté sur des amis, qui n'osent le paroître au besoin, & se déclarer contre nos ennemis.

C'est une verité qui se fit vivement sentir au fameux Tyrان de Syracuse. Il devoit à ses violences & à ses artifices, le

264 DE L'AMITIE',
pouvoir souverain qu'il avoit u-
surpé. Au milieu des plus grands
tresors il étoit pauvre, parce qu'il
n'avoit point d'amis. Craint de
tous, il craignoit tout le monde,
& n'étoit aimé de personne. La
vertu ne manquoit gueres d'être
suspecte à un homme de ce carac-
tere, & on ne lui étoit point
suspect impunément. Ses soup-
çons étant tombez sur Pithias, il
le condamna à la mort. Pithias
lui demanda la permission d'aller
mettre ordre à ses affaires, &
promit de revenir exactement
au jour, qui lui seroit marqué.
Il ajouta qu'il avoit un ami, qui
se soumettroit à perdre la vie
pour lui, s'il ne revenoit. Une
confiance si extraordinaire, pi-
qua la curiosité du Tyran. On
fit venir Damon, c'étoit le
nom de cet ami. Il s'engagea
sur sa tête, à répondre pour Pi-
thias ;

thias ; & à cette condition Pithias eût la liberté d'aller où il voudroit. Le jour arrivé , Pithias ne revient point , & Damon est envoyé au supplice. Il y alloit d'un pas ferme & sans se plaindre , lorsque tout à coup l'on vit paroître Pithias qui accouroit pour dégager sa parole , & son ami. Le Tyran averti , les fait venir en sa presence , & charmé d'une telle fidelité , il absout Pithias , & les prie avec instance , de vouloir bien le recevoir entiers dans une si belle amitié. Leur réponse ne démentit point la generosité de leur conduite. *Tu peux t'en assurer , (lui dirent-ils) pourvu que tu t'en rendes digne.*

Fin du second Livre.

Z



DE L'AMITIÉ.

LIVRE TROISIÈME.

NOUS avons vû dans le premier Livre, la nature & l'objet de l'amitié ; les qualitez propres à la former ; les précautions à prendre, avant que de s'y engager ; les personnes avec qui on se pouvoit unir. Dans le second, nous avons traité des devoirs qu'elle prescrit ; & de leur juste subordination à ces premiers devoirs, auxquels la Religion, la société civile, & la nature nous assujettissent. Il nous reste à examiner dans ce dernier Livre, ce qui peut désunir les amis ; quels sont leurs engage-

mens en rompant , & après avoir rompu ; & leurs devoirs quand la mort de l'un des deux les a pour jamais séparés.

Les amis sont bien malheureux & bien à plaindre , lorsqu'une fatalité qu'ils ne pouvoient ni prévoir , ni prévenir , les force malgré-eux à la rupture. Mais ils sont bien imprudens & bien blâmables , quand ils s'y portent volontairement , après s'y être laissez conduire , par des occasions qu'ils pouvoient ou détourner ou éviter.

Il est fort triste , qu'un bien aussi précieux que l'amitié soit si fragile ; & que ce qui est le fruit & la récompense de la vertu , soit sujet au caprice & au pouvoir de la fortune. Il n'est pourtant que trop vrai , il faut un concours très-rare d'une infinité de circonstances

268 DE L'AMITIE,
differentes, pour former une
union parfaite entre les amis;
il ne faut souvent qu'un acci-
dent malheureux pour la rom-
pre. Imaginez-vous deux amis
le plus étroitement liez. Le
pere de l'un dans une querelle
subitement allumée, vient à
tuer le pere de l'autre; voilà
du même coup tous les liens
qui les attachoient, rompus.
Envain le cœur se revolte, &
l'amitié gémit; un devoir iné-
xorable déchire ce qu'il ne
peut détacher. La bienséance
& l'honneur demandent pour
premiere victime, qu'on doit
immoler à la vengeance du
pere, l'innocente amitié qui
étoit entre les enfans. L'un ne
doit plus songer qu'à armer
les Loix pour venger son pere,
l'autre qu'à défendre le sien.
Votre fils enleve ma fille, il la

deshonore , & en épouse une autre. Nous ne cesserons pas de nous estimer , peut - être même de nous aimer ; mais nous sommes forcez d'agir , comme si nous nous haïssions ; que sçait-on même si bien-tôt nous ne nous haïrons pas , & si l'habitude & la nécessité de nous contrarier sans cesse dans un intérêt capital , après avoir étouffé en nous toute l'ardeur de l'ancienne amitié , ne substitueront point à sa place toute la fureur d'une haine implacable ?

Un plus grand nombre d'exemples deviendroit ennuyeux : ceux-ci suffisent pour faire comprendre , comment des accidens imprévûs peuvent rompre l'amitié. Comme ils sont inévitables , il seroit inutile d'en parler plus long-tems.

270 DE L'AMITIE' ;
Ce sont des malheurs attachez
à la condition humaine ; & qu'il
faut se résoudre à supporter ,
puisque aussi-bien on ne peut s'en
garentir.

Il n'en est pas de même des
autres causes de rupture , que
notre imprudence ou notre va-
nité font naître , & qu'un peu
d'attention sur nous - mêmes
pourroit détourner. Les refle-
xions propres à les découvrir , &
à les prévenir , ne seront jamais
assez longues , parce qu'elles ne
peuvent gueres manquer d'être
utiles.

Si on examine bien les diffé-
rentes causes qui altèrent l'a-
mitié , & qui viennent enfin à
la détruire , on en trouvera
trois ordinaires & principales.
On est trop facile à écouter ,
trop prompt à croire , trop ri-
goureux à exiger. Prêter l'oreille

aux mauvais discours , ne s'en point défier , croire aisément que l'on nous manque , sont les sources funestes de tous les maux qui alterent & qui détruisent l'amitié.

On ne peut s'étonner assez de la facilité que la plûpart des hommes ont à écouter les discours malins. Encore si dans ce qui leur est rapporté , ils distinguoient ce qu'on a fait ou ce qu'on a dit contre-eux , d'avec ce qui regarde les autres ; si on les voyoit aussi ardens à nourrir du mal d'autrui leur curiosité , que froids au recit des injures , qu'on suppose leur avoir été faites à eux-mêmes ; il n'y auroit pas tant de sujet d'être surpris. Dans tout ce qui arrive de mal aux autres , l'amour propre trouve des sujets de comparaison , qui lui pre-

272 DE L'AMITIÉ,
sentent des retours agréables.
L'homme naturellement disposé à mesurer son bonheur, ou l'estime qu'il a de lui-même, au bonheur des autres, & à l'opinion que l'on a d'eux, met à profit pour lui, tout ce qui les deshonne, & les afflige. Persuadé que leurs pertes l'enrichissent, il semble en quelque sorte excusable d'en entendre l'histoire avec plaisir. Ces mouvemens d'une indigne & basse envie, ont leur principe dans le fond de l'humanité; & il n'est permis de s'en préserver, qu'à ceux qu'une longue étude de la sagesse a épurez. Mais que gagne-t-il à sçavoir les mauvais discours qu'on a tenus de lui, & les mauvais offices qu'on lui a rendus? Et quelle sorte de plaisir peut-il prendre dans le rapport qui lui en

est fait ? De quelque côté qu'on se tourne , il est toujours désagréable d'apprendre , qu'on est moins estimé ou moins aimé des autres , qu'on ne pensoit ; & l'amour propre certainement trouveroit mieux son compte dans une heureuse ignorance.

Peut-être, direz-vous , qu'il importe à votre conduite & à votre sûreté , d'être informé de ce qui se dit , & de ce qui se fait contre vous , pour sçavoir de qui vous devez vous servir , ou vous garder. Mais avoüez la vérité ; de telles voyes vous ont-elles jamais réussi ? Est-ce sur la foi de tels guides , que vous prétendez marcher avec confiance ? Les uns sont mal-instruits , ils vous égarent sans le vouloir ; les autres sont malins , ils ne cher-

274 DE L'AMITIE',
chent qu'à vous égarer ; les
meilleurs sont indiscrets, ils ne
sçavent où ils vous menent.
Loin de vous rassûrer, en écou-
tant les mauvais discours, vos
allarmes redoublent, & les res-
sources s'éloignent. Vous ne
marchez plus qu'en tremblant,
le terrain le plus ferme vous
est suspect, & vous paroît tou-
jours prêt à s'ouvrir sous vos
pieds. Bien-tôt vous serez re-
duit à ne bien penser que de
vous-même ; & par une fuite
nécessaire, loin de vous conci-
lier l'estime de tout le monde,
vous ferez que personne ne pen-
séra bien de vous.

Il n'y a qu'un moyen sûr
de conserver de la tranquillité
parmi les hommes. Craignez
moins leur censure que la vo-
tre ; & refusez votre attention
à tout ce qu'ils disent, pour la

donner toute entière à ce que vous faites. Mais enfin , si une fausse prudence vous aveugle assez , pour vous persuader que vous pouvez courir quelque risque , à ne pas écouter les délateurs ; au moins qu'une plus saine prudence vous apprenne à ne les écouter jamais , quand ils accusent votre ami ; ou à ne les croire , qu'après vous être pleinement instruit , & parfaitement convaincu.

Quand il n'y auroit contre les délateurs , que le caractère de ces sortes de gens , l'indignité de leur emploi , l'incertitude de ce qu'ils disent ; nous devrions , si nous étions sages , fermer l'oreille à leurs discours , lors même qu'ils parlent contre une personne qui nous est indifférente. Que fera-ce donc quand ils nous dénonceront

276 DE L'AMITIE,
notre ami? Pouvons-nous alors
nous défier trop, & d'eux &
de nous, prendre trop de pré-
cautions contre le malheu-
reux penchant de notre crédu-
lité?

Pour peu que nous ayons le
courage de résister au premier
attrait, à la première impres-
sion que la délation fait sur
nous, tout parlera pour notre
ami contre le dénonciateur.
Commençons par nous deman-
der à nous-mêmes, ce qui en-
gage cet homme à jouer un si
odieux personnage. Est-ce l'hon-
neur & la probité? Mais l'hon-
neur & la probité veulent-elles,
qu'on accuse en secret un ab-
sent qui ne peut se défendre?
Que l'on abuse contre quel-
qu'un, de la confiance qu'il a
prise dans la sagesse & dans la
discretion de ceux qui l'enten-

doient ? Que l'on prête des intentions malignes à des paroles échappées souvent par humeur, & sans reflexion ? Qu'enfin, on se fasse un plaisir, de troubler sans aucun autre fruit, la paix & l'intelligence qui regnent entre deux amis ? Est ce à dessein de me servir ? Mais quel autre témoignage m'a-t-il donné de son attachement pour moi ? Sur quoi puis-je raisonnablement me fonder, pour croire qu'il m'aime plus que ne fait celui dont il me parle ? Et s'il m'aime moins, quelle foy merite-t-il, quand il s'efforce de détruire dans mon esprit, celui qui certainement m'aime davantage ? S'il faut me déterminer à croire ou que mon ami est devenu faux & perfide, ou que celui qui l'accuse, est artificieux & fourbe, ai-je à balancer ?

Ces premières réflexions me conduiront naturellement à d'autres. J'examinerai les mœurs & l'esprit du délateur. Je trouverai que c'est ou un homme malin, qui ne se plaît qu'à nuire ; ou un homme intéressé, qui a ses raisons pour tâcher de me surprendre ; ou un homme piqué qui veut se venger ; ou un esprit de travers, qui ne voit jamais rien que par les mauvais côtés ; ou un esprit sans discernement, qui ramasse tout ce qu'il entend dire, & qui confond tout ce qu'il ramasse.

Si pour dissiper les soupçons qu'on aura conçus, ces réflexions ne peuvent fournir aucun secours, on n'en fera pas plus prompt à se déterminer. Si l'accusation tombe sur des choses qui ne sont pas capita-

les, on la negligera, sans vouloir en tirer d'autre fruit, que de fuir comme un empoisonneur celui qui l'aura faite. On aura grand soin de se dire, que si on lui a heureusement échappé une fois, on pourroit bien ne lui pas échapper toujours; & que le seul moyen de se sauver de ses embûches, c'est de ne le point écouter. Que si l'accusation roule sur des faits très-graves, on en fera d'autant plus lent à la croire. On doit se représenter, qu'il seroit & plus genereux & plus sage d'imiter ce Romain, * qui dans la crainte d'avoir à se défier de ses amis, ou à rompre avec eux, jetta au feu un grand nombre de lettres qui lui furent remises, & qui pouvoient lui apprendre les intelligences qu'ils entretenoient dans

* Pompée.

280 DE L'AMITIE ;
le camp ennemi. Il aima mieux
les rassurer & les ramener par
une noble & hardie confiance ,
que d'être réduit à les perdre
par un éclaircissement aussi fu-
neste pour lui , que honteux pour
eux.

En effet , il y a bien autant à
perdre qu'à gagner , dans de pa-
reils éclaircissmens. Si on trou-
ve son ami innocent , quel cha-
grin pour lui que d'avoir eû à
se justifier ? Quel regret pour
nous , que de nous être per-
mis de le soupçonner ; S'il
se trouve coupable , quelle affreu-
se nécessité , que d'avoir à con-
damner en lui nôtre propre
choix , & à se séparer pour ja-
mais de ce qu'on a si long-tems
aimé ?

Après tout , ceux qui veulent
approfondir ces sortes d'accusa-
tions , ne sont que timides &
peu

peu genereux ; mais ceux qui sans éclaircissement sur des apparences qui leur paroissent convaincantes , rompent avec leurs amis , sont injustes & barbares. C'est un point de l'amitié , qui n'étoit pas ignoré des anciens Romains. Persuadez qu'elle forme une union , dont les nœuds sont sacrez , ils apportent beaucoup de circonspection à les rompre. Il semble même qu'ils se fissent un devoir de n'en point venir à une rupture , qu'ils ne l'eussent auparavant déclaré à celui avec qui ils rompoient , & qu'ils ne lui en eussent expliqué les raisons. Tacite , dans ses Annales , nous en a conservé un exemple memorable. Germanicus , petit-fils d'Auguste , & dont les vertus , après la mort de cet Empereur , faisoient les plus dou-

282 DE L'AMITIE',
ces esperances de Rome , fût
en butte à toute la jalousie & à
toute la cruauté de Tibere. La
haine & les intentions secretes
de ce Prince , furent bien-tôt
démêlées au milieu d'une Cour
aussi éclairée que corrompuë , &
il n'en falut pas davantage pour
éloigner de Germanicus presque
tous ses amis. Pison , l'un des
plus illustres , fût des premiers
à le trahir , & à préparer sour-
dement le sacrifice qu'à la fin
Tibere se fit de cette grande
victime. Germanicus , instruit &
convaincu de la perfidie de cet
indigne ami , au lieu de courir
à la vengeance , ou de s'empor-
ter en reproches , se contenta
de rompre avec lui ; mais avant
que de le faire , il lui écrivit
les justes fujets qu'il en avoit ,
& lui déclara , qu'il renonçoit
à son amitié.

Cependant , il n'est pas impossible , je l'avoüe , qu'il se presente quelquefois des occasions , où les preuves soient d'une évidence à nous convaincre , & d'une nature à exiger de nous un secret impenetrable. C'est un ami d'une foi entiere & éprouvée , qui nous a fournis ces preuves , après nous avoir engagez à n'en parler jamais. Je conviens qu'en de pareils cas on peut rompre fans déclarer les causes de la rupture ; mais on ne le doit jamais , que sous trois conditions. L'une d'avertir la personne qu'on quitte , que nous renonçons à son amitié ; & la prier de ne nous point demander d'autre explication , parce qu'il ne nous est pas permis d'en avoir. L'autre , que refusant de mettre nôtre ami en état de se jus-

284 DE L'AMITIE,
tifier , nous nous chargions
dans le monde de tous les frais
de la rupture ; c'est-à-dire de
tous les soupçons d'inconstance,
de bizarrerie , d'injustice que
cette rupture peut faire naître
dans les esprits. La dernière,
que nous concertions avec lui,
tout ce qui lui en peut adou-
cir la honte & le chagrin ;
& que nous le laissions maître
des dehors qui lui convien-
nent.

Hors ces cas singuliers qui
ne tirent point à conséquen-
ce , parce qu'ils font des ex-
ceptions à la règle , on doit se
faire une loi inviolable de
ne jamais rompre , avant que
de s'être éclairci. La raison &
l'humanité nous défendent de
juger personne sans l'entendre ;
l'amitié nous en donnera-t-elle
le droit contre nôtre ami ?

N'est-ce pas déjà prendre assez sur l'équité, que de donner à notre ami sa partie pour Juge ? Faudra t-il encore pour comble d'injustice, que ce Juge soit sourd à ses raisons ?

Loin de tomber dans un si monstrueux excès, l'amitié nous jettera dans un autre, mais tout louïable & tout honnête. Persuadez que l'éclaircissement le mieux assaisonné est toujours desagréable, nous prendrons grand soin d'en écarter toute forte d'amertume & d'aigreur ; nous y apporterons contre nous les préventions, dont nous aurions tant de peine à nous défendre contre un autre, qui se plaindroit de notre ami. C'est-là où elles peuvent être aussi honorables que justes. Nous prêterons à ses justifications le

286 DE L'AMITIE',
poids qu'y peut ajouter la sin-
cere envie de les trouver bon-
nes ? Rien d'équivoque ne sera
interprété qu'en sa faveur. Tout
ce qui paroîtra douteux , passe-
ra pour constant , s'il est à
son avantage , & sera rejeté
comme faux , s'il lui est con-
traire.

Malgré toutes ces précau-
tions, nôtre ami nous paroît-
il coupable ? Suspendons sa con-
damnation. Est-ce une premie-
re faute ? Que sa conduite pas-
sée obtienne grace. Est-ce foi-
blesse ? Que nôtre propre in-
terêt l'excuse. Est-ce maligni-
té ? Que son repentir nous dé-
sarme.

C'est ainsi qu'un homme sa-
ge sçaura rendre utile pour lui ,
ce qui eût été funeste pour un
homme vulgaire. Ce qui au-
roit détruit une amitié com-

mune , affermira la sienne. La faute remise deviendra un nouveau lien , qui unira plus étroitement les amis. Ils reprendront une nouvelle ardeur ; l'un pour conserver son bien-fait , l'autre pour se montrer digne de l'avoir reçu.

Quand ces écueils seront évitez , l'amitié ne sera pas encore en sûreté. L'amour propre lui en fera continuellement trouver d'autres , d'autant plus dangereux , qu'ils sont plus imperceptibles. Il est aisé de se sauver des pièges que l'on nous tend ; tout nous porte à nous en défier ; mais qu'il est difficile d'être en garde contre ceux qu'on se dresse à soi-même : Tout nous force à y tomber.

L'homme naturellement est disposé à n'estimer , & à n'ai-

288 DE L'AMITIE,
mer rien tant que lui-même.
Ce sentiment inspiré par la nature, est dans les vicieux la source de tous les vices ; rectifié par la raison, il est dans les Sages le principe de toutes les vertus. L'estime de foi-même grossière & naturelle, n'inspire que le mépris des autres, & rend un homme ridicule ; l'estime de foi épurée & bien entendue, ne nous apprend qu'à nous respecter nous-mêmes, & à ne nous permettre rien d'injuste ou d'indigne. L'amour propre brute & inculte nous assure que tout doit être fait pour nous, & nous rapporte tout sans aucun égard pour personne. L'amour propre cultivé & poli par la sagesse, nous enseigne à rendre à chacun ce qui lui appartient, pour obtenir qu'on nous rende

rende à nôtre tour ce qui nous est dû ; & à meriter par nos égards pour les autres , que les autres en ayent pour nous. Ainsi , demander à l'homme qu'il soit sans amour propre , c'est lui demander qu'il cesse d'être homme ; exiger de lui qu'il place bien son amour propre , & qu'il en fasse un bon usage , c'est exiger qu'il soit raisonnable.

C'est à cet amour propre déréglé que l'on doit sans cesse faire la guerre , si l'on veut que l'amitié soit durable & constante. Elle n'a point de plus dangereux ennemi. C'est lui qui en ébranle les fondemens les plus solides ; c'est lui qui en délie les nœuds le plus étroitement serrez. Repassez dans votre esprit tant d'amitez celebres , qui après avoir été

290 DE L'AMITIE,
proposées comme des modelles,
sont enfin devenuës par des rup-
tures scandaleuses, de tristes
exemples de l'inconstance hu-
maine. Remontez, s'il se peut,
jusqu'à la premiere origine de
ces malheurs; vous trouverez
qu'un amour propre aveugle les
a causez.

Vous exigez de votre ami,
à proportion de ce que vous
croyez vous être dû. Vous éten-
dez souvent ce qui vous est dû,
bien plus loin qu'il ne faut;
& par une consequence natu-
relle, vous exigez beaucoup
plus qu'on ne vous doit. De là
il arrive qu'après vous être
fait à vous-même des droits;
après les avoir établis pour re-
gle des devoirs de votre ami;
toutes les contraventions qu'il
fait à votre loi, vous les traitez
de fautes capitales; pendant

que votre ami , qui ne connoît point votre loi , ou qui ne l'a point reçue traite de caprice toutes vos plaintes.

De-là se forment insensiblement les froideurs , ensuite les mesintelligences , & enfin les ruptures. L'un croit qu'on se coïe le joug de l'amitié , & s'irrite ; l'autre croit qu'on l'apefantit , & se revolte. L'un souhaite des complaisances , & se veut dispenser d'en tenir compte ; l'autre ne veut point en avoir qu'on ne les lui rende. Nous n'aimons point à être contredits , nous voulons dominer , & nous prétendons imposer à nôtre ami jusqu'à nos goûts , & à nos opinions ; lui , il veut penser ce qu'il lui plaît , & ne peut consentir d'être subjugué.

Un secret infallible pour

292 DE L'AMITIE,
remedier à ce désordre, c'est
d'avoir moins bonne opinion de
soi, & de l'avoir meilleure
des autres. Quand dans la dis-
pute qui s'échauffe, nous trou-
vons mauvais que nôtre ami
nous contrarie, faisons un
prompt retour sur nous; n'a-
t-il pas le même droit de ne pas
trouver bon que nous le con-
tredisons? Les amis ne doi-
vent jamais être differents dans
leurs volontez. Ils doivent al-
ler également au bien com-
mun, par les routes que la ver-
tu leur trace. Mais dans les
matieres indifferentes, ils peu-
vent être librement d'avis con-
traire. Qui peut autoriser nô-
tre impatience? Que pouvons-
nous dire pour nous, que nôtre
ami ne puisse alleguer pour lui?
Il soutient un mauvais parti;
quel autre titre avez-vous pour

en juger , que votre présomption ? Il est opiniâtre ; que nom voulez - vous qu'il vous donne , quand vous ne cedez pas plus que lui ? Il met trop de chaleur & de vivacité dans les conversations ; en seriez-vous blessé , si vous y mettiez vous-même plus de sang-froid & de moderation ?

Les reflexions que nous aurons faites sur ce qui se passe dans le discours , appliquons-les aux actions qui nous choquent. - Votre ami n'a pas eû dans une occasion , toute l'attention que vous pouviez desirer ; oseriez-vous dire que vous n'en avez jamais manqué ? Vous attendiez davantage de son ardeur ; faites-vous justice , il y en a peut-être mis plus qu'il ne vous en devoit ; il en a mis en beaucoup d'autres occasions

294 DE L'AMITIE',
plus que vous n'en esperiez ;
compensez. Il s'est fait deman-
der un service , sur lequel il
devoit vous prévenir. Exami-
nez-vous bien , vous trouve-
rez que vous en avez donné
plus d'une fois l'exemple. Il n'a
pas eû assez d'exactitude &
de vivacité , dans une affaire
qui vous importoit ; mais peut-
être n'en a-t-il pas davantage
dans ses propres affaires ; peut-
être n'en avez-vous pas eû
vous-même plus que lui dans
celle-ci. Accoûtumez-vous à
recevoir comme des graces ,
tous les bons offices qui vous
sont rendus ; & à payer com-
me des dettes tous ceux que
vous rendez. Excusez ce que
vous ne pouvez justifier ; par-
donnez ce que vous ne pou-
vez excuser. On manque moins
à un ami doux & indulgent ,

qu'à un homme épineux & difficile ; ou si on lui manque , on se le pardonne moins. Cette voye est penible , je l'avoüe , mais c'est la seule qui puisse conserver l'union & la paix entre les amis.

De toutes les différentes causes de rupture , la plus douloureuse est celle qui vient d'un crime de noirceur , où nôtre ami est tombé. J'appelle crime de noirceur , celui où l'ame se porte par une volonté libre & déterminée ; & je le distingue du crime où elle est surprise & entraînée par l'attrait & par les mouvemens d'une passion violente & subite. Les Loix punissent également les uns & les autres , parce qu'ils sont tous contraires au repos de la société ; mais l'honneur & la probité y mettent une grande dif-

296 DE L'AMITIE',
ference. Nous plaignons les
uns , nous détestons les au-
tres.

Selon ces principes , comme
le crime de noirceur , tel que
l'assassinat , l'empoisonnement ,
l'incendie , le faux-témoignage
& autres semblables , attaquent
la vertu dans sa substance &
l'éteignent ; ils doivent par
une suite nécessaire détruire
l'amitié , qui n'est fondée que
sur la vertu. Ainsi , dès que
le crime est commis , l'amitié s'é-
vanoüit , & ne laisse à l'innocent
ami , que la honte & le regret
d'avoir fait un si mauvais
choix.

Il ne faut pas croire pour-
tant , qu'avec elle disparoissent
toutes nos obligations envers
cet indigne ami. S'il est défe-
ré & livré aux Magistrats , on
peut s'épargner la confusion &

le chagrin de le voir ; mais on ne peut se dispenser de lui procurer toutes les consolations , que sa déplorable situation peut demander. Est-il en état de se sauver , il faut l'aider de vos biens , de votre credit , de vos conseils , l'exhorter avec force à se reconcilier avec la vertu , qu'il a si honteusement trahie ; & lui déclarer que ce secours est le dernier soupir de l'amitié mourante. Si on ne doit point tous ces égards à un scelerat , qui a deshonoré l'amitié , on les doit à la memoire de cette amitié deshonorée. En user autrement , ce n'est pas probité , c'est barbarie. C'est donner lieu de croire , que nous ne sommes severes , que pour nous dispenser d'être secourables.

Quand on a satisfait à tou-

298 DE L'AMITIE',
tes ces obligations , il nous en
reste une derniere , c'est de rom-
pre pour jamais tout commerce
avec le coupable. La pitié de
son sort portée plus loin , de-
viendroit une foiblesse. Nôtre
amitié pour lui a blessé nôtre
gloire , nôtre rupture entiere
doit la rétablir. Après avoir
abandonné l'innocence & la ver-
tu , il merite d'être abandonné
lui-même aux remords & à la
misere.

Voilà , par rapport à l'ami ,
tombé dans un crime de noir-
ceur , quels sont nos devoirs :
Il y en a d'autres qui ne sont
pas moins importans , par rap-
port à l'ami tombé dans un vi-
ce. J'appelle vice ces fautes que
les Loix ne punissent point ;
mais qui nous attirent le re-
proche de la conscience , & le
mépris des gens d'honneur.

Comme la vertu a lié les amis, ainsi que nous l'avons montré d'abord ; il s'enfuit nécessairement, que le vice doit les délier. Mais quand le dérèglement d'un ami nous force à rompre avec lui, nous ne devons jamais en venir-là qu'avec beaucoup de précaution. Il faut avoir épuisé conseils, reproches, patience, exemples, douceur, sévérité, gloire ; en un mot, tout ce qui peut être propre à lui ouvrir les yeux, & à le ramener. Abandonner son ami, dès que la foiblesse le fait chanceler ou tomber, c'est manquer à la plus essentielle obligation de l'amitié. Il n'y a rien à quoi elle engage tant les amis, qu'à se soutenir l'un l'autre dans le chemin de la vertu ; & à se relever l'un l'autre, quand on est tombé. Voilà

300 DE L'AMITIE',
son premier office , sa principale
vûë. C'est être homme que de
tomber ; c'est être ami , que de
tendre la main à quelqu'un après
sa chute ; c'est être inhumain,
que de fouler aux pieds celui qui
tombe.

Ainsi , sans composer avec le
vice , il faut ménager le vi-
cieux. Haïssons le vice dès qu'il
se montre ; mais ne cessons
pas d'aimer nôtre ami dès qu'il
en est infecté. Faisons la guerre
à l'un , mais secourons l'autre.
Si tous nos secours sont inu-
tiles , si le mal resiste à tous
nos remedes , & paroît incurable
 , alors il n'y a plus à balan-
cer ; il faut se dégager d'un
commerce , qui pourroit deve-
nir contagieux ; & ne pouvant
plus esperer de rendre à nôtre
ami l'innocence qu'il a per-
duë , nous ne devons plus son-

ger qu'à mettre la nôtre en sûreté.

La raison, l'honneur, la bienveillance, tout nous ordonne de nous détacher. La raison nous dit, qu'à courir trop longtemps après un homme qui s'égare, on court risque de s'égarer soi-même. L'honneur nous apprend, qu'il ne peut subsister dans la société de gens corrompus; & que les liaisons qu'on a avec eux, deshonnorent. La bienveillance nous dicte, qu'il doit y avoir du rapport entre nos mœurs & ceux de nos amis; & que c'est autoriser le vice, que de vivre dans des liaisons familières avec les vicieux.

Mais quelque raison qu'on puisse avoir de rompre, on ne peut jamais apporter trop de circonspection dans la manière

302 DE L'AMITIE',
de le faire , & dans les suites
de la rupture. Comme on ne s'y
doit porter , qu'après que par
une longue & meure délibe-
ration , elle a paru juste & ne-
cessaire , il faut que tout s'y
ressente de la sagesse dont elle
est l'ouvrage. Il faut prendre
grand soin , que nulle passion
n'entre , soit dans ce qui préce-
de , soit dans ce qui suit.

La plûpart des gens n'écou-
tant que leur dépit ou leur
chagrin rompent avec éclat. Les
Sages n'épargnent rien pour l'é-
viter. Ils sçavent que c'est vio-
ler les mysteres de l'amitié , que
de les reveler au public. Elle
a un tribunal secret , où tout
doit se passer , & se terminer ;
les amis doivent être eux-mê-
mes leurs médiateurs & leurs
Juges ; les jugemens qu'ils ren-
dent , doivent s'exécuter sou-

verainement & sans bruit. Il n'y a qu'à perdre pour eux , à faire courir dans le monde l'histoire de leurs differens , & de leur rupture. Le monde rarement équitable , souvent malin , prête à cette histoire des commentaires , qui ne manquent point d'être defavantageux à tous les deux. Comme chacun y a ses partisans , les opinions se partagent. L'un est traité de bizarre , ou d'injuste ; l'autre de perfide ou d'ingrat ; & presque toujours le mieux qui arrive à celui qui a la raison de son côté , c'est d'être regardé comme un homme dur & incommode.

Pour prévenir ces inconveniens , les personnes raisonnables concertent si bien leur rupture , que le monde ne s'en apperçoit , que lorsqu'il ne s'y

304 DE L'AMITIÉ,
intéresse plus. Elles s'expliquent
ensemble sans chaleur ; elles
conviennent des conditions de
leur séparation ; tout l'intérieur
est changé , mais les mêmes
dehors subsistent ; elles ne re-
tranchent pas d'abord tout com-
merce entr'elles , mais peu à peu
elles se voyent moins ; & font
si bien insensiblement , que lors-
qu'elles cessent de se voir tout-
à-fait , le monde qui s'y trou-
ve comme accoutumé n'y son-
ge pas. En un mot , elles se
gardent bien de déchirer l'a-
mitié , elles aiment mieux la
découdre.

La même prudence que les
Sages mettent dans leur ruptu-
re , ils l'apportent dans toutes
ses suites. Comme ils n'ont point
cherché à en instruire le mon-
de , ils ne s'efforcent pas aussi
de la justifier par des déclama-
tions

mations aussi outrées qu'indécentes. Ils ne croient point, que pour se disculper d'avoir cessé d'être ami, on doive se montrer ennemi. Si vous les rencontrez dans les mêmes lieux, vous les voyez se traiter avec tant de douceur & d'honnêteté, qu'il vous semble que les occasions, les affaires, & non leurs volontés les éloignent; qu'ils sont séparés, plutôt que divisés. N'espérez point plaire à l'un en parlant mal de l'autre. Quelques vrais que soient les faits que vous débitez, vous serez toujours écouté avec froideur, & jamais avec plaisir. Le sentiment de l'amitié n'y est plus; mais le souvenir en reste. C'est assez que d'avoir à se dédire par sa conduite, sans se charger encore de la honte de se retracter dans ses paroles.

Un honnête homme se respecte toujours lui-même dans son ancien choix. Il méprisera un vicieux , qui se fera corrompu , un lâche qui lui aura manqué , un fourbe qui l'aura trahi , un ingrat qui se fera oublié ; mais il ne se pressera point de faire éclater ce mépris , pour un homme qu'il a fait autrefois profession publique d'estimer. Si la nature jette malgré lui quelques mouvemens d'indignation , de colere , ou de haine dans son cœur (car il est des occasions où le plus sage peut à peine s'en défendre) loin de les entretenir , il aura grand soin de les reprimer , & sur tout de ne les laisser jamais paroître.

La vengeance , si douce au reste des hommes , n'aura point

d'attraits pour lui. Persuadé qu'elle est presque toujours injuste, & jamais glorieuse, il en étouffera jusqu'aux moindres desirs. Envain les occasions de détruire d'infideles amis le solliciteront par leur facilité; & pour le mieux surprendre, se montreront à lui sous la belle apparence de la justice, qui demande un exemple contre les infraçteurs des loix de l'amitié; c'est beaucoup si elles obtiennent qu'il ne serve pas des ingrats. La seule vengeance qu'il se permet, c'est de leur faire du bien. Mais il ne l'accompagnera point d'une manière insultante, dédaigneuse, ou vaine. Il leur en ôtera la connoissance s'il est possible; & s'il ne le peut, il ne leur en parlera jamais. Assez vengé, si la noblesse de sa conduite leur

308 DE L'AMITIÉ,
ouvre les yeux sur l'indignité
de la leur, il ne cherchera
d'autre fruit de son bienfait,
que le regret qu'ils auront de
sentir, qu'ils ne le méritent
pas, & de connoître trop tard
toute la grandeur de leur per-
te. C'est donc une erreur bien
étrange & bien grossière, que
de croire qu'en rompant on se
dégage de toutes sortes de de-
voirs envers celui avec qui l'on
a rompu. Tous ceux qui naissent
de l'amitié seule peuvent bien
cesser; mais tous ceux qui nais-
sent de l'honnêteté publique
& de la vertu, subsistent tou-
jours.

Ainsi, quoique vous puissiez
ne pas ressentir les biens, ne
pas compatir aux maux qui ar-
rivent à l'indigne ami que vous
avez quitté; n'apporter aucune
attention, ni à ses intérêts,

ni à ses plaisirs , ni à ses peines ; vous ne pouvez jamais vous dispenser de lui rendre tout ce que l'honneur & la justice exigent de vous pour un ennemi , ou même pour un indifférent.

N'allez donc pas vous imaginer , que lorsqu'il trahit votre confiance , il vous autorise à trahir la sienne ; qu'en montrant les Lettres qu'il a reçues de vous , il vous donne le droit de publier celles que vous avez reçues de lui. On vous plaindra , & on le detestera tant que vous garderez le silence ; on vous croira digne d'avoir eu un tel ami dès que vous l'imiterez. Ce n'est pas punir les méchans , c'est les justifier en quelque sorte , que de leur ressembler. Si vous fuivez la conduite de votre per-

310 DE L'AMITIE',
fide ami , quel droit avez-vous
de la condamner ? Si vous la
condamnez , quel droit avez-
vous de la suivre ?

Il faut , me direz-vous , con-
tenir les scelerats par la crainte
d'une juste represaille. Leur
ôter ce frein , c'est abandonner
à leur merci tous les gens de
bien. La fin que vous vous pro-
posez est bonne ; mais la voye
que vous voulez prendre pour
y parvenir , est-elle legitime ?
Examinez avec un peu d'atten-
tion le principe sur lequel vous
vous fondez , pour reprimer les
méchants ; vous trouverez que
les consequences en sont terri-
bles , & vont à renverser toute
la focieté.

S'il est une fois déterminé ,
que parce qu'un homme a vio-
lé nôtre secret , nous pouvons
honnêtement violer le sien , il

fera vrai de dire , que nous pouvons rendre injustice pour injustice. Ainsi votre maison a-t-elle été brûlée par un voisin envieux , vous irez brûler la sienne ? Votre fils a-t-il été tué , vous irez tuer le fils de l'assassin , ou tuer l'assassin lui-même. Les Loix n'ont plus qu'à se taire , leur ministere est inutile , tous les Tribunaux doivent être fermez. Chacun s'érige un Tribunal particulier , y prononce souverainement dans sa propre cause , & execute de son autorité les jugemens qu'il a prononcez.

Je ne prétends point montrer les suites d'un tel desordre , on les comprend assez dès qu'on les entrevoit. Chacun devenant l'estimateur de l'injure qu'il a reçûe , en étend la compensation jusqu'où il lui plaît. La balan-

312 DE L'AMITIÉ,
ce & le glaive que la justice
avoit remis entre les mains du
Magistrat , passent entre les
mains des plus forts ou des plus
audacieux. Tous les hommes ar-
mez les uns contre les autres , re-
jettent la société civile dans la
première confusion , dont les
Legislateurs avoient eû tant de
peine à la tirer.

Il est vrai pourtant que la re-
presaille est du droit public ;
mais elle n'a rien de commun
avec le droit particulier. Com-
me les Loix ne sont ni écou-
tées ni respectées dans le tu-
multe de la guerre , la repre-
saille devient nécessaire pour
contenir l'ennemi ; pour préve-
nir ou reparer les maux dont il
nous menace , ou qu'il nous a
faits. Mais dans le sein de la
paix , entre les sujets du même
Prince , lorsque les Loix se font
entendre ,

entendre , & se font obéir , la
 repesaille devient un attentat
 & un crime.

Mais quoi (dira-t-on) les
 Loix n'exercent point leur pou-
 voir contre les perfides , qui
 trahissent la confiance ; & par
 consequent il est juste d'user
 contr'eux de repesaille , la seu-
 le voye qui reste pour les punir.
 Si ce principe est vrai , toutes
 les actions honteuses devien-
 nent legitimes & permises. Dès
 qu'un homme me trompe par
 un mensonge , je puis le trom-
 per par un autre. S'il me cause
 du dommage par un parjure ,
 je puis à mon tour me parju-
 rer pour lui nuire ; & ainsi des
 autres infamies de cette espe-
 ce. Il n'y aura personne qui ne
 découvre sans peine , tout ce
 que cette morale a de faux
 & de pernicieux. Quoique les

314 DE L'AMITIE',
Loix ne déploient point leur
rigueur, contre ceux qui ne bles-
sent que l'honneur & la probi-
té; il ne faut pas conclure de
là, que ces malheureux ne soient
ni jugez ni punis. Il y a un au-
tre Tribunal, devant lequel ils
doivent comparoître, & qui
n'est ni moins severe, ni moins
redoutable que les Tribunaux
où les Magistrats sont assis. Ce
Tribunal, c'est le monde; là
sans égard ni pour les person-
nes, ni pour la fortune, ni
pour les rangs, on prononce sur
tout ce qui n'est pas du ressort
des Loix. Veritablement on n'y
connoît point l'usage des tortu-
res & des supplices: mais on y
condamne à ce qui est mille fois
plus à craindre pour un hon-
nête homme; je veux dire, à
l'opprobre, & à l'infamie. Est-
ce assez sçavoir tout le prix de

L'honneur, que de s'imaginer qu'un perfide qui nous trahit, ou qui nous trompe, n'est pas assez puni, quand il est deshonoré ? Et mérite-t-on d'être vengé quand on ne se contente pas d'une telle vengeance ?

Renvoyez donc & au monde, & à sa propre conscience votre indigne ami ; livrez-le à ses remords ; & n'oubliez jamais qu'il ne vous est point permis d'être fourbe & méchant, parce qu'il l'a été.

Entre les amis qu'il est permis de quitter, je compte ceux, qui ardens & empressez, tant que la fortune vous accompagne, se refroidissent dès qu'elle s'éloigne. Comme je traite ici de la véritable amitié, qui ne peut être qu'entre les hommes vertueux, il est évident que les amis dont je parle, ne seront

316 DE L'AMITIE',
point capables de cette lâcheté.
Mais si sur de belles apparences,
si sur la foi d'une reputation mal
meritée, on avoit été surpris,
je croi qu'il ne faut avertir per-
sonne de l'interêt que l'on a de
s'en détacher. Je suis même per-
suadé que ce seroit une précau-
tion inutile, que de les caracte-
riser. Ils sçauront assez se faire
connoître; & le sage aura peine
à regarder comme une disgrâce,
l'accident qui lui vaudra une
telle découverte.

Les veritables amis peuvent
quelquefois s'oublier, & même
s'endormir, lorsque leur ami est
dans la prosperité; mais il n'y a
que les faux amis qui se negli-
gent, ou qui le perdent de vûë,
lorsqu'il est dans l'infortune. On
peut sans reproche être moins
empressé dans l'état florissant
d'un heureux ami; mais on ne

peut sans infamie, abandonner un ami malheureux. Nos devoirs se multiplient, à mesure que ses malheurs s'augmentent. Ne croyons pas avoir tout fait, & être parvenus au plus haut degré de l'amitié, quand nous lui aurons fait part de nos biens. Il est vrai qu'aujourd'hui l'on passe pour un parfait ami, lorsqu'on a pû faire un semblable effort; mais gardons-nous bien de penser ainsi. J'ai oüi dire à une personne qui ne fait pas moins d'honneur à son sexe par sa grandeur d'ame, que par la force & par la beauté de son esprit, que rien ne deshonoreroit tant nôtre siècle, que cette admiration qu'on prodigue à ceux qui ne sont point avarés de leur bien pour leurs amis.

*Hé quoi ! disoit-elle un jour ?
Si faire part de ses biens à ses*

318 DE L'AMITIÉ,

amis dans le besoin , est regardé comme le dernier degré de la plus heroïque amitié , quel sera donc le premier ? Quoi , l'argent qu'une simple pente à une magnificence mal entendüe ou à la profusion , une inclination liberale , un sentiment de compassion & d'humanité , fait tous les jours répandre indifferemment par les dissipateurs , ou par des personnes réglées , sur des gens à qui ils ne doivent rien , pourra-t-il acquérir un mérite si rare , quand on le donne à un autre soi-même , ou quand on l'employe à payer ses dettes ? En avons-nous une (continuelle) & plus legitime , & plus privilégiée , que celle dont l'amitié nous charge envers un ami qui est dans la disgrâce ? Que l'on s'expose à l'inimitié des Grands , que l'on risque sa fortune , qu'on prodigue sa santé , qu'on se livre

sans ménagement aux plus rudes fatigues & aux plus grands travaux ; je reconnois l'ami vif, tendre, genereux, le parfait ami, & je ne puis jamais trop le louer : Mais que l'on ouvre sa bourse à un ami indigent, je ne vois rien qu'un honnête homme, mais ami mediocre, ne puisse & ne doive faire. Ces éloges que l'on donne au sacrifice de l'argent, sont fort dignes de cœurs corrompus, qui ne connoissent pas de plus noble victime. Les Anciens entendoient bien mieux l'amitié que nous. Ils empruntoient dans des occasions pressantes pour donner ; & en cela ils ne croyoient encore avoir fait, qu'éviter l'infamie.

Il n'est pas difficile de conclure de-là, que c'en est une très-grande, que de manquer à ses amis dans la disgrâce ; & qu'il n'y a point de cause de

320 DE L'AMITIÉ ;
rupture plus juste , que celle
qu'une telle lâcheté autorise. Si
la vertu forme les nœuds de l'a-
mitié ; s'il n'appartient qu'au
vice ou à l'infidélité de les rom-
pre ; l'adversité doit les ferrer ,
la mort doit les consacrer.

Quand on songe à tout ce
que la mort d'un ami repand
d'amertume & de chagrin sur
le reste de la vie ; on connoît
aisément que les douceurs de
l'amitié sont données à des
conditions si onereuses , que si
l'on étoit sage , on craindroit
plus de faire un ami , que d'en
manquer. Rien n'approche de
l'état où l'on se trouve après la
perte d'un fidele ami. Toute
la nature paroît avoir changé
de face. Les jours les plus se-
reins sont obscurs pour vous ;
vos reflexions sont tristes , vos
songes sont funestes , tout ce

qui vous environne vous déplaît ; ou vous paroît étranger. Sans cesse occupé de ce que vous avez perdu , on diroit que vous comptiez pour rien tout ce qui vous reste. Envain l'on s'empresse de faire diversion à votre douleur ; les soins les plus tendres vous importunent ; & s'ils parviennent quelquefois à distraire votre imagination , elle semble n'avoir quitté pendant quelques momens son objet , que pour le poursuivre bien-tôt après avec plus de force , & s'en ressaisir plus vivement. En quelques lieux qu'on vous entraîne , votre douleur vous suit ; de quelques pensées qu'on cherche à vous occuper , vous en revenez toujours à vous dire , que pour jamais vous êtes séparé de votre ami. Dans vos rêveries, vous le cherchez com,

322 DE L'AMITIE',
me s'il vivoit encore. Une douce habitude conduit vos pas dans les lieux que vous aviez aimé le plus ; mais à peine y êtes vous arrivé , qu'ils vous attristent. La solitude est pour vous la plus charmante compagnie ; & si vous en pouvez souffrir une autre , c'est celle de quelqu'ami , qui loin de combattre votre douleur , la nourrit , la flatte , & la partage avec vous.

Ceux qui ont le cœur sensible , & qui ont fait de telles pertes , m'entendent & me pardonnent de m'être ici abandonné ; je parle un langage inconnu pour les autres ; quelque vive que soit leur imagination , elle ne suppléera point à ce qui veut avoir été senti , pour être pensé.

J'avouë donc que je ne suis point assez austere , pour blâmer une si juste douleur. Mais

je ne suis point aussi assez indulgent pour en approuver l'excès. Si l'on veut que les vertus soient à l'usage des hommes, il faut qu'elles soient humaines, mais si on veut permettre aux hommes quelque usage des passions, il faut qu'elles soient raisonnables.

On ne peut douter que la douleur n'en soit une ; on ne peut donc nier qu'elle ne dégénère bien-tôt en foiblesse, si on ne lui donne des bornes. La nature a des droits, sur lesquels toute la sévérité des Philosophes ne peut rien prendre. L'expérience ne nous a que trop appris, que plus leurs leçons ont été fieres, moins elles ont fait de fruit ; plus ils ont été magnifiques dans leurs promesses, moins ils ont tenu. Abandonnons à la nature les premiers

324 DE L'AMITIÉ ;
mouvemens, qu'aussi bien nous
ne pourrions retenir. Nôtre re-
sistance à contre-tems les au-
gmenteroit loin de les calmer ;
mais après avoir donné à la
nature ce qu'on ne lui peut re-
fuser, rendons à la raison ce qui
lui appartient.

Si nous la consultons, nous
reconnoîtrons bien-tôt, que la
fidelle amitié ne consiste pas à
pleurer long-tems la personne
qu'on a perduë ; mais à ne l'ou-
blier jamais. Le foible verse des
pleurs ; le sage laisse échaper
quelques larmes sur le tombeau
de son ami. Je ne vous represen-
terai pas ce que pensoit un An-
cien, qu'ordinairement ceux qui
pleurent le plus, sont le moins
affligés. Je ne vous dirai pas,
qu'il est à craindre qu'ennuyé
de pleurer, on ne vienne à s'en-
nuyer aussi de penser à ce qu'on

pleure ; & que les larmes venant à se secher , le souvenir ne s'efface. J'écris pour des amis sinceres. Ainsi , je ne soupçonne point d'ostentation leur douleur , & je ne crains point que la mort leur fasse oublier ce qu'ils ont aimé. Mais je ne puis me dispenser de remarquer que les pleurs sont le partage des ames les plus foibles. Les enfans , les vieillards , les femmes du commun pleurent volontiers. Les ames fortes & genereuses expriment autrement leur douleur.

Comme elles sçavent que la tristesse la plus profonde & la plus opiniâtre , ne remédie à rien ; loin de s'y abandonner , si elles succombent sous l'effort d'une premiere surprise , elles font si bien , qu'aidées de leurs reflexions & des sages conseils de leurs amis , elles se relevent.

L'homme sage après que les premiers nuages de la douleur se sont un peu dissipés, reconnoît enfin, qu'une longue tristesse, & que rien ne peut diminuer, est injuste par rapport à lui, injurieuse par rapport aux autres, inutile par rapport à l'ami qu'il regrette.

Par rapport à soi, rien n'est plus injuste que de se consumer dans ses regrets. La nature & la raison nous défendent de nous détruire. Nous nous devons à la Patrie, à la famille; & il ne nous est point permis, sans blesser l'équité, de disposer de ce qui leur appartient. Il y a plus de paresse que d'amitié, à se laisser aller à l'attrait & au penchant de la douleur. On ne peut en secouer le joug, sans livrer quelques combats. Ils coûtent trop à une ame molle; il est bien

plus facile de suivre sans résistance la passion qui nous entraîne ; & de cacher nôtre honte & nôtre foiblesse , sous les titres specieux de tendresse & de sensibilité.

Il n'est donc rien de plus injuste par rapport à nous , que cette opiniâtre tristesse , qui tout à la fois nous deshonore & nous détruit. Mais il n'est rien d'ailleurs de plus injurieux par rapport aux autres. Quand nous rejettons constamment toutes les consolations qu'ils s'empressent de nous donner ; quand nôtre douleur se redouble en leur présence ; quand nous en paroissions tellement occupez , que nous témoignons ne vivre que pour elle ; ne les forçons-nous point à penser que nous les méprisons , ou du moins que nous ne les estimons gueres ? Mettons-nous un

328 DE L'AMITIE,
moment à la place des amis qui nous restent. Si la perte de quelque autre ami les affligeoit de telle sorte, qu'insensibles à tous nos éoins, ils ne voulussent plus nous écouter ; qu'uniquement touchés de la perte qu'ils ont faite, ils voulussent s'opiniâtrer à la croire & à la dire irreparable, sans daigner seulement songer, que nous pourrions les aider à remplacer ce qu'ils regrettent ; notre tendresse, & peut-être notre vanité seroient blessées de cette conduite. Quel droit avons-nous d'exiger d'eux plus d'indulgence ?

Ne croyez pas que plus vous paroîtrez fideles à votre douleur, plus vous donnerez de prix à votre attachement pour vos amis. Si votre douleur se renferme dans de justes bornes, n'en doutez point, elle vous fera honneur ;

neur ; mais si vous vous obstinez à la perpétuer , elle ne servira qu'à détacher de vous tous vos autres amis , & à les persuader que vous ne les aimez point.

Après tout , il est d'autant plus déraisonnable de donner aux vivans ce chagrin , qu'il est absolument inutile au mort. Si à force d'arroser de nos larmes les cendres d'un ami , nous pouvions les ranimer ; je croirois que l'on seroit comptable à l'amitié de tous les momens , où l'on ne pleurerait pas. Mais si nôtre douleur en nous détruisant , acheve d'enlever à nôtre ami la seule vie que nous pouvons lui conserver ; il faut convenir que nous ne sçaurions trop combattre nôtre douleur , ni trop nous opiniâtrer à la vaincre.

La seule vie qui reste ici-bas à nôtre ami , quand il est mort

330 DE L'AMITIE,
c'est celle qu'il conserve dans
nôtre cœur , & dans la memoire
des hommes. Cette vie est atta-
chée à la conservation de nos
jours. C'est donc inhumainement
enlever à nôtre ami son bien le
plus précieux, que de les abreger.

Mais quoi , peut-on comman-
der ainsi à la douleur , & ne re-
grettera-t-on point un ami mort ?
On ne commandera point aux
premiers mouvemens de la dou-
leur ; nous ne pouvons pas nous
le promettre , ils sont trop im-
pétueux ; nous ne devons pas le
desirer , ils sont trop justes. Les
siecles passez peuvent envier au
nôtre un exemple de cet empi-
re , que dans de telles occasions ,
les premiers mouvemens de la
douleur , exercent sur nous. Si la
fortune des personnes dont je
veux parler , fut obscure , leur
amitié n'en fut que plus éclatan-

te , & doit les illustrer pour jamais.

Pendant le siège que les Espagnols firent de la Capelle en 1650. ils détachèrent quelques troupes pour attaquer un ouvrage qui deffendoit la place. Jean Laurent , l'un des soldats de ce détachement , fût tué à cette attaque , en y signalant son courage. François de Solis , son intime ami , & porte-Etendart dans un autre Regiment , en est aussi-tôt averti. Il court pour se rendre au lieu de l'action. Ses compagnons , persuadés qu'il cherche une mort aussi inévitable qu'inutile , l'arrêtent & le retiennent. Il passe la nuit dans les horreurs , où se trouve un homme qui vient de perdre ce qu'il a de plus cher au monde. Le lendemain la place capitule. La joye que la capitulation ré-

332 DE L'AMITIE ;
pandit dans le Camp , donna
moyen à Solis de se dérober à
ceux qui le gardoient. Il vole à
l'endroit où étoit le corps de
son ami , & tout sanglant &
défiguré qu'étoit ce corps , il le
reconnoît , l'embrasse , l'arrose
de ses larmes , & après lui avoir
parlé long-tems , comme s'il
eût encore été en vie , il le
transporte en un lieu qu'il desti-
ne à sa sepulture. Mais pendant
qu'il creuse un tombeau , les for-
ces lui manquent , ses yeux & sa
voix s'éteignent , & sa douleur
plus forte que tous les secours
qu'on s'empresse de lui donner ,
le fait expirer sur le corps de son
ami.

La valeur de l'un , l'amitié de
l'autre , ne manquerent pas d'ad-
mirateurs , au milieu d'une Na-
tion , aussi intrepide dans les com-
bats , que fidelle dans ses affec-

tions. On leur éleva un Monument commun, où leurs cendres furent mêlées ; on l'orna d'une inscription qui réunit leur gloire ; & pour en éterniser le souvenir, les celebres Hofchius Wallius & plusieurs autres des meilleurs Poëtes de ce tems-là, prirent soin de peindre cette action avec les plus vives couleurs.

Cet exemple fait assez connoître qu'on ne doit pas espérer de résister aux premiers mouvemens de la douleur ; mais on doit commander à une douleur opiniâtre, que la raison & la sagesse doivent dompter. On regrettera les morts ; mais non par des larmes steriles, qui leur ôtent plus qu'elles ne leur donnent ; on les regrettera par tout ce qu'il y a de plus propre à les faire revivre.

Je ne parle point du moyen le plus glorieux & le plus efficace pour y parvenir ; je veux dire de consacrer leur nom dans quelque ouvrage digne des soins & de l'attention de la postérité. Ce talent est accordé à trop peu de gens , pour s'arrêter à marquer cette obligation ; & d'ailleurs entre ceux à qui il a été donné , je veux croire qu'il n'en est point qui ne connoisse ce devoir , & qui ne le chérisse. Mais il est un autre moyen de faire revivre ses amis , & ce moyen est d'autant moins à négliger , qu'il est facile & à la portée de tout le monde. Faisons naître souvent les occasions de parler d'eux ; rappelions-les sans cesse dans nos conversations ; ayons , s'il se peut leurs portraits ; conservons-les dans les lieux que nous habitons or-

dinairement. Prenons plaisir à vanter leur esprit , leurs talens , leurs vertus ; mais gardons-nous bien de nous abandonner à la douleur , dès que nous entendons seulement prononcer leur nom.

Si vos larmes coulent aussitôt qu'on vous parle de votre ami , tout le monde évitera de vous en parler. Chacun n'aura d'attention qu'à détourner le discours , lorsque vous le voudrez faire tomber sur ce sujet. Ceux qui vous aiment , & ceux qui ne vous aiment pas , prendront également cette précaution. Ceux qui vous aiment , la prendront pour ne vous pas attrister ; ceux qui ne vous aiment pas , la prendront pour ne se pas ennuyer

Ainsi vous serez réduit à n'entendre plus parler de votre

336 DE L'AMITIE',
ami ; vous ne trouverez plus per-
sonne avec qui vous puissiez
agréablement vous entretenir de
lui. Vous l'éloignerez du sou-
venir des hommes , vous qui ne
devez travailler qu'à l'y conser-
ver ; & au lieu de cette vie
toute glorieuse qu'il devoit re-
prendre sans cesse dans vos dis-
cours ; vous l'enfouirez une
seconde fois dans votre triste
memoire.

Voulez-vous donc regretter
bien votre ami , faites-le regret-
ter aux autres. Soyez prompt à
vous saisir de la moindre occa-
sion de soutenir , & de rehausser
sa gloire. Vante-t-on en vous
quelque talent qui lui ait été
commun , rapportez-lui en l'hon-
neur ? Approuve-t-on quelque
action de vertu que vous ayez
faite , reconnoissez que vous lui
en devez les principes , & les
exemples.

exemples. S'agit-il de juger d'un ouvrage , de prononcer sur une question dans des matieres qu'il entendoit , au lieu de dire votre avis , dites son goût En un mot , mettez tout votre esprit à menager place à votre ami , par tout où la bien séance & la raison vous permettront de lui en trouver.

Il y a une autre maniere de faire revivre un ami , & qu'on ne peut trop recommander , parce qu'elle est rarement pratiquée , quoiqu'elle marque bien plus de veritable tendresse , que toutes les larmes qu'on pourroit verser. C'est de se mettre souvent à sa place dans les différentes conjonctures qui se presentent , & d'y faire ce qu'il auroit fait.

La plûpart des gens se contentent de deffendre la memoie.

338 DE L'AMITIE,
re de leur ami, quand elle est
attaquée, d'exécuter fidèlement
ses volontez, quand il les leur
a prescrites. Satisfaire à ces de-
voirs de l'amité, c'est ne se pas
deshonorer; mais les borner-là,
c'est ne les pas connoître. Le
commencement de la sagesse est
de n'être pas infecté de vice;
mais ce n'est pas la sagesse. On
n'est point faux ami, si l'on re-
pousse l'injure faite à la memoire
d'un ami; mais on n'est point
ami tendre & veritable, quand
on en demeure-là.

L'attention de l'ami fidele va
bien plus loin; elle s'étend à
remplacer son ami dans tout ce
qu'il feroit. Ainsi lorsque nô-
tre ami a laissé une veuve, des
enfans, des domestiques affec-
tionnez, nous leur devons la
mesure de soins, d'offices, &
de protection qu'ils trouveroient

en lui s'il vivoit. Il ne s'agit pas d'examiner si ces personnes en sont dignes ; il vous doit suffire qu'elles en ayent besoin. Nôtre regle dans ces occasions , ce n'est ni nôtre inclination , ni leur merite ; c'est le goût & le devoir de nôtre ami. Nous devons nous imaginer qu'en mourant il nous a remis le fardeau qu'il portoit , & dont la mort l'a foulagé. Nous avons jouï des douceurs de l'amitié tant qu'il a vécu , nous devons en acquitter les charges après sa mort.

Selon ce principe dans toutes les occasions qui se presenteront , & qui auront du rapport à mon ami , je ne manquerai jamais de m'interroger , & de me demander ; que feroit-il s'il vivoit , & après cela ce qu'il auroit fait , c'est ce que je ferai sans balancer. Je cesserai de pleu-

340 DE L'AMITIE';
rer , mais je ne cesserai jamais
d'agir ; & je ferai en sorte par
toute ma conduite , que ceux à
qui il étoit nécessaire , ne s'ap-
percevront pas qu'il leur man-
que. C'est ainsi qu'en me trou-
vant aussi zélé pour leurs inte-
rêts , qu'ils l'auront été ; ils
croiront moins avoir perdu leur
appui , qu'en avoir changé ; &
que ne le trouvant mort que
pour lui , ils le verront conti-
nuellement revivre pour eux
dans ma personne. Ce n'est ni
dans les paroles , ni dans les sou-
pirs , que consiste la vie , elle est
toute dans l'action. Ainsi c'est
aux actions seules à rendre la
vie à l'ami que nous regrettons.

N'ayons donc que du mé-
pris , pour ces amis foibles , dont
l'amitié se contente d'errer ,
comme un ombre , au tour du
tombeau de leur ami. Que la nô-

tre plus solide n'effraye point par de vaines plaintes , mais qu'elle console par de véritables bienfaits. Tant que nôtre ami est vivant , tous les offices que nous lui rendons , tout ce que nous faisons pour le servir & pour lui plaire , n'est point assez gratuit , & nous doit être suspect à nous-mêmes. Nous sçavons bien que celui qui le reçoit , a la volonté de nous le rendre avec usure ; & s'il n'en a pas le pouvoir , nous jouissons de sa reconnoissance.

Il est vrai que l'amitié véritable agit sans aucune vûë de retour ; mais quelque désintéressée qu'elle soit , on peut toujours se défier de son désintéressement , pendant que les amis sont vivans ; on ne peut plus le soupçonner , après leur mort.

Alors l'amitié aussi exempte de mélange que de soupçon d'intérêt, brille dans toute sa pureté. Comme vous n'avez plus rien à craindre des reproches, rien à espérer de la générosité de votre ami; l'amitié a tout l'honneur de ce que vous faites pour ceux qu'il aimoit, de tout ce que vous donnez à sa seule mémoire.

Il n'appartient qu'à l'adversité & à la mort, de discerner les vrais amis d'avec les faux; mais il y a cette différence entre l'une & l'autre, que l'épreuve qui se fait par la mort est infailible. Dans l'adversité la fidélité de l'ami peut être soutenue par l'espérance qu'on peut justement fonder sur l'inconstance de la fortune, & par la crainte que dans une heureuse révolution il ne nous abandonne

à son tour. Après la mort tous les secours échappent à la fidélité, & il n'y a plus ni crainte ni espérance qui s'offre pour la soutenir.

Aussi les véritables amis pénétrés de ces sentimens craindront bien moins de manquer d'attention pour un ami vivant, que de se permettre la moindre négligence pour un ami mort. Ils sçavent que s'il leur arrive de s'oublier sur quelque devoir pendant la vie de leur ami, il peut lui-même y suppléer. Ainsi la langueur où ils sont tombez sous ses yeux, n'a pas toujours pour lui des suites irréparables ; mais la moindre négligence, où ils peuvent tomber après sa mort, est pour lui sans remède. Il ne peut plus ni la réparer ni s'en plaindre ; il ne lui est permis que de la souffrir dans cette par-

344 DE L'AMITIE',
tie de lui-même, qui est enco-
re vivante, je veux dire dans les
personnes qu'il affectionnoit, - &
que nous avons impunément ne-
gligées.

Cette impunité, loin de servir
d'attrait à une ame genereuse,
ne fera que lui donner plus
d'horreur pour une offense, dont
celui qui la reçoit, n'est point
en état de se défendre. Les ve-
ritables gens d'honneur se per-
mettroient bien plutôt d'insul-
ter aux vivans, qu'ils ne se
pardonneraient d'insulter aux
morts. Les morts, les malheu-
reux, & les foibles sont sacrez
pour eux. En un mot, s'ils
croient que ce n'est peut-être
qu'une foiblesse excusable de
s'assoupir quelquefois, pendant
qu'un ami veille; ils seront per-
suadez que c'est un crime capital
de ne pas veiller, tant qu'il dort.

Voilà quelles sont les principales reflexions que j'ai faites sur l'Amitié. Je ne pretends pas avoir rempli un si grand sujet, j'ai seulement essayé de le tracer. Ceux qui ne sont amoureux que de ce qui brille à l'esprit, que de ce qui peut l'orner, le nourrir, ou le fortifier, n'auront pas beaucoup de goût pour cet ouvrage. La morale naturellement fade pour eux, parce qu'elle ne roule que sur des principes connus & ordinaires, n'est pas assaisonnée ici d'une maniere assez piquante, pour les reveiller. Ils me reprocheront d'avoir voulu faire un Art de l'amitié, & ne manqueront pas de me dire, que c'est au cœur à nous apprendre à aimer, & que celui à qui il ne l'a pas appris, l'apprend mal dans les Livres. La simplicité de mes intentions m'aidera à sup-

346 DE L'AMITIÉ,
porter un tel dégoût ; mais je
répondrai sans peine à leurs re-
proches. Je n'ai pas prétendu
faire un Art de l'amitié. Je sçai
qu'elle est un sentiment, & l'on
n'apprend point à sentir ; mais
on peut épurer & rectifier un
sentiment. Si ce principe est
faux, la morale est absolument
inutile ; car elle n'apprend qu'à
gouverner & à moderer les pas-
sions, qui de tous les sentimens
sont les plus naturels & les plus
vifs. Que si ce principe est vrai ;
pourquoi un sentiment tel que
l'amitié, où la raison & la vertu
doivent avoir tant de part, ne
pourra-t-il point être soutenu
de reflexions propres à l'augmen-
ter, à le fortifier & à le diriger ?
Je n'ai donc pas prétendu don-
ner des regles pour aimer. J'ai
voulu seulement redresser ceux
qui, faute de bons guides, s'égar

L I V R E III. 347.
rent dans l'amitié. J'ai voulu en
expliquant sa nature , empêcher
qu'on ne pût s'y tromper ; en
montrant les avantages , enga-
ger à les rechercher ; en propo-
sant ses devoirs , exciter à les
remplir.

F I N.

DE L'IMPRIMERIE
De J-B-CHRISTOPHE BALLARD,
Seul Imprimeur du Roy
pour la Musique.



T A B L E

DES PRINCIPALES

Matières.

A

A *Imer*. Il faut haïr, comme si on devoit un jour aimer ; maxime excellente , 62. Il faut aimer, comme si on devoit haïr un jour ; maxime détestable , *ibid.* Nous n'aimons ni quand , ni qui nous voulons , 204. C'est bien assez d'aimer autant que soi-même ; il faut se défier de ceux qui disent qu'ils aiment davantage , 210.

Alexandre le Grand doit en grande partie sa gloire à son pere Philippe , 234. C'est un des Princes du monde qui a soutenu le plus fierement la majesté des Souverains , 247. Il dédaignoit dès son enfance d'entrer dans la lice , si ce n'étoit

T A B L E D E S M A T I E R E S. 349

avec des Rois , *ibid.* La terre lui paroissoit trop petite , *ibid.* Il eût des amis , sur tout Ephestion , 248. Sisigambis , mere de Darius , prend Ephestion pour Alexandre , 249. Beau mot d'Alexandre à ce sujet , *ibid.*

Amans. Ils érigent les défauts de leurs Maîtresses en vertus , 119. Ils sont dans l'erreur , *ibid.*

Ambitieux , ne sont pas propres à être amis , & ne meritent pas d'en avoir , 252. & *suiv.*

Ambition. Elle est presque toujourns en divorce avec l'innocence , 253. Attentive sur les moyens de parvenir ; elle est peu scrupuleuse sur leur choix , *ibid.*

Amis. Les plus grands hommes de l'antiquité ont eu plusieurs amis , 22. & *suiv.* Les Scythes bernoient le nombre des amis à trois , 25. Du choix des amis , 27. & *suiv.* Il est très-difficile de reüssir dans ce choix , & très-dangereux de s'y tromper , *ibid.* Le moyen de faire des amis qu'on garde long-tems , c'est d'être long-tems à les faire , 30. Pour me-

T A B L E

riter le nom d'ami , il faut aimer avec discernement & sans intérêt, 41. On ne doit point donner le nom d'ami aux personnes que le jeu, les emplois , les occasions rassemblent , 44. Moins encore à ceux que les richesses ou les honneurs attirent , *ibid.* Le vrai ami agit fortement dans les conjonctures de conséquence , & agit tendrement dans les autres , 75. Difference de l'ami & du flatteur , 100. De quelle maniere un ami louë , *ibid.* On doit être toujours prêt à prendre en main la défense de son ami , 103. Faux amis qui conviennent de tous les défauts de leurs amis , & passent condamnation sur toutes leurs fautes , 104. Un ami doit nous paroître absolument innocent , jusqu'à ce qu'il ait été pleinement convaincu , 112. De quelle maniere un veritable ami s'y prend pour rendre service , 125. & *suiv.* Les amis doivent être disposez à ne se pas soupçonner aisément , & même à se faire grace , 132. On doit servir ses amis ,

mais non leurs passions , 209. Sorte d'amis plus redoutables que des ennemis déclarez , 218. Les amis doivent épouser réciproquement les querelles , quand elles sont justes , 258. Nous devons être plus vifs & plus intraitables dans les querelles de nos amis , que dans les nôtres , 259. Dans les matieres indifferentes , les amis peuvent être librement d'avis contraire , 292. Il n'y a qu'à perdre pour les amis , à faire courir dans le monde le bruit de leurs differends , 303.

Amitié. Elle ne contribuë pas moins à la sûreté & à la tranquillité publique , qu'au bonheur particulier des amis , *Préface.* Pourquoi l'amitié est si vantée , si peu connue , si fort negligée , 1. Elle est respectée par les peuples les plus barbares , 2. Ce que c'est que l'amitié , 4. Grande difference entre l'amitié , & cet échange de visites , de complimens , & de soins qui est si fort en usage dans le monde , 5. Si l'amitié peut sub-

sifier entre plusieurs , ou seule-
 ment entre deux personnes , 11. &
suiv. L'amitié ne peut être sans
 l'estime , mais l'estime peut être
 sans l'amitié , 19. L'utilité ne doit
 point être le principe de l'amitié ,
 mais elle en peut être le fruit , 22.
 L'amitié est le plus précieux de
 tous les biens ; il n'y a point d'é-
 quivalent pour elle , 25. Elle n'est
 point une inclination aveugle ;
 mais un sentiment éclairé , 33.
 Elle ne peut subsister entre les sce-
 lerats , 34. 35. La conformité
 d'humeur n'est pas absolument ne-
 cessaire dans l'amitié , 45. & *sui-
 vantes.* Ni l'égalité des conditions ,
 50. L'amitié , comme l'amour ,
 ne cherche pas l'égalité , mais elle
 la fait 57. L'amitié est un com-
 merce , où celui qui met le plus
 doit davantage , 60. Dans l'ami-
 tié , c'est à celui qui fait du bien
 à se charger de la reconnoissance ,
 128. Le vrai caractère de l'amitié ,
 c'est d'être courageuse & agissan-
 te , 134. L'amitié ne peut jamais
 nous autoriser à manquer à Dieu ,

138. & *suiv.* ni à nôtre patrie ,
 164. & *suiv.* ni à nôtre famille ,
 196. & *suiv.* L'amitié n'a point
 été introduite , pour dispenser les
 hommes des devoirs que la na-
 ture leur impose , 206. Le prin-
 cipal emploi de l'amitié , est de
 soutenir & de fortifier la vertu ,
 207. L'amitié n'est jamais plus vi-
 ve ni plus brillante , que dans la
 mauvaise fortune , 257. La ve-
 ritable amitié aime mieux hazar-
 der de l'indiscretion , que de ne
 pas montrer du courage , 262. Il
 est fort triste qu'un bien aussi
 précieux que l'amitié soit si fra-
 gile , 267. Les différentes causes ,
 qui peuvent alterer & détruire
 l'amitié , 268. & *suiv.* C'est dé-
 truire les mysteres de l'amitié , que
 de les reveler au public , 302.
 L'amitié a un Tribunal secret ,
 où tous les differens des amis
 doivent se terminer , *ibid.* L'ad-
 versité doit serrer les nœuds de
 l'amitié , 320. La mort doit les
 consacrer , *ibid.* La fidele amitié
 ne consiste pas à pleurer long-

rems son ami , mais à ne l'oublier jamais , 324.

Amour , on doit mépriser les faiblesses de l'Amour ; mais on en peut imiter la vivacité , 74. L'aveuglement est le partage de l'amour , 119. En amour le goût décide , sans consulter la raison , 209.

Amour propre , bon apologiste , 4. Il est le premier & peut-être l'unique mobile de l'homme , 91. Il se déguise en mille manières différentes , *ibid.* Sous ses différens masques il conserve toujours le même pouvoir. *ibid.* Tant qu'on ne mettra pas l'amour propre de la partie , on ne prendra que de fausses mesures , pour gouverner les hommes , *ibid.* Dans tout ce qui arrive de mal aux autres , l'amour propre trouve des sujets de comparaison , qui lui présentent des retours agréables , 271. Il est une ignorance heureuse , dans laquelle l'amour propre trouve son compte , 273. Deux amours propres , l'un dereglé & vicieux ,

l'autre réglé & honnête, 288. Demander à l'homme qu'il soit sans amour propre, c'est lui demander qu'il cesse d'être homme, 289. Exiger de l'homme qu'il place bien son amour propre & qu'il en fasse un bon usage, c'est exiger qu'il soit raisonnable, *ibid.*

Avis. De quelle maniere s'y prend un ami veritable pour donner des avis, 84. & *suivante.* Il cherche moins à plaire qu'à servir, & dit souvent ce qu'on ne voudroit pas entendre, 82. Il vous detourne de ce que vous voudriez faire aujourd'hui, pour vous ramener à ce que vous voudrez toujous avoir fait, *ibid.* Les avis que l'on donne en public, ne peuvent avoir qu'un mauvais effet, 102.

Autel. Ami jusqu'aux Autels, mot d'un Ancien, 159.

B

B *Ien.* Il y a dans celui qui fait du bien un certain sentiment de

superiorité qui le flatte, & qui le met au dessus de celui qui le reçoit, 124. On participe en quelque sorte à la nature de Dieu même en répandant le bien, *ibid.* Il ne faut pas croire être parvenu au plus haut degré de l'amitié, quand on a fait part de son bien à son ami, 317. Rien ne deshonne tant nôtre siècle, que cette admiration qu'on prodigue, à ceux qui ne sont point avares de leur bien pour leurs amis, 119. Si faire part de son bien à son ami dans le besoin est regardé comme le dernier degré de la plus heroïque amitié, quel sera le premier? *ibid.*

Bienfaiteur. Le titre de bienfaiteur vaut toujours pour une ame bien née, plus qu'il ne lui coûte, 124.

Blâmer. On doit quelquefois blâmer un ami quand on lui parle; mais on doit toujours l'excuser, quand on parle de lui aux autres, 211.

Brutus chasse les Tarquins de Rome, & donne la première forme à

DES MATIERES. 357
la Republique Romaine , 168. Il
immole ses deux fils à la sûreté de
Rome , *ibid.* La severité de Brutus
a eu des imitateurs , 191.

C

Calais , assiégué & pris par E-
douard troisiéme , Roi d'An-
gleterre , 173. Six Habitans de
Calais se devoient courageuse-
ment à la mort , pour sauver leur
Ville , *ibid.* & *suiv.*

Caractere. Il faut demêler la super-
ficie des manieres , du fond du ca-
ractere , 30. On ne peut man-
quer , lorsque l'on compte sur
toutes les qualitez qui entrent na-
turellement dans l'idée d'un cer-
tain caractere , 253. On se trom-
pe rarement , lorsqu'on se regle
sur le caractere tout entier , 254.
On prend d'ordinaire de fausses
mesures , lorsqu'on le divise ,
ibid.

Catilina , sa conjuration , 191. Un pere
tué son propre fils , qui étoit de
cette conjuration , 191. 192.

Caton, tout austere qu'il étoit, avoit plusieurs amis, 23.

Charles le Bel, Roi de France, meurt en 1328. 170. Après sa mort, grandes contestations pour la succession à la Couronne, entre Philippe de Valois & Edoüard III. Roi d'Angleterre, *ibid.* Philippe de Valois l'emporte, 173.

Cicéron est le seul qui ait fait un *Traité* exprès de l'*Amitié*, p. 5. de la *Preface*. Son Livre est plein de maximes admirables & dignes de n'être jamais oubliées, *ibid.* p. 6. Ce puissant génie n'approche de rien qu'il ne l'éclaire, ne touche rien qu'il ne l'embellisse, *ibid.* Tout ce qui est sorti de sa plume, a un caractère de force & de sublimité, qui n'est propre qu'à lui, *ibid.* Dans ce qu'il nous a laissé sur l'*amitié*, il n'a pas épuisé son sujet, *ibid.* Si ce qu'il en a écrit, a l'ordre, la force, la beauté, qui enchantent dans ses autres *Ouvrages*, *ibid.* Il a eu plusieurs amis, & a pris soin de les immortaliser dans ses écrits, 23.

Citoyen. Un Ancien Philosophe se vançoit d'être Citoyen du monde, & soutenoit que le Sage n'a point de patrie, 177. Le Citoyen du monde ressemble fort à l'ami du genre humain, & ne merite point qu'on s'attache à lui, 189.

Codrus, dernier Roi d'Athenes, se devoie pour le salut de son peuple, 165. 166.

Commerce. Nous ne devons mettre dans le commerce que ce qui nous appartient, 61.

Complimens, sorte de commeree fort établi dans le monde, 5. Ce qu'il en faut penser. *ibid.* Il ne faut pas confondre le jargon du monde, avec le langage du cœur 30.

Concurrence, la concurrence est le plus dangereux écueil de l'amitié 56. 57.

Condamner. On ne doit jamais condamner son ami, que lorsqu'il est absolument impossible de l'absoudre, 104. Deux regles que l'on doit suivre, lorsqu'on se voit for-

cé de condamner son ami ; 105.
 Première regle de ne le condamner jamais sans l'avoir entendu , 105. & *suiv.* Seconde regle , de le condamner dans les termes les plus propres à faire sentir tout ce qui peut le rendre excusable , 113 & *suiv.* L'usage de condamner les absens sous condition , est très-établi dans le monde , 106. Il n'en est pas plus juste pour cela , *ibid* & *suiv.* Ce n'est pas tant une obligation de l'amitié , qu'un devoir de la justice , de ne condamner jamais personne sans l'entendre , 105. Quand il seroit vrai qu'on pourroit sous condition condamner en son absence une personne indifferente , cela ne seroit pas vrai d'un ami , 108. 109.

Condition , l'égalité des conditions n'est pas necessaire dans l'amitié , 50. & *suiv.* Elle lui est souvent funeste , 55.

Conversations , c'est une erreur que de croire qu'elles ne peuvent être agréables qu'aux dépens des absens , 108. On pourroit les remplir

plir d'un enjouement délicat qui naîtroit des choses mêmes, & qui n'intéresseroit point les personnes, *ibid.*

Corneille, a parfaitement connu le cœur de l'homme, 47. Preuve tirée de sa *Rodogune*, *ibid.*

Crime de noirceur, c'est celui où l'ame se porte par une volonté libre & déterminée, 295. On doit rompre absolument & pour toujours, avec un ami tombé dans un crime de noirceur, 296. Toutes nos obligations ne cessent pourtant pas à l'égard de cet indigne ami, *ibid.*

Curtius, se dévouë pour le salut de Rome, 166.

D

D*Amon & Pithias*, un des plus beaux exemples d'amitié, que l'antiquité nous ait laissez, 264. Leur Histoire, *ibid.* Belle réponse qu'ils firent à Denis le Tyran, 265.

Défauts, défauts dans l'humeur

H h

dans les manieres , & même dans l'esprit , doivent être supportez , 76. 77. Défauts du cœur sont les seuls , qui ne meritent point de grace , 77. Vouloir des amis sans défauts , c'est ne vouloir aimer personne , *ibid.* On doit tout au plus voir les défauts d'un ami ; mais on ne les doit point sentir , 78. 79. Le plus grand de tous les défauts , c'est de croire n'en avoir point , 80. De quelle maniere on doit reprendre un homme de ses défauts , 102. Un des plus essentiels devoirs de l'amitié délicate , c'est de ne se point entretenir avec les autres des défauts d'un ami , 115. Nul inconvenient à se refuser la liberté de parler des défauts de son ami , 116. Beaucoup d'inconveniens à se l'accorder , *ibid.*

Défier. Se défier de tout le monde , c'est donner mauvaise opinion de son cœur , 71. 72. Mot de Cesar , *j'aime mieux perir une fois , que me défier toujours* , 72.

Dégoût. Le dégoût qui peut tout sur les ouvrages du caprice , n'a gueres

de pouvoir sur les ouvrages de la raison, 69.

Délateur, il ne faut point les écouter lorsqu'ils parlent contre des personnes indifferentes, 275. Beaucoup moins, lorsqu'ils parlent contre nos amis, *ibid.* Du moins il ne faut jamais les croire, qu'après s'être pleinement instruit & convaincu, *ibid.* Le seul caractère des Délateurs devoit anéantir leur témoignage, *ibid.*

Denis le Tyran, au milieu des plus grands thresors étoit pauvre, parce qu'il n'avoit point d'amis, 264. Il est charmé de la fidélité que deux amis avoient l'un pour l'autre, 265. Il les prie de vouloir bien le recevoir en tiers dans une si belle amitié, *ibid.*

Dépositaire. Il doit posséder à la manière du coffre, dont tout l'office est de renfermer, 161.

Dépôt, nulle occasion, nulle prétexte ne donne droit d'user du dépôt, 160. Qui use du dépôt, fait un vol de l'usage, 161. Il n'y a qu'une bonne manière de posse-

der le dépôt, c'est d'oublier qu'on l'ait, pour ne s'en souvenir que lorsqu'il s'agit de le rendre, *ibid.* Il n'est pas permis d'employer un dépôt, pour sauver la vie de son ami, 162. & *suiv.*

Devoirs. Ils ont leurs rangs marquez, on ne peut les déplacer sans les détruire, 1. 8. Devoirs de l'amitié, 60. & *suiv.* Ils sont de deux sortes, les uns la rendent plus agréable, les autres la rendent plus utile, *ibid.* Les devoirs de l'amitié doivent céder aux devoirs envers Dieu, 138. & *suiv.* Aux devoirs envers la patrie, 164. & *suiv.* Aux devoirs envers la famille 196. & *suiv.* Nos devoirs se multiplient, à mesure que les malheurs de nos amis augmentent, 318.

Dissimulation. Il y a une dissimulation sage, qui nous oblige à nous taire, sur ce que nous n'avons pas droit de reprendre, 9.

Douleur. Rien de plus juste que la douleur causée par la mort d'un ami, 320. Elle degenerate pour

tant en foiblesse , si on ne lui donne des bornes , 324. Lorsqu'elle est opiniâtre & excessive , elle est injuste par rapport à celui qui la ressent , 327. Injurieuse par rapport aux autres , *ibid.* Inutile par rapport à l'ami qu'on regrette , *ibid.* Il y a plus de paresse que de sensibilité à se laisser aller à l'attrait de la douleur , 328. Notre douleur en nous détruisant , acheve d'enlever à notre ami , la seule vie que nous pourrions lui conserver , 330.

Ducs. Il y a des gens , qui observent religieusement de ne citer dans leurs discours , que des Ducs & des Princes , 52.

E

Eclaircissement , le mieux assaisonné est toujours desagréable , 285. Regles que les amis doivent garder dans leurs éclaircissements , *ibid.*

Edouard III. Roi d'Angleterre , fils d'Isabelle de France , petit-fils de

Philippe le Bel , 171. Dispute la Couronne de France à Philippe de Valois , *ibid.* Perd sa cause dans l'Assemblée generale des Etats du Royaume , 172. Réveille ses prétentions plusieurs années après , 173. Assiége & prend Calais , *ibid.* Il veut faire pendre six des principaux Habitans de cette Ville ; mais il en est empêché par la Reine sa femme , 175.

Engagement. Nous naissons avec trois sortes d'engagemens , 136. Les uns nous lient à Dieu , les autres à la patrie , les derniers à nôtre famille , *ibid.*

Equité , elle consiste dans le parfait équilibre , 217. 218.

Erreurs , il est des erreurs agréables , 150. Loin qu'on les doive respecter , ce sont précisément celles , à qui l'on doit le plus ouvertement déclarer la guerre , *ibid.*

Eustache de saint Pierre , un des six Habitans de Calais , qui se dévoüèrent à la mort pour sauver leur Ville , 175.

F

F*Able*, application de la fable de l'estomach & des autres membres, 182. La fable est prodigue d'exemples de Rois qui ont eu de vrais amis; l'Histoire en est plus avare, 242. Amis fameux dans la fable, *ibid.*

Flaterie. Elle détruit la vertu & fortifie le vice, 97. Elle érige les défauts en vertus, 98. Elle vante dans un homme les qualitez qui n'y sont pas, & élèvent trop celles qui y sont, *ibid.* Les maux qu'elle fait sont ordinairement incurables, 99.

Flatteur. Il ne vous présente jamais à vous-même tel que vous êtes, 98. Pour une fausse gloire dont il vous repaît, il vous livre à une véritable infamie, 99.

François. Une infinité d'actions héroïques faites par nos François, demeurent dans l'oubli, faute d'avoir été placées dans des Ouvrages capables de les en tirer, 169.

Freres. Entre freres, l'aîné doit tenir lieu de pere aux autres, 199. 202.

G

G*Enealogie.* On ne se lie ni avec les Genealogies , ni avec les Charges ; mais avec les personnes , 51.

Genereux. On songe moins à être genereux qu'à le paroître , 124.

Grands. Ils ont mille moyens pour servir ou pour nuire ; ils n'en ont qu'un seul pour se faire aimer , 51. Ils ne lisent point , ou bien ils ne cherchent dans leurs lectures qu'un vain amusement , 53.

Gloire. La gloire est le plus honnête de tous les objets , que l'amour propre puisse se proposer , 93. Parmi les peuples où la gloire a été le plus estimée , les hommes ont été le plus estimables , 94.

H

H*Aine* , sa nature & ses propriétés , 62. Souvent injuste dans son principe , toujours outrée dans ses effets , *ibid.*

Heros. Ils ne vont à l'immortalité, que par le secours des belles Lettres, 169.

Hommes. Ils n'ont qu'une certaine mesure de sentiments, 15. L'erreur & l'inconstance sont le partage le plus naturel de l'homme, 69. L'homme, quoiqu'il dise & qu'il fasse, se propose à lui-même comme son objet & son centre, 91. Il est plus raisonnable & plus honnête de prendre les hommes tels qu'ils sont, que de vouloir à tout propos les ramener à ce que nous sommes, 132. 133. L'homme est naturellement disposé à n'estimer, & à n'aimer rien tant que lui-même, 287. 288.

Honnête homme. Il se respecte toujours lui-même dans son ancien choix, 306. La vengeance si douce au reste des hommes n'a point d'attraits pour lui, *ibid.* Il se vange en faisant du bien, 307.

Honneur. Il ne peut subsister dans la société de gens corrompus, 301.

Honneurs. Il y a une gloire plus délicate à distribuer les honneurs qu'à les posséder, 125.

Humanité. Elle suffit pour engager un homme à se prêter aux besoins d'un autre , 123.

Humeurs. Le rapport d'humeur n'est pas absolument nécessaire dans l'amitié , 45. Il y répand toutefois plus d'agrément & de douceur , *ibid.* La trop grande conformité d'humeur est quelquefois plus contraire qu'avantageuse aux plaisirs de l'amitié , *ibid.* Il ne faut pas confondre la diversité des humeurs , avec leur incompatibilité , 50. Leur incompatibilité ne naît pas toujours de leur différence , *ibid.* Elle naît plus souvent de leur trop grande conformité , *ibid.*

J I

J*ean d'Aire* , un des six Habitans de Calais , qui se dévoüerent à la mort pour sauver leur Ville , 175.

Jean & Jacques Wisant , deux autres de ces six Habitans , *ibid.*

Illusion. Ce n'est pas toujours rendre aux hommes un service agréable que de dissiper leurs illusions ,

2. Quand les passions sont éteintes, l'illusion cesse, 63.

Impossibilité, sont de deux sortes, 105. Impossibilité arbitraires que chacun se forme au gré de sa faiblesse, *ibid.* Impossibilité morales que forment l'honneur & la justice, *ibid.*

Inferieur, devoirs de l'inferieur dans l'amitié, 58.

Interest, il est l'écueil de l'amitié, 56. L'homme n'aime qu'à proportion de l'interest qu'il y trouve, 134.

Juge. Il n'est plus permis d'être Juge, dès qu'on n'est pas convaincu qu'on demeurera dans une parfaite neutralité, 218. Histoire d'un Sage de la Grece, qui se trouva Juge dans la cause de son ami, 221. Ce qu'il imagina pour concilier l'amitié & la justice dans cette conjoncture, *ibid.* Ce qu'il regardoit comme une subtilité ingénieuse, n'étoit en effet qu'une erreur grossière, 222. Si le ministere des Juges est libre, ou non, 226. Un Juge ne doit jamais aller au Tribunal

qu'avec un esprit entierement dé-
 pouillé de partialité , 227. Histoire
 du Juge qui dans ses livres
 mettoit à la marge de toutes les
 questions où les Jurisconsultes sont
 partagez , *Question pour l'ami* , 228.
 Le Juge n'est pas appelé au Tri-
 bunal pour dire ce qu'il lui plaist
 ou ce qu'il souhaite ; mais ce qu'il
 pense , 231. Le Juge se moque de
 la Justice , lorsqu'à l'opinion qu'il
 a , il substituë celle qu'il n'a pas
 & qu'il voudroit avoir , *ibid.* La
 persuasion interieure doit regler seu-
 le les Jugemens d'un Juge , 233.
voyez Magistrat.
Juvenal , cité , 92.

L

L *Egislateurs* , ont étudié l'homme ;
 & ont songé à le conduire par
 des routes qui lui fussent propres ,
 90. 91. Ils ont attaché la gloire
 aux plus grands travaux & aux plus
 grands perils , 93.

Lelius , voyez *Scipion*.

Liberal , quel est celui qui merite ce
 nom , 1.

Loi. La loi est sage ; mais elle n'est pas barbare , 225. Les loix assurent à chacun la possession de ce qui lui appartient , 181. Elles ordonnent le bien & le récompensent , deffendent le mal & le punissent , *ibid.*

Loix Romaines , les anciennes loix Romaines donnoient aux peres droit de vie & de mort sur leurs enfans , 191.

Loi Salique. Elle ne veut pas que des femmes commandent à des hommes , 171. Fausse subtilité d'Edouard III. pour éluder la Loi Salique , *ibid.* La Loi Salique excluant les femmes de la succession à la Couronne , en exclut nécessairement leurs descendans , 172.

Loüanges sagement ménagées sont très utiles , 86. Elles accreditent la censure , *ibid.* Rien de plus efficace que les loüanges , pour porter les hommes à la vertu , 89. 90. La loüange & la flaterie ont beaucoup de ressemblance , 97. Trois caracteres essentiels qui les distinguent , *ibid.* & *suiv.*

Loüer, ce n'est pas un devoir moins essentiel à l'amitié de loüer que de reprendre à propos, 86. On peut loüer son ami devant tout le monde ; mais on ne doit le reprendre qu'en secret, 102.

Lucien, un de ses Dialogues cité, 24.

Lucile, ami de Scipion & de Lælius, 23.

M

M*agistrat*, devoir d'un Magistrat dans l'amitié, 215. S'il doit dans la cause de son ami se recuser, lorsqu'il en est prié, 216. Au cas qu'il se refuse, s'il peut devenir sollicitateur de son ami, 219. Si lorsqu'il a commencé à connoître d'une affaire il peut se retirer, quand il apperçoit qu'il sera obligé d'opiner contre son ami, 215. Si dans les questions problematiques il peut au lieu de son opinion adopter celle qui se trouve la plus favorable à son ami, 216. voyez Juge.

Maniere, la maniere de rendre service est ce qui caractérise, & ce qui

le marque au coin de l'amitié , 223.

Mariage. C'est un engagement , où l'on ne peut gueres impunément mépriser la fortune , 55. Dans les mariages , la loi regarde non-seulement ce qui est de l'intérêt de la famille , mais encore ce qui est de l'honnêteté publique , 201.

Maximes , les maximes outrées autorisent souvent le relâchement ; *Pref.* p. 14. Les maximes modérées le bannissent , *Pref.* p. 15.

Méchans. Ce n'est pas punir les méchans , c'est les justifier en quelque sorte , que de leur ressembler , 309.

Meres. Conseils qu'elles donnent d'ordinaire à leurs enfans lorsqu'ils entrent dans le monde , 52.

Mérite. On ne doit qu'au vrai mérite les sentimens qui naissent de l'estime , 51.

Miracles , il est contre le bon sens , de faire entrer les miracles dans le plan de sa conduite , 254.

Modestes. Faux modestes , 94. 95. Ils ne refusent les louanges qu'ils ont méritées , que pour s'en attirer plus qu'ils n'en méritent , *ibid.* Vrais

modestes , quel est leur caractère ,
95. Ils sont rares , *ibid.*

Moliere , a parfaitement connu le
cœur de l'homme , preuve tirée de
son *Misanthrope* , 48.

Montagne , prêché une morale très-
relâchée sur le secret , 149. On le
refute , *ibid.* & *suiv.* Ses ouvrages
sûrs de toujours plaire , malgré le
dérangement qui s'y trouve , 149.
Ce que *Montagne* rapporte d'un
Juge , 228.

Morale. Il n'y a rien de plus utile
aux hommes que la morale , *Pref.*
p. 1. Elle seule leur apprend ce
qu'ils doivent uniquement étudier ,
la même. Les livres de morale fu-
rent d'abord fort recherchés à cau-
se de leur utilité , *la même* ; negli-
gez ensuite à cause de leur multitu-
de , *la même* , p. 2. Il y a beaucoup
plus de livres de morale , que d'ex-
emples , *la même*.

Mort. La mort doit consacrer les
nœuds de l'amitié , 320. Triste
état où l'on se trouve après la
mort d'un fidele ami , *ibid.* Il faut
avoir passé par cet état , pour
pouvoir

pouvoir s'en faire une juste idée ,
323. Jusqu'où doit aller la dou-
leur que cause la mort d'un ami ,
324. & *suiv.* Differentes manieres
dont on peut faire revivre un ami
mort , 330.

N

Nature humaine , offre cent vices
pour une vertu , 8.

Noble. Il est naturellement désagrea-
ble à une ame noble de recevoir ,
128. Il faut que la maniere de don-
ner , la persuade que c'est elle qui
fait la grace qu'on la contraint d'ac-
cepter , *ibid.*

O

Oncle , doit tenir lieu de pere à
ses neveux & à ses nieces , 202.

Offices , nous devons recevoir com-
me des graces , les bons offices
qui nous sont rendus , & payer
comme des dettes ceux que nous
rendons , 294.

Opinion. L'opinion des hommes ne
prescrit point contre les loix im-
muables de Dieu , 34.

P *Patrie.* L'amour de la patrie est le second de nos devoirs, 164. Quelques liaisons que l'on forme, elles doivent être subordonnées à l'amour de la patrie, *ibid.* Les anciens Ecrivains ne nous recommandent rien tant dans leurs écrits, que l'amour de la patrie, 165. Il n'y a rien sur quoi les anciens Heros ayent donné de plus beaux exemples, *ibid.* Quatre exemples de grandes choses que l'amour de la patrie a fait faire, *ibid.* & *suiv.* L'amour paternel le plus fort de tous, cedeoit comme les autres à l'amour de la patrie, 167. Nous avons eu en France des exemples de l'amour de la patrie, qui ne cedent point à ceux des Romains, & des Grecs, 169. Mot d'un ancien Philosophe, *le sage n'a point de patrie*, 177. On refute ce mot, *ibid.* Ceux qui font la guerre à leur patrie doivent être regardez comme des monstres, 185. Les gens de bien

aiment leur patrie , lors même qu'ils n'ont pas sujet de s'en louer , 188.

Un ami qui forme des desseins contre sa patrie , doit dès-là être regardé comme un ennemi , 190. On ne doit aucune fidélité à celui qui n'en a point pour sa patrie , *ibid.*

Parents , Jusqu'à un certain degré doivent être preferez aux amis , 199. On ne doit point aux parents une préférence d'affection , s'ils n'ont d'ailleurs les qualitez nécessaires pour l'amitié , 204. On ne leur doit qu'une préférence de services , *ibid.*

Passions. Il ne faut point faire de quartier aux passions ; mais il faut épargner les personnes , 213. Vouloir des amis , qui n'ayent point de passions , c'est vouloir des amis qui ne soient pas hommes , 214. Elles sont trop unies à l'humanité pour en pouvoir être détachées , *ibid.* Le sage n'est pas celui qui n'a point de passions , c'est celui qui en a le moins , *ibid.*

Philippe Roi de Macedoine. Alexandre son fils lui doit en grande par-

tie sa gloire , 234. Beau mot de Philippe à qui l'on demandoit grace pour un criminel , 235.

Philippe de Valois. Ses démêlez avec Edoüard III. Roi d'Angleterre , pour la succession à la Couronne de France , 172. & *suiv.* Philippe l'emporte , 173.

Philosophes. Plusieurs Philosophes ont écrit sur l'amitié. *Preface* p. 5. Ils n'ont songé qu'à donner de belles leçons , & ont souvent oublié la portée de ceux à qui ils parloient , 90. Il y a des Philosophes qui ne se croient nez que pour eux-mêmes , 185. Inconveniens qui suivent de la morale de ces Philosophes , 186. Plus les leçons des Philosophes ont été freres , moins elles ont fait de fruit , *ibid.*

Pieges. Il est aisé de se fauver des pieges que l'on nous tend , 287. Il est bien difficile d'être en garde contre les pieges qu'on se tend à soi-même , *ibid.*

Plaisirs. Ils dégradent l'homme , & sont incompatibles avec la vertu , 92. 93.

Platon, a eu plusieurs amis, 23.

Pleurs, les pleurs sont le partage des ames les plus foibles, 325. Les enfans, les vieillards, & les femmes pleurent volontiers, *ibid.* Les personnes qui pleurent le plus, sont les moins affligées, *ibid.*

Pline le jeune, a eu plusieurs amis, & a pris soin de les immortaliser dans ses lettres, 23. Il étoit plus estimable encore par les qualitez de son cœur, que par la beauté de son esprit, 121. Il se faisoit des moindres occasions de louer ses amis, *ibid.* Il croyoit que tous ses amis étoient des hommes excellens & parfaits, *ibid.* On lui en fit reproche, ce qu'il répond là-dessus dans une de ses lettres, 121. 122. Autre endroit de ses lettres cité, 260.

Poëtes tragiques. Leur première regle c'est de s'assujettir à la vraisemblance, 49.

Prince. S'il peut imposer silence aux Loix en faveur de ceux qu'il aime, 234. Il y a de l'orgueil à faire des leçons aux Princes, 136. C'est aux

siècles passez & non à nos preceptes à instruire les Princes , *ibid.*
 Si le Prince peut avoir de vrais amis , 237. Il est très-difficile qu'il en ait ; mais il n'est pas impossible , 242. 243. On ne peut douter de cette vérité , moins en France qu'ailleurs , *ibid.* Le Prince connoît rarement ceux qui l'approchent , 244. Plus le Prince est homme de bien , & plus il est exposé à être trompé , *ibid.* & 245. Si le Prince a de mauvaises mœurs , les Peuples en reçoivent aisément l'impression , *ibid.* S'il en a de bonnes , les Peuples se contentent de les contrefaire , *ibid.*
Proverbe Turc , 71.
Pitbias. voyez Damon.

Q

Querelles. Comment on doit se conduire dans les querelles de ses amis , 258.
Question. Histoire du Juge qui écrivoit à la marge de ses livres , *Question pour l'ami* , 228.

R

R *Egulus*. Son histoire ; 156. & *suiv.*

Represaille. Elle est du droit public ; 312. Mais il n'est point permis aux particuliers d'user de represailles ; *ibid.* Estranges desordres qui survoient de-là , 312. & *suiv.*

Richesses. Elles ne touchent que les ames venales & terrestres , 93.

Roy. Ancienne maxime , que les sujets se forment sur le modele de leur Roy , 245. En quel sens cette maxime est vraie , *ibid.* voyez Prince.

Romain. Un Capitaine Romain ayant juré une Trêve de trente jours , fourageoit toutes les nuits le pais ennemi , 155. Sa conduite fut condamnée par les Romains , *ibid.* Expedient que trouva un Romain prisonnier de guerre , pour éluder le serment qu'il avoit fait de retourner au camp des ennemis , *ibid.* Il fut blâmé & renvoyé ignominieusement par les Romains , 156. Un Romain jetta au feu plusieurs let-

tres sans avoir voulu les ouvrir ,
de peur d'avoir à se brouiller avec
ses amis , 279.

Rupture. Les amis sont bien malheureux , lorsqu'une inévitable fatalité les force malgré eux à la rupture , 267. Ils sont bien imprudents & bien blâmables lorsqu'ils s'y portent volontairement , *ibid.* Il faut un concours très-rare d'une infinité de circonstances différentes , pour former une union parfaite ; il ne faut souvent presque rien pour la rompre , *ibid.* & 268. Trois causes principales de rupture : on est trop facile à écouter , trop prompt à croire , trop rigoureux à exiger , 270. Il est des occasions particulières , où l'on peut rompre sans éclaircissement & sans explication , 283. Trois règles que l'on doit observer dans ces conjonctures , *ibid.* Hors de ces cas singuliers on ne doit jamais rompre sans s'être éclairci , 284. De toutes les causes de rupture , la plus douloureuse est celle qui vient d'un crime de noirceur , où nôtre ami est tombé , 295. Il faut
prendre

prendre grand soin que nulle passion n'entre, soit dans ce qui précède la rupture, soit dans ce qui la suit, 302. 303. Les personnes raisonnables concertent si bien leurs ruptures, que le monde ne s'en aperçoit que quand il ne s'y intéresse plus, 303. Dans les ruptures il ne faut pas déchirer l'amitié, il faut la découdre, 304. En rompant, on ne se dégage pas de toutes sortes de devoirs envers celui avec qui l'on rompt, 308.

S

S *Age.* Caractère d'un homme sage, 100. Il ne sort jamais des bornes d'une juste moderation, *ibid.* Les reproches qui lui sont faits, ne l'aigrissent que contre lui-même, 101. Les louanges qui lui sont données ne l'élevent qu'au-dessus de lui, *ibid.*

Scelerats. L'amitié ne peut subsister entr'eux, 34. Leurs liaisons sont des sociétés infames & funestes, qui ne doivent inspirer que de l'horreur, 43. Ils ne font agir leurs

cœurs qu'au gré de leur besoin ;
ibid.

Scipion , & *Lelius* , leur amitié est célèbre encore aujourd'hui , 23. Ils avoient plusieurs amis , *ibid.*

Scythes. Ils croyoient que l'amitié ne pouvoit subsister tout au plus qu'entre trois personnes , 25. Ils ont dressé des Autels à l'amitié , & l'ont invoquée comme une divinité , 38. Ils bâtirent des Temples à *Oreste* , & à *Pylade* , *ibid.* Beau mot d'un *Scythe* , qui recherchoit en mariage la fille d'un grand Prince , 262.

Secret. N'ayez point de secret pour votre ami ; mais ne faites rien que vous ne puissiez confier à un ennemi , 72. Il n'est pas permis de violer le secret pour sauver la vie à son ami , 151. 160. & *suiv.*

Sentir. On n'apprend point à sentir ; mais on peut épurer & rectifier un sentiment.

Serment. S'il est permis de violer son serment pour sauver la vie à son ami , 139. Raisons pour & contre , *ibid.* & *suiv.* Il n'est point permis de violer son serment pour sauver la vie à son ami , 146. *Ma langue*

a fait un serment , mon cœur n'en a point fait , détour impie , 142. Interpretations artificieuses pour éluder son serment , 154. Deux exemples de ces honteuses subtilitez , ibid. Elles ont été condamnées par les honnêtes gens de tous les siècles , ibid. Et détestées en particulier par les Romains , ibid.

Service. Le service perd beaucoup de son prix lorsqu'il se fait demander , 127. Il n'en a plus du tout , lorsqu'il se fait attendre , 130.

Sincérité. Jusqu'à quel point il est permis d'être sincère , 9. 10. Il ne faut pas toujours dire tout ce qu'on pense , mais il ne faut jamais dire ce qu'on ne pense pas , 10.

Socrate , a eu plusieurs amis , 23. Belle réponse qu'il fit à ceux qui lui disoient que sa maison étoit trop petite , 27. Il étoit si pauvre qu'il n'avoit pas de quoi acheter un manteau , 127. Ses amis lui envoyèrent des manteaux , mais trop tard , 128.

Soins. Petits soins louables en amitié , 73. & suiv.

Soldats. Bel exemple d'amitié dans

- deux Soldats de ces derniers temps ;
 332. François de Solis , Soldat Espagnol , expire de douleur sur le corps de son ami , tué au Siège de la Capelle , *ibid.*
- Solon.* Un des plus sages Legislatours de l'antiquité , *Pref.* p. 14. Il préféreroit les Loix tempérées aux Loix trop severes , & pourquoi , *ibid.*
- Stupides.* Ils sont peu propres à l'amitié , 31.
- Souverains.* Voyez Prince.
- Superieur.* Devoirs du Superieur dans l'amitié , 57.

T

- T***ERENCE* , ami de Scipion & de Lælius , 23.
- Testament.* Un Ancien qui mourut pauvre , laissa par testament sa mere & sa fille à son ami , afin que cet ami nourrit l'une & mariât l'autre , 205. Le testament fut fidèlement exécuté par l'ami , 206.
- Théâtre.* Le jeu de Théâtre demande de la diversité dans les caracteres , 49. Mais la beauté de ce jeu n'au-

autorise jamais les Poëtes à démentir les veritez naturelles, *ibid.*

Trahir. Vivez avec vous-même, comme si vous deviez vous trahir un jour, 72. 73.

Traître. Un traître ne nous autorise point à le trahir, 314.

Tribunal. Le Tribunal du monde est aussi severe & aussi redoutable, que les Tribunaux élevez par les Loix, 314. Il condamne à l'opprobre & à l'infamie, ce qui est mille fois plus à craindre pour un honnête homme, que les tortures & les supplices, *ibid.*

Tromper. Point de honte à être trompé de quelqu'un, beaucoup de honte à se défier de tout le monde, 71. Le Sage peut être trompé la premiere fois, la seconde on trompe l'imprudent, *ibid.* Proverbe Turc. *Si tu me trompes une premiere fois tant pis pour toi ; si tu me trompes une seconde, tant pis pour moi. Ibid.* Voye sûre pour n'être point trompé par un ami, 72.

Tromperie. La honte de la premiere tromperie est toute pour celui qui

390 TABLE DES MATIERES.
la fait , 71. Celui qui la souffre ne
partage que la seconde , *ibid.*

V

V*engeance* presque toujours inju-
ste , jamais glorieuse , 307. Elle
n'a point d'attraits pour un hon-
nête homme , *ibid.*

Vanité. La vanité a beaucoup de part
au bien que l'on fait , 124.

Vertu. La vertu est le centre com-
mun où les amis vont par différen-
tes routes , 16. L'amitié a des prin-
cipes qui ne varient pas plus que
la vertu dont ils dépendent , 42.
L'amitié , qui ne connoît que la
vertu , ne consulte point la fortu-
ne , 51. Toute liaison qui n'a pas
la vertu pour principe , n'est qu'une
société mercenaire , 43.

Vicieux. Un vicieux ne peut pas être
propre à l'amitié , 31. *& suiv.* Il
faut ménager le vicieux sans com-
poser avec le vice , 300. C'est au-
toriser le vice , que de vivre dans
des liaisons familières avec le vi-
cieux , 301.

Fin de la Table des Matieres.

PRIVILEGE DU ROY.

L O U I S par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenants nos Cours de Parlements Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevoist de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Justiciers qu'il appatiendra ; Salut. Nôtre cher & bien amé LOUIS DE SACY Ecuyer, Avocat en nos Conseils, & l'un des Quarante de l'Acad. Françoisse, Nous a fait très-humblement remontrer, qu'il desireroit faire imprimer un Livre intitulé, *Traité de la Gloire*, & réimprimer d'autres Livres ; Sçavoir, *Les Lettres de Pline le Jeune*, & *le Traité de l'Amitié* ; pour l'impression desquels, il avoit déjà obtenu nos Lettres de Privileges qui sont expirées ; pourquoi il Nous supplioit très-humblement de lui accorder nos Lettres sur ce nécessaires : A CES CAUSES, voulant traiter favorablement l'Exposant, Nous lui avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Presentes, de faire imprimer ledit *Traité de la Gloire*, & réimprimer *Les*

Lettres de Pline le Jeune, & le Traité de l'Amitié, en tels volumes, marges, caracteres, & autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre & débiter par tout nôtre Royaume, pendant le temps de douze années consecutives, à compter du jour de la datte des Presentes. Faisons défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obeissance; & à tous imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer & faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres en tout ni en partie, sans la permission expresse & par écrit de l'Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cent livres d'amende contre chacun des Contrevenants, applicable un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers à l'Exposant, & de tous dépens, dommages & interests; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris; & ce dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression desdits Livres sera faite
dans

dans nôtre Royaume , & non ailleurs ;
en bon papier & en beaux carecteres ,
conformément aux Reglements de la
Librairie , & qu'avant que de l'exposer
en vente , il en sera mis deux Exemplai-
res dans nôtre Bibliotheque publique ,
un dans celle de nôtre Château du Lou-
vre , & un dans celle de nôtre très cher
& feal Chevalier Chancelier de France,
le sieur Voyfin , Commandeur de nos
Ordres , le tout à peine de nullité des
Presentes , du contenu desquelles vous
mandons & enjoignons faire jouïr &
user l'Exposant ou ses Ayants-causes
pleinement & paisiblement sans souf-
frir qu'il leur soit fait aucun trouble ou
empeschement. Voulons que la Copie
desdites Presentes qui sera imprimée au
commencement ou à la fin desdits Li-
vres , soit tenuë pour dûëment signifiée ;
& qu'aux Copies collationnées par l'un
de nos amez & feaux Conseillers & Se-
cretaires, foy soit ajoutée comme à l'O-
riginal. Commandons au premier nôtre
Huissier ou Sergent sur ce requis, de fai-
re pour l'execution des Presentes tous
Actes requis & necessaires sans deman-
der autre permission, & nonobstant cla-
meur de haro Charte Normande & Let-
tres à ce contraires. **CAR** tel est nôtre

plaisir. **DONNE'** à Versailles le deuxième jour de Janvier, l'an de Grace mil sept cent quinze, & de nôtre Regne le foixante & douze; Par le Roy en son Conseil. Signé, **NOBLET.**

Je reconnois avoir cédé le droit du present Privilege pour le debit & réimpression des *Lettres de Pline & du Traité de l'Amitié*, dès à present & pour toujours à Messieurs Hilaire Foucault, Michel David, Michel Clouzier, Jean Geoffroy Nyon, Michel Estienne David, & Nicolas Gosselin, tous Marchands Libraires à Paris, & consens qu'à l'expiration du present Privilege, ils puissent obtenir tel autre Privilege pour les deux mêmes Livres qu'il leur plaira, le tout suivant l'Accord fait entre lesdits Sieurs & moi ce même jour, à la reserve du *Traité de la Gloire*, pour lequel je me suis reservé le present Privilege, pour en disposer ainsi que bon me semblera. Fait à Paris ce vingtième jour de Janvier 1715.

Registré, ensemble la Cession sur le Registre, N. 3. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris pag. 903. N^o 1139. conformément aux Reglements, & notamment à l'Arrêt du 13. Aoust 1703. A Paris le 28. Janvier mil sept cent quinze. Signé, ROBUSTEL, Syndic.

59486010

